BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°62

De Gaulle pendant la « drôle de guerre »
Les leçons du chef des chars de la Ve armée !

LRDG
Les *Raiders* du désert

Comme un renard en cage
Rommel, les *Panzer* et la Normandie

Micmac à tire-larigot chez Tito !
L'Arme blindée yougoslave

Un magazine des éditions caractère

Batailles & Blindés n°62 - Août / Septembre 2014
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

M 01699 - 62 - F: 6,90 € - RD

NOM DE CODE : STURMBOOT

STURMTIGER AU COMBAT

caraktère presse & éditions

AOÛT SEPT. 2014

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n° 62

Nom de code : *Sturmboot*
Sturmtiger au combat

Ligne de Front n° 50

« Overlord », le rendez-vous manqué de la *wehrmacht*

Trucks & Tanks n° 44

Les programmes de chars lourds allemands

Aérojournal n° 42

« BEETHOVEN » une symphonie héroïque

LOS! n° 15

Viribus Unitis
Le colosse austro-hongrois

Air Combat n° 7

Nouveau départ pour l'armée de l'air russe

NOS HORS-SÉRIE

AJ Hors-Série n° 18

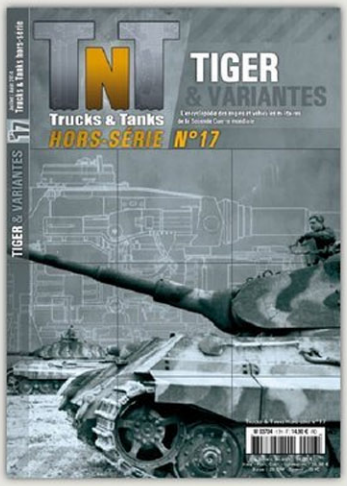
Boeing B-17 Fortress
1943-1945 - *The mighty Eighth*

LDF Hors-Série n° 22

1939-45 Quelle était la meilleure armée ?

TNT Hors-Série n° 17

Tiger & variantes



Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

Batailles & Blindés n° 62

EDITO

La logique voudrait que l'on vous emmène sur les sables chauds des déserts d'Afrique du Nord pour ce numéro estival de Batailles & Blindés et c'est précisément ce que nous faisons avec l'excellent article de Benoît Rondeau consacré aux tactiques du LRDG britannique. Nous aurions pu aussi vous parler de Rommel et de son *Afrika-Korps*, mais nous avons cette fois-ci décidé de vous emmener sur ses traces non pas en Libye, en Égypte ou en Tunisie, mais en Normandie, où ses démêlés avec son supérieur Rundstedt et l'*OKW* n'ont pas été sans conséquences quant au positionnement et à l'emploi des *Panzer-Divisionen* lors du débarquement allié. Cela avait-il une quelconque importance d'ailleurs ? Les jeux étaient déjà faits et l'Allemagne ne faisait que retarder la défaite devenue inévitable. La supériorité industrielle et matérielle écrasante des Alliés, en premier lieu des Américains et des Soviétiques, à partir de 1944, conjuguée à l'écrasement des usines du Reich par l'aviation stratégique et à l'effondrement de leurs approvisionnements en matières premières avaient d'ores et déjà sonné le glas de la *Wehrmacht*.Au lendemain des commémorations du 6 juin, vous trouverez dans les pages de votre hors-série, à paraître fin septembre, un étude inédite sur les combats qui ont suivi la campagne de Normandie et la bataille des Ardennes. Les affrontements de cet automne 1944 furent acharnés, ce que nous avons souvent tendance à oublier.

Bonnes vacances à tous !

La rédaction

4 Le Blindorama — Grèce 1931 - 1945

Ayant affiché sa neutralité au début de la Seconde Guerre mondiale, la Grèce du très autoritaire général Metaxás est entraînée dans le conflit lorsque l'Italie envahit son territoire depuis l'Albanie. Le relief montagneux de la région n'est pas favorable à l'emploi des chars et l'Armée hellène n'en utilise que très peu, au mieu des engins de prises. Les forces libres grecques repliées en Égypte seront pour leur part entièrement équipées à la britannique.

6 1939-1940 ANALYSE — De Gaulle pendant la « drôle de guerre »
Les leçons du chef des chars de la Ve armée !

Avant de prendre la tête de la 4e DCr, le colonel Charles de Gaulle a commandé les chars de la Ve armée au cours de l'hiver 1939-1940. L'auteur du très remarqué *Vers l'Armée de métier* n'a de cesse, durant toute sa prise de fonction, de prôner l'emploi en masse du char pour rompre le front allemand. Le « Grand Charles » se heurte, malheureusement, au conservatisme de sa hiérarchie. Retour sur les réflexions clés de l'illustre officier au moment de la « drôle de guerre ».

16 1945 UNITÉ — Nom de code *Sturmboot*
Les *Sturmtiger* au combat !

Du *Sturmtiger*, l'on connaît tout, ou presque, de la machine. L'emploi opérationnel et le déploiement des trois compagnies qui en furent dotées sont en revanche beaucoup plus obscurs. Loïc Charpentier revient donc pour nous sur l'historique et les combats des *Sturmmörser-Kompanien 1000*, *1001* et *1002*, des ruines de Varsovie à celles de l'Allemagne en passant par les Ardennes. L'occasion de revenir sur ce blindé d'exception plus tout à fait adapté aux besoins d'une *Wehrmacht* à l'agonie.

28 1941-1943 TACTIQUE — LRDG
Les *Raiders* du désert

Benoît Rondeau est l'un des historiens du moment et son terrain de prédilection est l'Afrique du Nord. Cela tombe bien, il a décidé de nous expliquer le *Long Range Desert Group* - le célèbre LRDG - sous un angle assez peu visité : celui de son emploi et de ses tactiques de combat. En deux ans et demi de campagne, les colonnes de ces corsaires du désert vont sillonner les mers de sable pour surgir sur les arrières du *Deutsches Afrika-Korps* et considérablement compliquer sa logitique !

40 1944 BATAILLE — Comme un renard en cage
Rommel, les *Panzer* et la Normandie

De la carrière militaire d'Erwin Rommel, l'on retient essentiellement la période africaine et ses faits d'armes à la tête du DAK. Son implication dans l'érection des défenses du mur de l'Atlantique et ses choix relatifs au positionnement et à l'emploi des *Panzer-Divisionen* en Normandie s'avèrent pourtant des plus pertinents. Hugues Wenkin creuse la question en nous replongeant dans la « querelle des blindés » et en proposant de nouvelles pistes de recherche...

62 1942 RÉCIT — LA MOISSON D'UN CHAMP DE BLÉ
Hugo Primozic, naissance d'un as de la *Sturmartillerie* !

Hugo Primozic est certainement l'as le plus connu de la *Sturmartillerie*. Certes, son parcours de tueur de chars sur l'*Ostfront* (68 victoires) contribue à sa notoriété, mais ce qui retient davantage l'attention de nos jours est son origine slovène, donc slave. Ce 15 septembre 1942, il commande son *StuG III* dans le saillant de Rjev, au moment où les Soviétiques déclenchent leur puissante offensive. Ce jour là, Primozic entre dans la légende...

66 GUERRE FROIDE — Micmac à tire-larigot chez Tito !
L'Arme blindée yougoslave durant la Guerre froide

Ayant fait le choix du non-alignement durant la Guerre froide, la Yougoslavie du maréchal Tito souffle le « chaud et le froid » avec les deux blocs, ce qui lui permet, au gré de ses querelles et de ses réconciliations avec l'un ou l'autre, de s'équiper successivement à l'américaine et à la soviétique. Avant de privilégier au cours des années 1970 la conception et la construction de blindés nationaux parmi lesquels figurent d'incontestables réussite comme le BVP M-80A et le M-84.

80 ACTUALITÉ DES LIVRES

Retrouvez toute l'actualité des éditions Caraktère sur Facebook et Twitter :
http://facebook.com/editions.caraktere
http://twitter.com/caraktere

RETROUVEZ BATAILLES & BLINDÉS, AIR COMBAT ET LOS! EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple, Google Play et Kindle Amazon.
Un magazine Caraktère en numérique, c'est : une version enrichie, l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

Avec l'application gratuite Zeens, consultez la disponibilité des magazines Caraktère dans les points de vente les plus proches de chez vous.
Téléchargez l'application puis flashez le QR Code ci-contre et découvrez notre offre en avant-première.

Bataille & Blindés n°62
Août - Septembre 2014
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidnce Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 60 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0415 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : E. Teuma Léna

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A.Ricard
N.Bélivier, V.Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Grèce

1931 - 1945

En 1936, après l'accession au pouvoir d'Ioánnis Metaxás, le royaume de Grèce connaît une dérive autoritaire, le nouveau régime ne cachant guère sa fascination pour le nazisme et le fascisme. Malheureusement pour le Premier ministre grec, c'est sans compter sur Mussolini qui, dans sa volonté expansionniste et son rêve de *Mare Nostrum*, voit dans la Grèce la pièce manquante de son puzzle reconstituant l'Empire romain d'autrefois. Ayant affaire à ce qu'ils considèrent comme un État faible et divisé, les Italiens vont lancer une offensive qui va précipiter la Grèce dans le conflit mondial.

Par **Sophie Vincelot**

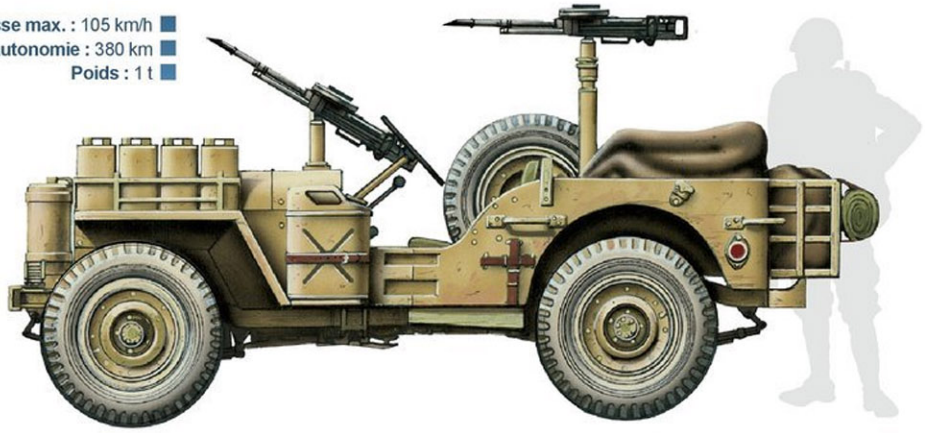
LA GRÈCE MET MUSSOLINI EN ÉCHEC !

Au lendemain d'un entre-deux-guerres marqué par la restauration de la monarchie, l'État grec est en proie à des transformations sociétales majeures, accentuées par l'inspiration fasciste de Mussolini en Italie : antiparlementarisme, anticommunisme, corporatisme, culte de la personnalité de Metaxás et embrigadement de la jeunesse ont le vent en poupe à Athènes. Toutefois, l'occupation de l'Albanie voisine par l'Italie en 1939 ne va pas sans susciter des inquiétudes, d'autant que le Duce ne cache pas son ambition d'exercer son contrôle sur tout le pourtour méditerranéen. La Grèce est alors en ligne de mire, d'autant que son armée est jugée des plus faibles par les Italiens. Aussi, le 27 octobre 1940, Rome pose-t-elle un ultimatum à Metaxás le sommant d'autoriser le passage de ses troupes depuis l'Albanie afin d'occuper des sites stratégiques sur le sol grec. Le chef du gouvernement hellénique rejette l'ultimatum, et l'invasion italienne est déclenchée le lendemain même. Recouvrant un caractère national et antifasciste, les armées grecques se mobilisent pour repousser l'ennemi.

En dépit de la réorganisation de l'armée et de l'acquisition de nouveaux matériels initiée par Metaxás, les commandes passées à l'étranger n'ont pas pu être livrées à temps (notamment 40 chars légers Carden-Lloyd M1936 à l'origine destinés aux Pays-Bas), et l'Armée grecque est quasiment dépourvue de blindés. Si la présence d'une dizaine de Renault FT achetés dans les années 1920 est débattue, les Hellènes ont ressorti leurs deux chars Vickers 6-ton Type E (un Mark A bitourelle et un Mark B monotourelle), leurs deux tankettes Vickers-Carden Lloyd Mark VI acquis en 1931 et ayant formé l'éphémère bataillon blindé grec dans les années 1930. Ces engins constituent le bataillon de chars légers de la 19e division motorisée grecque. Il est possible que quelques (sur 10 livrées en 1923) vieilles autoblindées Vickers Peerless, normalement dévolues au maintien de l'ordre, aient aussi été sorties des dépôts. Néanmoins, cet inventaire augmente avec les prises de guerre faites sur les Italiens, qui rencontrent d'innombrables difficultés en raison des rares routes et des mauvais chemins de montagne peu propices à l'emploi des blindés. En effet, contre toute attente, l'Armée grecque fait mieux que résister, et son IIIe corps d'armée enfonce le front italien dès la mi-novembre, capturant d'importantes quantités de matériel, notamment une quarantaine de chars légers CV-33 et CV-35, aussitôt retournés contre leurs anciens propriétaires. Début mars, lorsque les Britanniques déploient un corps expéditionnaire en Grèce en vue d'aider les troupes d'Alexandros Korizis – Metaxás est décédé en janvier –, ils emmènent à l'attention de leurs alliés pas moins de 50 Bren Carrier. En revanche, les *Light Tanks* Mk.VIB promis par Londres à la 19e division motorisée ne seront pas transférés à temps…

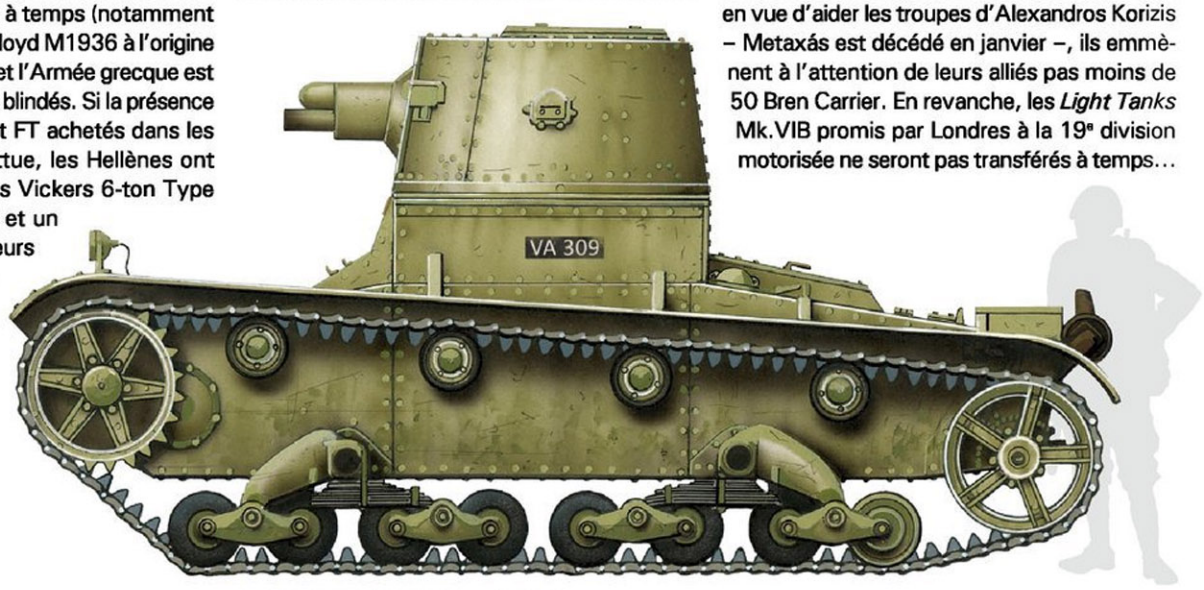
Jeep Willys MB
Bataillon sacré
Armée grecque libre
Tunisie, janvier 1943

Vitesse max. : 105 km/h
Autonomie : 380 km
Poids : 1 t



Vickers 6-ton Mark E Type B
Bataillon blindé
Armée grecque
Athènes, Grèce, 1932

Vitesse max. : 35 km/h
Autonomie : 160 km
Blindage : 5-13 mm
Puissance : 80 cv



Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

AFRIQUE DU NORD : LE COMBAT DES FORCES GRECQUES LIBRES ET DU BATAILLON SACRÉ

La résistance hellène signe de ce fait les premiers succès militaires des Alliés contre l'Axe depuis longtemps, et elle finit par obliger Hitler à intervenir en avril 1941. Le 6 de ce mois, l'Armée allemande attaque la Grèce et balaye en quelques jours l'opposition alliée. Effectivement, moins de trois semaines plus tard, le commandement de l'Armée grecque est obligé de capituler, incapable de faire face à l'offensive nazie. Des milliers d'officiers et soldats grecs réussissent pourtant à quitter le pays, après avoir tenu garnison en Crète conquise à son tour par les parachutistes allemands en mai, en même temps que le gouvernement, qui part en exil au Caire. Le choix de l'Égypte n'a rien d'anodin, car réside dans le pays une communauté de plus de 200 000 Grecs, vivier formidable pour les Forces grecques libres en gestation. Deux brigades (1re et 2e) sont ainsi mises sur pied en Palestine, respectivement en juin 1941 et juillet 1942, et combattent le *Deutsches Afrika-Korps*. Rattachées aux Forces grecques libres, elles utilisent des Daimler Dingo Mark 2 et Humber Mk. 1 à Mk. 3 britanniques, mais aussi des Ford Lynx et des Ford Otter canadiens ou encore des Marmon-Herrington Mk. III sud-africains. Les deux brigades sont bientôt renforcées par une unité d'élite de 200 volontaires créée en septembre 1942 : le « Bataillon sacré », baptisé en référence au bataillon sacré formé à Thèbes pendant l'Antiquité. Placé sous le commandement du colonel Christodoulos Tsigantes, le Bataillon sacré est attaché au *Special Air Service* (SAS) et opère avec succès dans le désert libyen. La formation met alors en œuvre des Jeep et des Chevrolet WA bardés de mitrailleuses, véhicules qui ont fait les beaux jours du SAS et du LRDG. Par la suite, sous la direction du général Leclerc, le bataillon sacré participe à la victorieuse campagne de Tunisie. Présent pendant le reste du conflit dans les îles de mer Égée, il reste dans toutes les mémoires en raison de son rôle joué dans la libération du territoire hellénique en novembre 1944. Cependant, les tensions accumulées entre les différents groupes de la résistance pendant l'occupation dégénèrent, et les forces grecques libres combattent bientôt les communistes de l'ELAS, l'armée populaire de libération nationale, signant le déclenchement de la guerre civile.

Marmon-Herrington *Mk. III*

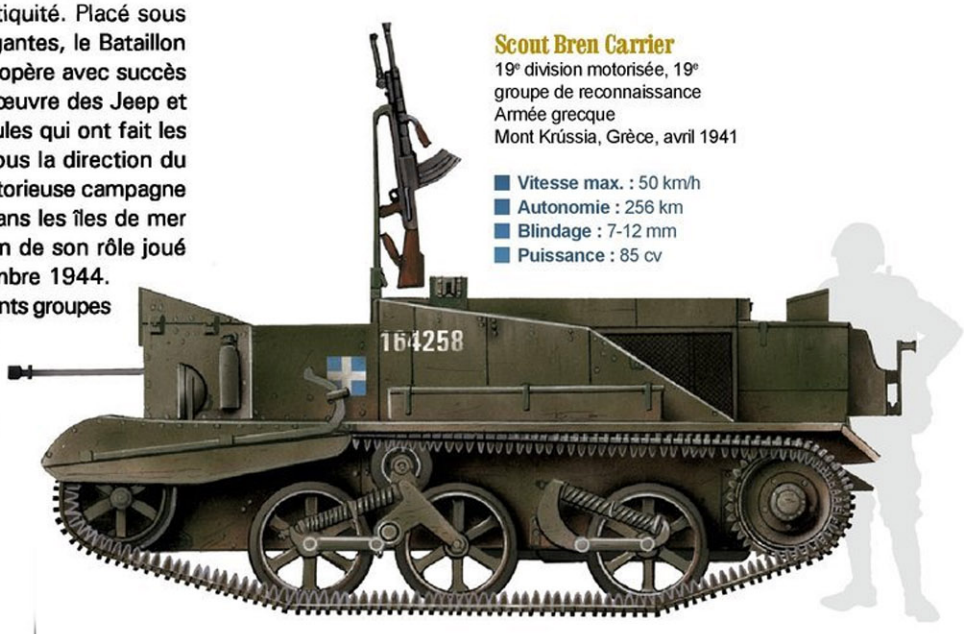
Greek Armoured Car Regiment
1st Greek Brigade
Armée grecque libre
Secteur d'El-Alamein, Égypte, novembre 1942

- **Vitesse max. :** 80 km/h
- **Autonomie :** 322 km
- **Puissance :** 85 cv
- **Poids :** 6 t

Scout Bren Carrier

19e division motorisée, 19e groupe de reconnaissance
Armée grecque
Mont Krússia, Grèce, avril 1941

- **Vitesse max. :** 50 km/h
- **Autonomie :** 256 km
- **Blindage :** 7-12 mm
- **Puissance :** 85 cv



Humber Scout Car *Mk. II*

3rd Greek Mountain Brigade
Armée grecque libre
Monticelli , Italie, septembre 1944

- **Vitesse max. :** 100 km/h
- **Autonomie :** 320 km
- **Blindage :** 14 mm
- **Poids :** 2,4 t

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

De Gaulle

pendant la « drôle de guerre »

LES LEÇONS DU CHEF DES CHARS DE LA Ve ARMÉE !

Le 10 juin 1937, le lieutenant-colonel Charles de Gaulle prend le commandement du 507e régiment de chars de combat basé à Metz. Il est promu colonel six mois plus tard (le 25 décembre). Pour l'apôtre des blindés, c'est la consécration. Après la théorie, exposée dans son livre *Vers l'armée de métier* paru en 1934, le futur chef de la France libre va pouvoir passer à la pratique. Il le fait d'ailleurs fort bien, transformant son régiment en une unité d'élite remarquablement entraînée, avec une forte cohésion. Mais la guerre met fin à cette expérience.

Par **François de Lannoy**

Le 27 août 1939, suite à la mobilisation, le 507e RCC, qui est une unité du temps de paix, est en effet dissous. Ses deux bataillons deviennent autonomes et reprennent l'appellation qui était la leur pendant la Première Guerre mondiale : 19e bataillon de chars de combat (BCC) pour le 1er bataillon, 20e bataillon de chars de combat pour le 2e bataillon. Ils sont ensuite affectés à des GBC (cf. ci-dessous).

UN NOUVEAU COMMANDEMENT

Rendu disponible, le colonel de Gaulle est nommé, le 2 septembre 1939, commandant des chars de la Ve armée par intérim. Pour lui, cette nomination est à la fois une déception et une promotion. Déception car l'ancien chef de corps du 507e RCC, qui rêvait d'une grande unité blindée, se retrouve, comme on le verra plus loin, à la tête d'un conglomérat de bataillons de chars dispersés, illustration même de l'échec de sa « croisade ». Promotion car ce commandement est normalement dévolu à un général de brigade. Sur les huit autres commandants de chars d'armée nommés en septembre 1939, quatre sont des généraux de brigade (Bourguignon, Guillot, Welvert et Delestraint) et quatre des colonels (Baron, Boiron, Rampillon et Bonnet de La Tour), tous plus anciens que Charles de Gaulle.

▶ Belles vues d'un Renault D2 du 19e BCC franchissant un talus durant un exercice. La manœuvre est effectuée avec les Renault R-35 du 24e BCC (visibles sur le cliché ci-dessus) avant novembre 1939, lorsque ce dernier quitte le giron de la Ve armée.
Sauf mention contraire, toutes photos © ECPAD/ France/1940/photographe inconnu

Renault D2
19e BCC
Ve armée
Armée française
Metz, France, été 1939
Char personnel du colonel de Gaulle

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

En quoi consiste ce commandement ? Pour le comprendre, il faut se pencher quelques instants sur la doctrine d'emploi des chars telle qu'elle a été formulée dans deux textes des 13 juillet 1934 et 15 décembre 1937. Selon ces documents, en temps de guerre, l'unité de base est le bataillon de chars de combat (BCC). Ces BCC peuvent être employés soit au sein de divisions (divisions légères mécaniques notamment) soit en appui des divisions d'infanterie (60 % des chars en service). Les chars destinés au DI sont réunis en « groupes de bataillons de chars » (GBC) affectés aux différentes armées mises sur pied au moment de la mobilisation. Chaque commandant d'armée dispose ainsi d'un ou plusieurs GBC placés sous l'autorité d'un « commandant des chars d'armée ». Ce dernier, spécialiste des blindés, a surtout un rôle de conseiller technique auprès du général commandant l'armée. Ses bataillons sont voués à être dispersés dans les divisions, au sein desquelles leur rôle est, selon la directive du 15 décembre 1937, d'appuyer les fantassins dans leurs opérations offensives, à raison d'un bataillon de chars par régiment d'infanterie et d'une compagnie de chars par bataillon d'infanterie. Cette organisation, qui est l'opposé de celle en vigueur dans l'Armée allemande, au sein de laquelle toutes les unités blindées sont regroupées dans des *Panzer-Divisionen*, est un héritage des doctrines d'emploi en vigueur pendant la Première Guerre mondiale [1].

La Ve armée, à laquelle de Gaulle est donc affecté, fait partie du groupe d'armées 2 (général Prételat) qui couvre tout l'est de la France. Forte de trois corps d'armée, sa mission est de défendre le nord de l'Alsace, derrière la ligne « Maginot », entre le plateau de Rohrbach et Sélestat. Son chef, Victor Bourret, est un général atypique. Ancien sous-officier passé par Saint-Maixent, il est le seul général d'armée sorti du rang. Il est connu pour ses opinions de gauche et son intransigeance. Officier « politique », il a passé de longues années dans les cabinets ministériels entre les deux guerres, notamment auprès de Daladier qui a favorisé son avancement. Arrivé au sommet de la hiérarchie [2] malgré l'opposition de Gamelin, il est nommé à la tête de la Ve armée. Mettant sous le boisseau ses opinions politiques, il s'acquitte bien de son commandement. C'est un chef humain, simple, direct, compréhensif, bon psychologue qui n'hésite pas à déléguer. Bourret « *paterne et laisse faire ses commandants de*

▼ Le supérieur hiérarchique du colonel Charles de Gaulle : le général Bourret, commandant de la Ve armée, photo prise à Wangenbourg. Coll. particulière

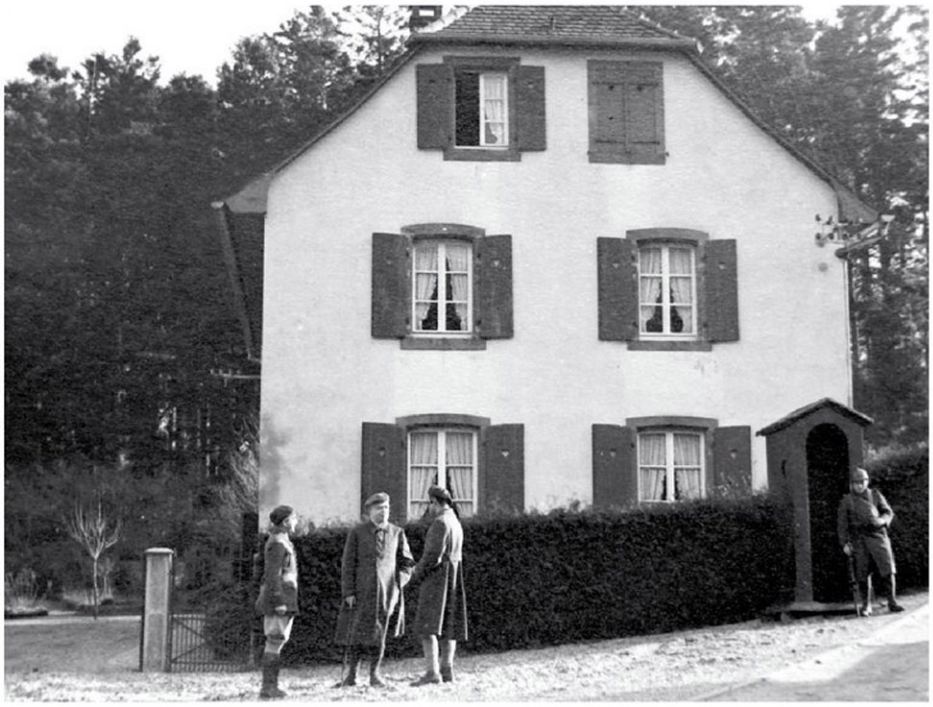
[1] Au cours de l'entre-deux-guerres, un certain nombre d'officiers de l'Armée française (dont les généraux Estienne, Doumenc, Flavigny, Hering, etc.) se sont battus contre cette conception, préconisant au contraire la concentration des chars dans de grandes unités. En 1934, de Gaulle a formalisé avec brio ces théories dans son livre *Vers l'armée de métier*, mettant sous les yeux du public ce qui, jusqu'ici, n'avait été exprimé que dans des revues techniques et confidentielles.

[2] Il est membre du Conseil supérieur de la guerre le 1er janvier 1939. Les membres du CSG sont amenés à commander les armées en temps de guerre.

[3] De lattre quitte la Ve armée pour prendre le commandement de la 14e DI le 3 janvier 1940.

[4] Il a servi en état-major pendant la guerre de 1914.

[5] Il deviendra président du Conseil et ministre des Affaires étrangères en mars 1940.



▲ QG de la Ve armée à Wangenbourg. Au premier plan, le général Bourret discute avec deux officiers. C'est le chef d'état-major de l'armée, le général de Lattre, qui avait suggéré à Bourret de déplacer le QG de l'armée de Saverne, trop menacé selon lui par d'éventuelles attaques aériennes, à Wangenbourg. Coll. particulière

corps d'armée », dira de lui Prételat, qui ne l'apprécie guère ! En septembre 1939, son chef d'état-major est un jeune général, brillant et aux idées politiques diamétralement opposées, Jean de Lattre de Tassigny [3]. On notera que de Gaulle connaît Bourret car, en 1937, ce dernier est intervenu en sa faveur auprès de Daladier pour qu'il soit inscrit au tableau de colonel. Il connaît aussi de Lattre, avec lequel il s'entend bien.

De Gaulle rejoint le PC de l'armée, installé dans le village de Wangenbourg, à une vingtaine de kilomètres de Saverne, dans un décor bucolique où les prairies alternent avec les forêts de sapins. Il implante son état-major dans la maison Rolling. Le 9 septembre, arrive son chef d'état-major, le capitaine Roque. Le 14 septembre, l'état-major est au complet et comprend six officiers, deux sous-officiers et quatre hommes de troupe. Fin octobre, un autre officier manque de peu de le rejoindre : Paul Reynaud. Le 22 octobre, le ministre des Finances, qui est officier de réserve [4], fait part à de Gaulle, avec lequel il est très lié, de son intention de rejoindre l'armée. Le futur général lui conseille de contracter un engagement au titre du Train, puis de se faire verser dans les chars, plus particulièrement dans le 1er BCC comme capitaine en surnombre. Le 1er BCC, lui explique de Gaulle, étant sous ses ordres, il lui sera facile ensuite de le détacher à l'état-major du commandement des chars de la Ve armée ! Mais Paul Reynaud renoncera à son projet, préférant rester « en politique » [5].

DE GAULLE ET SES CHARS

À son arrivée à Wangenbourg, de Gaulle ne dispose que d'un GBC, le 508e (lieutenant-colonel L'Huillier). Ce dernier comprend un bataillon, le 24e BCC (issu du 2e bataillon du 508e RCC, aux ordres du chef de bataillon Delatour). Attribué au VIIIe corps d'armée (général Frère), celui-ci se positionne entre Saverne et Strasbourg, dans le secteur de Monnenheim. Le 12 septembre 1939, sa 1re compagnie (capitaine Penet) est engagée dans l'attaque du poste frontière de Schweix, devant la ligne « Maginot », dans le secteur de la 4e DIC. Le colonel de Gaulle assiste à cette opération. Les douze chars sont lancés avec l'infanterie sur l'objectif, qui est rapidement conquis. L'officier félicite le capitaine Penet, soulignant « *le grand allant de tous les cadres et équipages* ». C'est la seule opération offensive menée par des chars de la Ve armée sous le « commandement » du colonel de Gaulle.

▼ Les Renault R-35 du 24e BCC en mouvement.

LA VISITE DU PRÉSIDENT LEBRUN AUX CHARS DE LA Ve ARMÉE

Tout le monde a en tête la fameuse photo du colonel de Gaulle en tenue des blindés, veste de cuir et casque à bourrelet, posant devant un char, le bras gauche levé, donnant des explications au président Lebrun à sa droite. Ce cliché est extrait d'un film réalisé le 23 octobre 1939 à l'occasion d'une visite du président de la République à la Ve armée et plus précisément au VIIIe corps. Le programme de cette visite prévoyait de commencer la journée par une inspection du 19e BCC (chef de bataillon Ayme), rattaché à ce corps d'armée. À 8h00, le chef de bataillon Ayme présente son unité au colonel de Gaulle sur le terrain retenu, à 3 km au sud de Sarreinsberg. Les 40 chars D2 sont disposés sur environ 800 mètres, entre le carrefour de Meisenthal et la maison forestière de Colonne. À 8h35, le président arrive avec le général Bourret. Le colonel de Gaulle lui présente le bataillon. Lebrun s'entretient alors quelques instants avec le chef de bataillon Ayme, puis le bataillon défile devant le commandant du VIIIe corps, le général Frère, avant de rejoindre ses emplacements. Voici comment cette revue est rapportée dans le livre de route de la 10e compagnie du 19e BCC : « *Le 22 au soir, gros affolement au cantonnement. Une alerte ? Non ! Une revue du président de la République… Le reste de la compagnie prenait dès quatre heures du matin ses dispositions de combat. Avec une demi-heure de retard, la 1re compagnie amputée de trois chars fit son apparition sur le terrain de revue. Au milieu d'une pluie d'étoiles et d'une forêt de galons, Albert, nimbé de gloire, en leggins et costume de sport, passa suivi d'un cortège dont rien ne pourrait décrire la noblesse et la munificence. Somme toute, cette manifestation patriotique et réconfortante aura surtout pour but de fatiguer le matériel et de faire repérer nos traces de chenilles par l'aviation ennemie. Mais les combattants ont l'esprit large. Ils comprennent parfaitement pour leurs chefs la nécessité d'un dérivatif et d'un amusement.* » [6]

Le 12 septembre, le commandant des chars de la Ve armée reçoit le GBC 501 du colonel Salvagniac, composé des 1er et 2e BCC (commandants Warabiot [7] et Françoi) équipés de Renault R-35. À cette date, la Ve armée dispose donc de deux GBC, les 501e et 508e, regroupant trois bataillons (1er, 2e et 24e BCC). Mais quatre jours plus tard, le 19e BCC du commandant Ayme est affecté au GBC 508. Ce bataillon est équipé de 45 chars Renault D2, mais il manque de pièces de rechange. Toujours en septembre, la Ve armée se voit attribuer le GBC 510 (colonel Taitot) avec les 9e et 22e BCC (commandants Gauthier et Sergent). Mais le 29 septembre, le 9e BCC (équipé de R-35) est finalement transféré, avec d'autres unités issues de la IVe armée, à la réserve du groupe d'armées et part stationner dans le secteur de Sarre-Union. Au 6 octobre, la répartition des GBC est la suivante : le GB 508 est affecté au VIIIe corps d'armée, sauf le 19e BCC passé en réserve de groupe d'armées, le GBC 501 au XIIe corps d'armée, sauf le 2e BCC en réserve d'armée, le GB 510 est en réserve de groupe d'armées.

Le 27 octobre, la Ve armée reçoit le 31e BCC, équipé de vieux Renault FT et provenant de la IIIe armée. Toutefois, les éléments de ce bataillon sont aussitôt dispersés entre la région fortifiée de la Lauter et le XIIe corps d'armée ! À partir du 25 novembre, le GBC 517 (lieutenant-colonel Simonin), avec les 21e et 34e BCC équipés de R-35, qui a terminé son instruction au camp de Mourmelon, vient relever le GBC 510 affecté à la VIIe armée. À la même époque, le 24e BCC passe en réserve de GQG et quitte la zone de l'armée début décembre. Son remplacement par un bataillon de chars légers est finalement annulé.

En janvier 1940, de Gaulle dispose donc de trois GBC :
- GBC 508 (affecté au VIIIe corps d'armée, PC à Goetzenbrück) avec les 19e et 21e BCC (sur D2 et R-35),
- GBC 501 (XIIe corps d'armée, PC à Marmoutier) avec les 1er, 2e BCC (R-35) plus la 1re compagnie du 31e BCC (Renault FT, les deux autres compagnies ayant été affectées à la région fortifiée de la Lauter),
- GBC 517 avec le 34e BCC (sur R-35).

Cet ensemble représente 288 chars, dont 180 R-35, 45 D2 et 63 FT. Jusqu'au départ du colonel de Gaulle en avril 1940, les six bataillons (1er, 2e, 19e, 21e, 31e et 34e) ne quitteront plus la Ve armée, seule leur répartition dans les GBC évoluera [8].

Tous ces mouvements traduisent l'émiettement des forces, la complexité de la répartition et le manque d'effectifs. Les nombreuses annotations (de la main de De Gaulle) qui figurent sur les états des chars de la Ve armée pendant la drôle de guerre témoignent de la grande confusion qui règne dans ce domaine.

De la mi-octobre à la fin novembre 1939, de Gaulle supervise l'amélioration du niveau opérationnel de ses unités et tente d'introduire quelques nouveautés : équipement d'une compagnie de chars FT avec des mitrailleuses destinées au tir contre les avions volant à basse altitude, emploi des mêmes FT pour la défense des zones boisées, création d'un centre d'instruction de mitrailleuses de DCA au 22e BCC, liaison avec les avions. À cela, il faut ajouter la mise en place d'un réseau de radio de commandement, la relève des unités dont le matériel est le plus usé, l'amélioration des cantonnements, la mise à l'abri des matériels, etc. On notera que les enseignements tirés de la campagne de Pologne ont porté leurs fruits. Le commandant des chars de la Ve armée a bien compris que les avions constituaient pour les chars un ennemi impitoyable et que les liaisons radio sont indispensables.

Le 1er décembre, de Gaulle crée un centre d'instruction des chars à Blamont (Est de Lunéville), qui va devenir celui de tous les bataillons de chars du groupe d'armées 2. Ce centre a pour vocation de compléter l'instruction des cadres et des spécialistes et d'étudier le problème de l'emploi des chars. À partir du 11 décembre, des stages de quinze jours pour les commandants de compagnie, observateurs des chars et mitrailleurs de DCA sont organisés. Un stage de radio de six semaines sera également mis sur pied pour le 19e BCC. À partir du début décembre, tous les bataillons de chars de la Ve armée passent donc à tour de rôle à Blamont. C'est le 1er BCC, composé en grande partie de réservistes, qui inaugure le nouveau centre. Il est suivi par les 2e, 21e et 34e BCC, ce dernier passant en février 1940. Le 15 mars, c'est au tour du 10e BCC (en réserve du GQG dans la zone de la IVe armée), suivi le 9 avril par le 24e BCC. À l'issue de ce sixième stage, le centre, installé dans une région agricole fertile, est fermé. Il est transféré dans le secteur de la IIIe armée, à Montauville, à l'ouest de Pont-à-Mousson,

[6] Cité par P. Gaujac, *op.cit.*, p. 62.

[7] Un des rares officiers de chars à avoir poursuivi sa carrière après mai-juin 1940. Warabiot commandera un groupement tactique de la 2e DB et finira sa carrière comme général de brigade.

[8] Fin avril 1940, au moment du départ du colonel de Gaulle, les 1er, 2e et 31e BCC appartiennent au GBC 501, les 21e et 34e BCC au GBC 508 et le 19e BCC au GBC 517.

où il ouvrira le 6 mai. On notera que le 8 mars 1940, le colonel de Gaulle a dirigé à Blamont un exercice « à sa manière » en présence du général Prételat, commandant du GA 2. À l'issue de la démonstration, ce dernier se serait exclamé : « *C'est une parade militaire que vous nous avez montrée* », à quoi de Gaulle aurait répondu « *Vous verrez dans quelques mois, la parade que nous feront les Allemands…* » [9]…

Cette réponse cinglante du « Grand Charles » à son supérieur, qu'elle soit authentique ou non, est bien représentative de son caractère difficile. L'homme est très dur avec ses officiers, n'hésitant pas à les réprimander en public. Pendant la « drôle de guerre », à l'issue d'un exercice au centre d'instruction de Blamont, il apostrophe violemment deux de ses commandants de bataillon de chars devant tous leurs subordonnés et des personnes extérieures qui sont stupéfaites [10]. L'aspirant Jacques Cleret de Langavant, du 19e BCC, rapporte de son côté que le colonel était très apprécié de la troupe mais détesté de ses officiers. Ce trait est confirmé par différents témoignages remontant à la période du 507e RCC, rapportés par Joël Cambre dans son étude sur de Gaulle et son régiment (cf. bibliographie). L'homme reste très imbu de sa personne, hautain, sûr de lui, ombrageux, « très arriviste », comme le note dans son journal le général Huntziger à la date du 30 mars 1940…

▲ Les Renault R-35 du 24e BCC pointent leur tourelle vers une menace supposée surgir de flanc. Doué, ayant précocement compris les enjeux du combat blindé, de Gaulle se heurte de plein fouet à un commandement français pas toujours au fait des possibilités offertes par la guerre de mouvement.

▼ Deux chars Renault R-35 à l'exercice. En raison de son faible canon SA 18 de 37 mm et de sa tourelle monoplace surchargeant le travail du chef de bord, ce char d'infanterie subira de lourdes pertes sur le champ de bataille…

DE GAULLE FIDÈLE À SES CONCEPTIONS

Au cours de son passage à la Ve armée, le colonel de Gaulle rédige avec son état-major un certain nombre de textes qui lui donnent l'occasion d'approfondir ses conceptions sur l'utilisation des chars et d'intégrer les enseignements de la campagne de Pologne.

Dès le 5 septembre 1939, il écrit un premier texte (aujourd'hui perdu) concernant la participation des chars dans l'opération de pénétration prévue en territoire ennemi. Le 18 septembre, il propose au général Bourret une modification de son IPS n° 1 (instruction personnelle et secrète) au sujet des chars. Selon de Gaulle, ces derniers doivent être réservés pour rétablir éventuellement l'intégrité de la position de résistance et pour arrêter et refouler toute irruption profonde de l'ennemi à l'intérieur du dispositif de l'armée.

[9] Selon une autre version, Prételat aurait dit : « *C'est un beau carrousel, mais le règlement s'en tient à l'accompagnement de l'infanterie.* »

[10] Témoignage du sous-lieutenant de réserve Bernard Chadenet (*Reminiscences 1915-1980*, Paris (chez l'auteur), 2005, p. 33, témoignage inédit communiqué par M. Schiavon, qu'il en soit ici remercié). Voici ce qu'écrit exactement B. Chadenet : de Gaulle effectua la critique traditionnelle « *d'une façon si cruelle que je voyais passer du rose au violet les deux officiers à visières de cuir qui avaient commandé la manoeuvre* ». Selon le témoignage oral de B. Chadenet à Max Schiavon, de Gaulle aurait mis plus bas que terre et méprisé les deux commandants de chars qui ne pouvaient que se sentir insultés par de tels propos, le tout devant plus d'une centaine d'officiers…

▲ Poursuite de l'exercice conjoint 19e/24e BCC, les deux bataillons formant le GBC 508 de la Ve armée en septembre 1939 : Renault D2 et Renault R-35 manœuvrent dans la fange d'un chemin de campagne.

◥ L'une des cartes accompagnant le mémoire de De Gaulle du 6 octobre 1939 sur les possibilités de contre-attaques de chars en cas d'assaut allemand. Sont représentées sur ces croquis la contre attaque « C » (l'ennemi blindé a franchi la ligne des ouvrages de la région de Hoffen, objectif : le bois de Hoffen) et la contre-attaque « E » (l'ennemi blindé a franchi le barrage arrière au sud de la forêt d'Haguenau, objectif : Lachberg, cote 192). Coll. particulière

Bourret accepte la remarque et intègre ces suggestions dans le texte définitif de son IPS en date du 21 septembre. Le lendemain, de Gaulle adresse aux généraux commandants de corps d'armée de la Ve armée une note relative à la défense contre les chars ennemis.

Le 1er octobre, il rédige à l'attention du 3e bureau de la Ve armée un « *projet d'instruction pour l'emploi des chars dans les contre-attaques* ». Dans ce document, le futur général prévoit en cas d'attaque allemande dans le secteur de la Ve armée un « *emploi massif de formations blindées* ». Il expose qu'une contre-attaque « *ayant pour élément capital des chars* » pourrait avoir une « *efficacité puissante* », à la condition qu'elle soit « *massive, large, commandée, rapidement montée et lancée sur un objectif nettement tracé sur le terrain* » et appuyée par l'artillerie, accompagnée et couverte par l'aviation. Ce texte, approuvé par Bourret, est complété le 6 octobre par un important rapport de 15 pages, accompagné de cartes, dans lequel le chef des chars de la Ve armée, passant de la théorie à la pratique, expose les sept possibilités de contre-attaques qu'il estime réalisables.

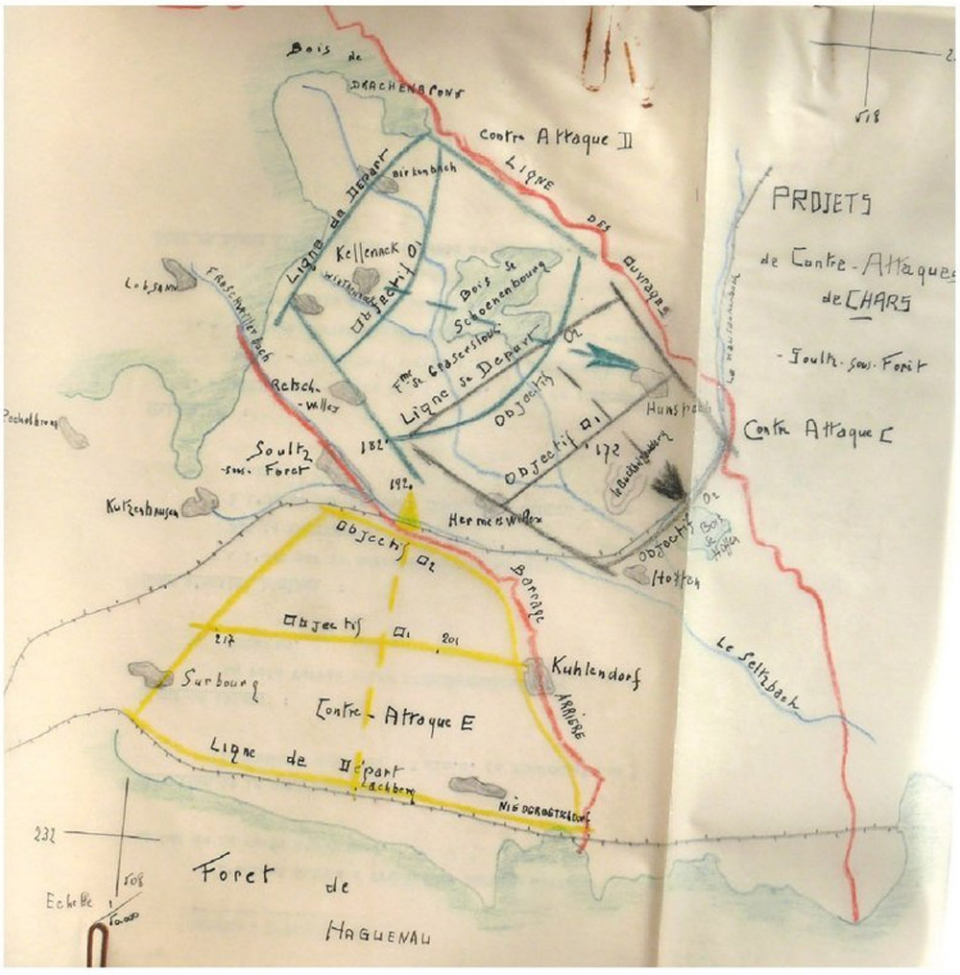
Penchons-nous quelques instants sur ce texte, et notamment sur les préliminaires jugés indispensables par de Gaulle pour la mise en œuvre de ses contre-attaques. Le futur général part du principe que ces dernières devront réunir au moins quatre ou cinq bataillons de chars, qu'elles devront être mises en place de bonne heure. « *En pareille matière, il faut savoir pressentir et risquer. C'est dans une certaine mesure la psychologie d'emploi des anciennes cavaleries* », écrit-il. La ligne de départ devra être très proche de la région où les chars seront mis en place. Le moment du déclenchement de leur attaque sera à prescrire sur le terrain même et d'après les renseignements recueillis à vue directe. Enfin, le critère de déclenchement devra résulter du franchissement par les blindés ennemis et par la force d'une ligne bien marquée du terrain. De Gaulle précise que l'objectif de ces contre-attaques devra être un obstacle situé derrière la ligne atteinte par l'ennemi. Une fois cet obstacle sous contrôle, les chars pourront l'utiliser comme protection, soit pour se regrouper, soit pour attendre l'infanterie. Les objectifs intermédiaires devront être des objectifs « de chars », c'est-à-dire des lignes de terrain sur lesquelles ils s'arrêtent pour se reformer. Le colonel préconise enfin de faire avancer en premier les chars légers puis les chars puissants, en axant ces derniers sur les ailes. Dans son dernier paragraphe, de Gaulle prêche une nouvelle fois pour sa « chapelle ». « *Lorsque de telles contre-attaques de chars sont suivies par des éléments d'infanterie (ce qu'il faut s'efforcer de réaliser, tout au moins sur la direction principale), il va de soi que la « subordination » des chars vis-à-vis de l'infanterie ne saurait être envisagée, sous peine de les émietter et, par suite, de les paralyser.* » Cette affirmation, contraire aux règlements, semble avoir laissé sceptique le général Bourret. Dans l'exemplaire consulté pour la rédaction de cet article, provenant des archives du général, ce dernier a tracé, de son crayon rouge, un trait vertical précédé d'un point d'interrogation !

Nous ne rentrerons ici pas dans le détail des sept contre-offensives prévues par de Gaulle, mais nous remarquerons simplement qu'elles témoignent d'une étude très approfondie du terrain et des intentions possibles de l'ennemi.

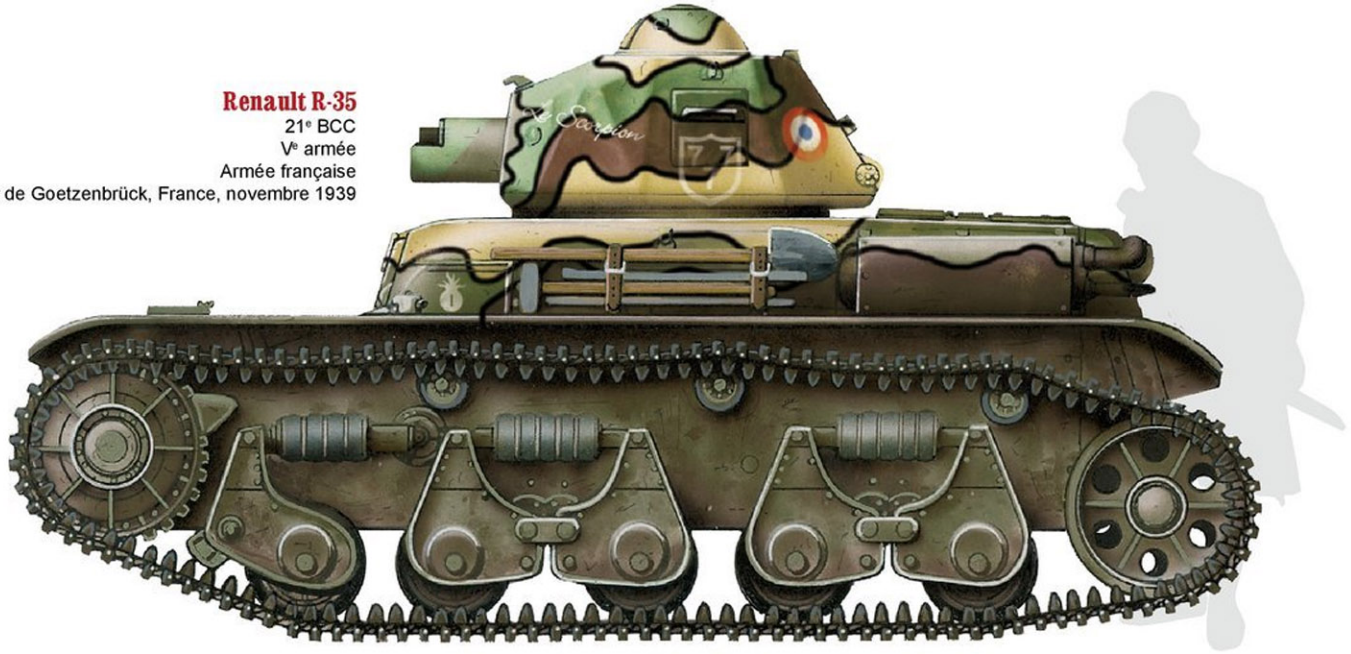
Le 9 octobre, de Gaulle adresse au 3e bureau de la Ve armée un nouveau rapport (huit pages), demandé par le général Bourret, sur les possibilités techniques d'une offensive allemande éventuelle à base de *Panzer* avec franchissement du Rhin entre Drusenheim et La Wantzenau. Dans le 1er paragraphe de son texte, l'officier estime qu'une telle opération serait « *très difficile mais non impossible* » ; dans le second, il présente de manière très précise le scénario possible d'une telle attaque ; et enfin dans le troisième, il expose les mesures à prendre pour éviter une telle éventualité. Ce texte fouillé et bien argumenté donne satisfaction à Bourret, qui note à la fin avec son crayon rouge : « Très bien. »

Le texte le plus important du colonel de Gaulle pendant son temps de commandement à la Ve armée date du 11 novembre 1939. Destiné au 3e bureau du GQG, il s'intitule *« Note relative aux modifications à apporter aux règlements concernant l'emploi des chars »* et fait treize pages. Après avoir montré en sept paragraphes, de manière précise, détaillée et concrète, que le règlement actuel, inspiré des modalités du combat telles qu'elles existaient à la fin de la Première Guerre mondiale, n'était plus valable, l'officier propose une modification en profondeur basée sur quatre principes qu'il estime fondamentaux :

« 1°) L'Arme des chars a pour rôle de briser, par l'attaque, la résistance ou l'attaque de l'ennemi.
2°) L'action des chars doit être massive et coordonnée en largeur et en profondeur. Elle s'effectue par masses commandées en largeur et en profondeur.
3°) Les chars combattent sous les ordres de leurs chefs.
4°) Les chars agissent dans le cadre d'une grande unité. Le commandant de la grande unité fixe sa mission à la masse des chars et en arrête le plan d'emploi. Le commandant des chars assure l'exécution en liaison avec les autres armes. »



De Gaulle conclut en préconisant une nouvelle organisation des chars. Selon lui, les blindés devront être regroupés en divisions cuirassées et en brigades. Les divisions cuirassées seront « *susceptibles de participer comme telles à toutes les phases du combat offensif, soit individuellement, soit dans le cadre d'un corps d'armée de type normal, soit par groupement en un corps cuirassé* ». Quant aux brigades, elles seront « *destinées à agir comme telles, soit dans le cadre d'une grande unité du type normal, soit dans le cadre et par renforcement d'une division cuirassée* ». « *Il va de soi,* ajoute de Gaulle, *qu'une telle organisation impliquerait pour les chars de tous types l'emploi généralisé de la radio, et, pour leurs chefs à tous les échelons, l'usage de véhicules de commandement blindés et tout-terrain.* »
Transmis au général Keller, inspecteur des chars, au général Georges, commandant du théâtre Nord-Est, au général Dufieux, ancien inspecteur général de l'infanterie et inspecteur général des régions de la zone des armées, le texte iconoclaste du colonel de Gaulle reçoit un accueil mitigé. Comme l'on pouvait s'y attendre, Dufieux en fait une critique véhémente, estimant que les conclusions du colonel de Gaulle sont à rejeter ! Néanmoins, Georges le juge « intéressant » et ajoute : « *La reconstruction n'est pas à la hauteur de la critique. Faire étudier.* » La proposition du colonel de Gaulle est en tout cas évoquée à deux reprises en décembre 1939, lors des réunions des chefs d'état-major au GQG, avec une proposition similaire du général Billotte, commandant du groupe d'armées 1. L'idée de la création de grandes unités blindées est alors sérieusement étudiée (« *à ne pas rejeter* a priori »).
Le 26 janvier 1940, notre homme rédige un nouveau texte intitulé « *L'avènement de la force mécanique* ». Souvent confondu avec le mémorandum du 13 novembre 1939, ce mémoire préconise l'organisation en France, et de toute urgence, d'une armée mécanique digne de ce nom et dénonce les effets dangereux qu'une immobilité militaire trop prolongée pourrait avoir sur le moral de l'armée et du pays. Ce texte est envoyé (sans passer par la voie hiérarchique) à 80 responsables militaires et politiques, dont Paul Reynaud et Léon Blum. Dans ses mémoires, ce dernier, qui était au moment des faits président du groupe socialiste de la Chambre, affirme avoir été très frappé par ce texte et convaincu que Daladier était incapable de le concrétiser. Quant à Paul Reynaud, il s'en servira comme argument pour tenter de convaincre le gouvernement et l'armée de passer à l'action.



Renault R-35
21e BCC
Ve armée
Armée française
Secteur de Goetzenbrück, France, novembre 1939

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Le 31 janvier 1940, s'appuyant sur la fameuse note, il évoque devant le colonel de Villelume, chargé de liaison entre l'état-major et le quai d'Orsay, l'idée de percer la ligne « Siegfried » avec des chars (!) [11]. À cette date, celui-ci note dans son journal [12] « *qu'il a fort à faire pour lutter contre la note de De Gaulle* ». Un peu plus tard, le 7 février 1940, Daladier confiera à Henri Queuille que son ministre des Finances (Reynaud) avait sur la conduite de la guerre « *des idées absolument folles* ». Ces anecdotes montrent bien l'influence de De Gaulle sur un Paul Reynaud plein de bonne volonté mais coupé des réalités. On comprend aussi pourquoi, une fois nommé à la présidence du Conseil, le même Paul Reynaud fera appel à l'ancien commandant des chars de la V^e^ armée, son inspirateur pour toutes les questions militaires.

▲ Le Renault D2 n'est pas, loin s'en faut, le plus mauvais char français de la campagne de l'Ouest : correctement armé, bien protégé, il souffre toutefois d'une vitesse et d'une autonomie insuffisantes.

◢ Page de droite : Charles De Gaulle, en uniforme de général. La carrière du chef de guerre clairvoyant est terminée. Débute celle du chef de la France libre. Mémorial Charles de Gaulle

▼ Renault R-35 du 24^e^ BCC de la V^e^ armée partant à l'exercice à l'automne 1939.

Le 13 février 1940, de Gaulle adresse au GQG une nouvelle note sur la mise en œuvre du commandement des chars dans l'attaque. Dans ce document, plus technique que celui de novembre 1939, il fait un certain nombre de propositions destinées à « *assurer à l'action des chars, dans le cadre des grandes unités, le caractère massif et cohérent qui est indispensable* ». C'est le dernier texte sur l'emploi et l'organisation des chars rédigé par le « Grand Charles »…

De Gaulle ne semble pas avoir été très optimiste sur les facultés de l'Armée française à se réformer dans le sens des idées exprimées dans ses différents mémoires. Fin janvier 1940 (vers le 24, la date exacte n'est pas connue), à l'issue d'un dîner chez Paul Reynaud, en présence de Léon Blum, il déclare, désabusé, à ce dernier : « *Je joue*

DE GAULLE JUGE SÉVÈREMENT LA SUBORDINATION DES UNITÉS DE CHARS AUX UNITÉS D'INFANTERIE

Dans sa « *note relative aux modifications à apporter aux règlements concernant l'emploi des chars* » du 11 novembre 1939, le colonel de Gaulle fait une critique sévère de la subordination des unités de chars aux unités d'infanterie. Pour le commandant des chars de la Ve armée, cette subordination est tout d'abord impossible à mettre en œuvre concrètement : « *Le commandant de compagnie de chars combat dans son char en avant des éléments les plus avancés de l'infanterie. Le chef de bataillon d'infanterie commande son bataillon d'un poste relativement fixe et situé à l'arrière. Comment réaliser la transmission des ordres de celui-ci à celui-là ? Peut-être est-il imaginable que, dans une attaque montée comme un ballet, il serait possible au chef de bataillon d'infanterie de fixer d'avance à « ses chars » la conduite à tenir de bout en bout et aux chars de s'y conformer ? Mais le drame du combat, dont l'intervention des forces mécaniques modernes, masses blindées, aviation, multiplie et précipite les péripéties, ne permettrait pas, dans l'immense majorité des cas, l'application d'un schéma aussi conventionnel. Encore faut-il ajouter ce fait d'expérience, d'ailleurs très naturel, que dans l'armée mobilisée, la plupart des chefs de bataillon d'infanterie ne sont pas en mesure de donner aux chars des ordres rationnels.* »

Fort de son expérience à la tête des chars de la Ve armée, de Gaulle y voit ensuite un grave inconvénient au niveau du moral : « *On ne saurait se dissimuler les inconvénients entraînés par des mesures qui, au combat, soustrairaient les troupes de chars à leurs propres chefs pour les mettre aux ordres de chefs inconnus d'elles et qui ne les connaîtraient pas, appartenant à une arme entièrement différente de la leur quant à la technique, à la tactique, à la psychologie. Et que dire de l'état d'esprit des officiers supérieurs des chars qui se verraient privés du commandement de leur troupe dès qu'il s'agirait de combattre ? Ce chef de bataillon, ce colonel, rompus à tout ce qui concerne leur arme, ayant forgé leur unité, faisant corps avec elle, ne la mèneraient pas au feu. Ils assisteraient à son émiettement entre parties prenantes de hasard et à l'emploi des morceaux par des officiers d'une autre arme qui, le plus souvent, n'en ont pas l'expérience.* »

On comprend que ce texte, dans lequel le colonel de Gaulle ne mâche pas ses mots, ait été sévèrement critiqué par l'ancien inspecteur général de l'infanterie, le général Dufieux. Il illustre aussi le particularisme d'arme, une des plaies de l'Armée française de l'entre-deux-guerres… ■

mon rôle dans une atroce mystification… Les quelques douzaines de chars légers qui sont attachés à mon commandement sont une poussière… Je crains que l'enseignement de la Pologne, pourtant si clair, n'ait été récusé de parti pris. On ne veut pas que ce qui a été réussi là-bas soit exécutable ici. Croyez-moi, tout reste à faire chez nous… Si nous ne réagissons pas à temps, nous perdrons misérablement cette guerre. » [13] Mais à ces périodes d'abattement succèdent aussi des accès d'euphorie. Le 24 mars 1940, le commandant des chars de la Ve armée, venu à Paris voir Paul Reynaud, fait à Dominique Leca et à Gilbert Devaux, respectivement chef de cabinet et chef de cabinet adjoint de Reynaud, un long discours sur la possibilité de gagner la guerre militairement, déplorant notamment que la France ne soit pas encore rentrée en Belgique, même contre la volonté des Belges, et affirmant que l'Armée allemande n'était pas plus forte que l'Armée française, les deux aviations se valant sensiblement ! Assistant à la scène, le colonel de Villelume écrit dans son journal : « *Je suis stupéfait. Je le croyais beaucoup plus intelligent et averti. Je renonce à interrompre son long monologue. Je me borne à le réfuter en quelques mots assez durs dès qu'il a fini de parler. Leca et Devaux sont fixés maintenant sur son objectivité* » [14]…

Comme on le voit, le colonel de Gaulle et son état-major n'ont pas « chômé » pendant la « drôle de guerre ». Les différents textes évoqués montrent bien que l'homme n'a pas abandonné son cheval de bataille, à savoir la concentration des chars dans de grandes unités. Son action n'est pas restée vaine car, à partir du 16 janvier 1940, deux divisions cuirassées sont mises sur pied. Lui-même ne sera pas oublié. Début avril 1940, le commandant des chars de la Ve armée est convoqué au GQG de Vincennes, où on lui annonce qu'il prendra le commandement de la 4e DCR, dont la formation est prévue à partir du 15 mai. Le 12 de ce mois, il quitte définitivement la Ve armée, après avoir passé son commandement au colonel Salvagniac. Le 17 mai, son affectation à la 4e DCR est officielle. Sa nouvelle division comprend, entre autres, trois bataillons qu'il avait déjà eus sous ses ordres à la Ve armée : les 2e, 19e et 24e BCC. Une nouvelle page du destin de Charles de Gaulle s'ouvre, la dernière comme commandant d'unité blindée et comme chef militaire… ■

[11] Au cours d'un repas organisé à Wangenbourg en présence de Bourret et de son état-major le 3 janvier 1940, Reynaud s'était déjà exclamé : « *Maintenant, Messieurs les généraux, il s'agit de battre l'Armée allemande.* » Dans ses mémoires, Bourret raconte avoir tenté de persuader le ministre que, dans l'état actuel de l'armée, il était impossible de forcer la ligne « Siegfried », et, agacé, avoir prononcé la phrase suivante : « *Écoutez-moi bien, une offensive tentée cette année causera la perte de l'armée française. Le ministre et le général qui l'auront déclenchée seront pendus !* » (cf. Bourret, *La tragédie de l'armée française*, Paris, La Table ronde, 1947, p. 73.

[12] Paul de Villelume, *Journal d'une défaite*, Paris, Fayard, 1976, p. 177.

[13] Cité par P. Gaujac, « Le colonel de Gaulle commandant des chars de la Ve armée (septembre 1939-mai 1940) », *Revue Historique des Armées*, 1990, n° 2, p. 241.

[14] Villelume, *op.cit.*, p. 248-249.

BIBLIOGRAPHIE

- Auburtin (J.), *Le colonel de Gaulle*, Paris, Plon, 1965, 179 p.
- Cambre (J.), « Le colonel De gaulle et son régiment, de la théorie à la pratique, 507e régiment de chars », *Cahier de la fondation de Gaulle* n° 11, 2002, 273 p.
- Chandelier (P.), *De Gaulle, 1939-1946, entre légende et réalité*, Paris, Lettres du Monde, 1999, 221 p.
- De Gaulle (C.), *Lettres notes et carnets, 1919-juin 1940*, Paris, Plon, 1981, 512 p.
- Gaujac (P.), « Le colonel De Gaulle commandant des chars de la Ve armée (septembre 1939-mai 1940) », *Revue Historique des Armées*, 1990, n° 2, p. 57-71.
- Lacouture (J.), *De Gaulle, 1- Le rebelle*, Paris, Seuil, 1984 (spécialement p. 293 à 308)

NOM DE CODE STURMBOOT [1]

LES *STURMTIGER* AU COMBAT !

Que trois compagnies de 79 hommes et 4 véhicules de combat chacune, au maigre palmarès opérationnel et à l'utilité discutable, puissent encore susciter, de nos jours, tant de controverses et faire l'objet d'autant d'ouvrages dédiés constitue un mystère. Il faut peut-être y voir, d'une part, l'influence du Tiger, le char lourd « mythique » du funeste *III. Reich*, dont étaient dérivés leurs véhicules, et, d'autre part, le manque cruel de documents d'archive sur leur existence opérationnelle. Car si ce vide a amené les spécialistes les plus réputés à se cantonner au strict nécessaire, certains autres, moins scrupuleux et plus imaginatifs, en ont parfois profité pour broder à l'envi sur le sujet, en se copiant, bien souvent, sans vergogne. Cet article a pour but d'essayer de faire la part des choses en se fondant exclusivement sur les documents et témoignages existants, mais ne prétend en aucun cas détenir la vérité.

Par **Loïc Charpentier**

En 1943, après la bataille de Stalingrad, l'Armée allemande est arrivée à la conclusion que les chars ne sont pas adaptés à la guerre urbaine. Il lui faut néanmoins, dans une telle éventualité, disposer d'une pièce d'artillerie capable de s'approcher au plus près des objectifs à traiter, dotée de munitions suffisamment puissantes pour détruire rapidement des constructions en béton à la mode soviétique, tout en imprimant une trajectoire fortement parabolique à ses projectiles afin de tirer par-dessus les pâtés de maisons sans nécessairement devoir changer de position. La somme de toutes ces exigences correspond au portrait-robot d'un mortier de siège automoteur blindé, véhicule dont ne dispose pas la *Heer* ; l'obusier de 10,5 cm du *Sturmhaubitze* est de trop faible calibre, et son élévation, + 20°, est insuffisante. Il en est quasiment de même du tout nouveau *Sturmpanzer IV*, malgré l'adoption de l'obusier de 15 cm Škoda, à l'élévation maximale de + 30°.

L'idéal serait d'installer un mortier lourd dans une superstructure blindée, mais s'il existe bel et bien un mortier de 30,5 cm dans l'arsenal allemand, ses derniers exemplaires ont été fabriqués en 1917 par la firme tchèque Škoda, et l'arme affiche le respectable poids de 23 tonnes en configuration de tir. Début 1943, la firme Rheinmetall-Borsig construit, pour le compte de la *Kriegsmarine*, un dispositif lance-roquettes, le *38cm Raketen-Gerät M43*. Les projectiles, propulsés par un moteur-fusée à poudre (Diglycol), ayant été conçus pour atteindre un submersible à profondeur périscopique dans la passe relativement étroite des fjords, leur portée « aérienne » n'excède pas 3 000 m. Si l'arme s'avérera finalement peu efficace dans cet emploi naval, elle intéresse fort les services de la *Heer*, mais exige d'être entièrement repensée pour sa mise en œuvre dans une casemate. Rheinmetall-Borsig s'en voit confier la mise au point par les services d'Albert Speer, qui, lui-même, informe le *Führer* fin mai 1943 du projet de « mortier » de 38 cm automoteur.

L'encombrement des projectiles (1,50 m de long) résume le choix du châssis à un seul véhicule, alors en service et suffisamment spacieux pour les accueillir, le Tiger I *Ausf. E*, mais il est hors de question d'en réquisitionner un alors que les cadences de production sont tout juste suffisantes (208 véhicules livrés au 1er juin 1943) pour compléter les dotations des *schwere Panzer-Abteilungen (Tiger)* à la veille du déclenchement de l'opération « Zitadelle ». Les combats de Koursk, en juillet, exigent le rapatriement en usine de Tiger endommagés, et la firme Alkett, spécialiste du *Sturmgeschütz* et de la casemate sur mesure, s'en voit attribuer un exemplaire avec l'accord de Guderian, l'inspecteur des *Panzertruppen*. Le 20 octobre 1943, le démonstrateur *Panzermörser mit 38cm auf Tiger I*, coiffé d'une casemate en acier non blindé (*Gußeisen*), est présenté au *Führer* et son état-major sur le terrain d'exercice (*Truppenübungsplatz*) d'Arys, en Prusse-Orientale. Sous réserve de recycler exclusivement des châssis de Tiger I, la conversion est retenue et la livraison d'un premier lot de trois véhicules programmée pour février 1944, mais la fourniture de châssis ne reçoit le feu vert définitif du *Führer* que le 19 avril 1944, alors que la production du Tiger I est sur le point de basculer sur le Tiger II *Ausf. B*, Hitler fixant alors à 12 la quantité de véhicules à convertir. Une note de service de l'*OKH*, en date du 15 mai 1944, informe le chef des approvisionnements de l'armée de Terre *(Chef H. Rüst)* que la suspension qui frappait jusque-là la mise en production de certains matériels, dont le *38cm Sturm-Mörser*, est désormais levée.

▲ *Geheim !* Secret Défense ! Si la silhouette imposante du *Sturmmörser* et le calibre exceptionnel de son arme contribueront à renforcer l'image de gigantisme délirant et de la démesure souvent accolée à certains matériels allemands de fin de guerre, l'état-major de la *Panzerwaffe* arrivera vite à la conclusion que son déploiement, hormis dans certaines situations de combat bien particulières, était d'une utilité très relative, et sa production se résumera à une poignée d'automoteurs « d'occasion », dont l'*Inspektorat der Panzertruppen* tentera de se débarrasser début 1945 en négociant leur transfert dans la *Sturmartillerie*.
Archives Caraktère

◤ Au cours du mois qui précédera son enlèvement, le *Sturmmörser* constituera une véritable attraction pour les *GIs* et les Tommies en route vers Cologne. Ici, deux *GIs* se font prendre en photo en compagnie d'un équipage britannique de Sherman ARV MK I, version de dépannage anglo-saxonne dérivée du char moyen Sherman III (M4A2) ou V (M4A4).
Archives Caraktère

▶ Le démonstrateur lors de sa présentation au *Führer* et son état-major le 23 octobre 1943 sur le terrain d'essais d'Arys ; la couronne extérieure du dispositif d'évacuation des gaz propulsifs ne comporte que 20 orifices.
DR

[1] Canot d'assaut.

1

PRODUCTION

Trois entreprises participeront au programme *Sturmmörser* : Henschel reconditionnera les châssis de Tiger I, Rheinmetall-Borsig fournira les *38cm Raketenwerfer 61*, et Alkett procédera au montage final en installant la casemate blindée et en y intégrant le mortier-lance-roquettes. Le premier document sur lequel figurent clairement les conversions mensuelles du *Sturmmörser* [2] ne sera édité que le 15 novembre 1944 [*Blatt* (feuille) *Nr. G 369*] ; à cette date, trois véhicules, dont le démonstrateur à casemate non blindée (*Gußeisen*), ont été délivrés au mois d'août précédent, et dix autres courant septembre. Cinq autres exemplaires seront encore acceptés par les services de contrôle du *Waffenamt* en décembre 1944 et pris en compte en janvier suivant par l'*In 6* (*Inspektion der Panzertruppen*).

[2] Nota : ces véhicules n'étant pas considérés comme des matériels neufs, ils n'apparaissent pas dans la colonne « production » (*Fertigungs-Vorschau Wa.A.*), mais figurent dans la rubrique « réception par Waffenamt » (*Abnahme Wa.A.*).

[3] Cette modification, en supprimant une rangée de roues de route, facilite l'entretien du train de roulement et n'exige plus leur démontage préalable pour respecter le gabarit ferroviaire lors de la mise en place des chenilles de transport, larges de 525 mm, soit 200 mm de moins que le modèle de combat (725 mm).

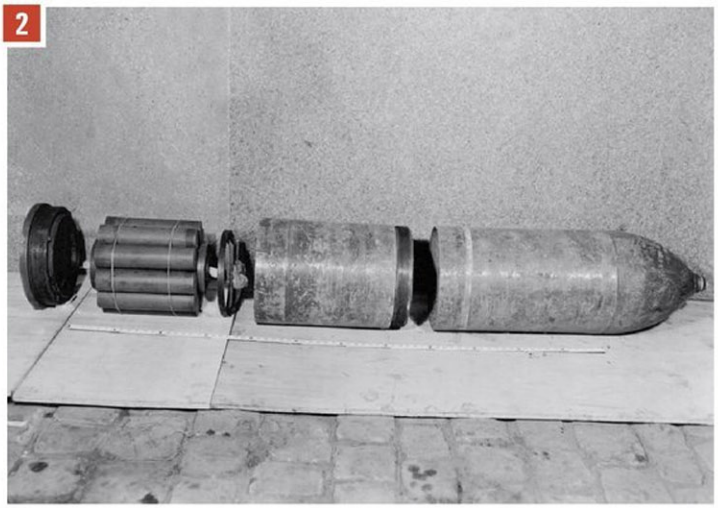
STURMMÖRSER 38CM

Le démonstrateur, au numéro de châssis non identifié, est aisément reconnaissable comme un véhicule de début de production 1942/1943 grâce à son train de roulement à bandages caoutchouc (Gummi) apparents et sa batterie de filtres Feifel à l'arrière ; onze autres véhicules, dont les numéros de châssis sont connus, ont été produits en décembre 1942 (250 043 et 250051), janvier 1943 (250 091 & 250 103), mars (250 174), avril (250 230), mai (250 237), juin (250 327), septembre 1943 (250 471) et mai 1944 (251 168 & 251 174). Ils ont tous, à l'exception des deux châssis produits en mai 1944, qui en étaient déjà équipés, bénéficié, lors de leur reconditionnement, du train de roulement « tout acier » (la bande en Gummi, coincée cette fois entre les deux flasques de la roue, est également coiffée d'un bandage en acier), monté en série à partir de février 1944 [3]. De plus, compte tenu de la période respective de fabrication des châssis, seuls deux ou trois – si on inclut le 12e véhicule non identifié – ont été enduits de Zimmerit (N° 251 168, 251 174 et, éventuellement, 251 XXX). À noter qu'aucune information ne permet d'identifier le lot de cinq châssis convertis en décembre 1944.

Le *Sturmmörser* étant une conversion du Tiger I *Ausf. E*, ses caractéristiques techniques générales sont identiques à celles du blindé d'origine, à l'exception du poids total, qui passe, désormais, de 56,9 tonnes pour le char lourd de combat à 65 tonnes pour le mortier automoteur, surcharge pondérale qui semble d'ailleurs avoir été à l'origine de fréquentes casses mécaniques. Il est vraisemblable que les véhicules les plus anciens (production antérieure à juin 1943) aient bénéficié, lors de leur passage en usine, d'un remplacement systématique du moteur Maybach HL 210 P 45 de 650 CV par la version HL 230 P 45 de 700 CV.

La seule partie réellement nouvelle est la casemate qui, après démontage de la tourelle et du toit de caisse du Tiger, est directement fixée par boulonnage sur la

2



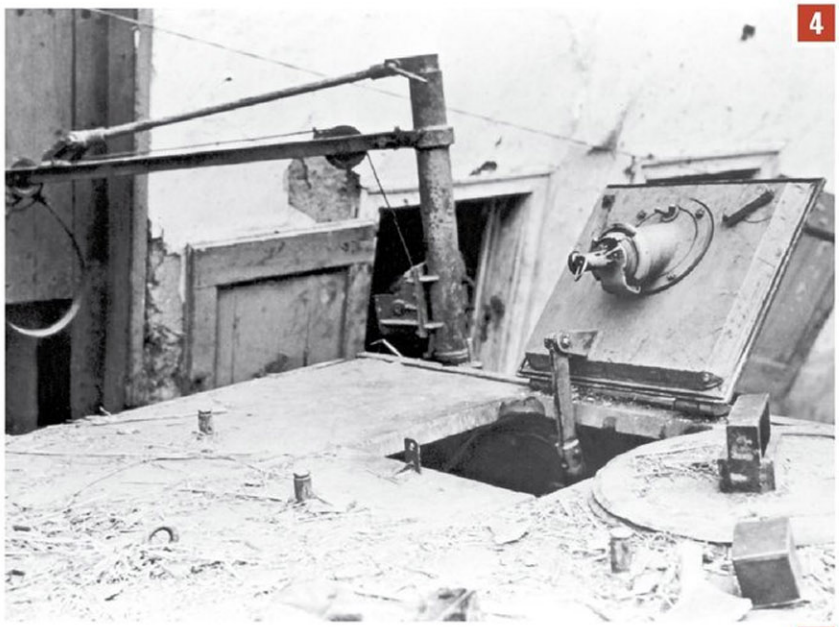
3

caisse. L'épaisseur de son blindage est à l'avant de 150 mm (avec une inclinaison de 45°), 80 mm sur les flancs (20°), l'arrière (10°), et 40 mm pour le toit. La casemate intègre, à l'avant droit, une mitrailleuse de caisse MG-34 à canon lourd montée sur rotule sphérique (*Kugelblende*), un mortier de défense rapprochée de 92 mm (*Nahverteidigungswaffe*) à chargement par la culasse intégré dans une trappe à l'arrière droit du toit, et, à l'avant, comme arme principale, un *38cm Raketenwerfer 61 L/5,4*. La désignation de lanceur de roquettes est plus conforme à son fonctionnement que celle de mortier ; dans l'optique de sa mise en œuvre depuis l'habitacle clos d'un automoteur, Rheinmetall-Borsig a largement modifié son modèle « naval » en lui adjoignant, notamment, un dispositif original de dispersion des gaz de combustion vers l'extérieur. Montée sur une volumineuse rotule sphérique, l'arme est dorénavant constituée d'un épais manchon blindé, prolongé à sa base par un bouclier moulé, dans lequel vient s'insérer le tube de lancement en acier de 189 mm de long et 12,7 mm d'épaisseur. Manchon et tube, espacés de 38 mm, sont, côté embouchure, fixés sur une couronne d'acier percée, selon les exemplaires, de 30, 31 ou 40 orifices circulaires – 20 sur le prototype –, tandis que, côté culasse, une seconde couronne percée, elle, de 80 orifices, prise en sandwich entre deux bagues, faisant office de cuvettes de maintien et de bagues d'étanchéité, vient s'insérer dans l'espace annulaire entre manchon et tube. Lors du tir, les gaz générés par la charge de poudre propulsive (43 kg de Diglycol) sont canalisés *via* la couronne « de culasse » dans l'espace manchon-tube, puis expulsés vers l'extérieur à travers des orifices de la couronne d'embouchure ; la pression des gaz au départ du coup a été également exploitée pour renforcer l'étanchéité de l'obturateur de culasse. L'âme du lanceur comporte neufs rayures, largement échancrées côté culasse, pour faciliter l'engagement des cannelures, de petites ailettes disposées à la base du projectile et destinées à lui imprimer une rotation lors de son parcours dans le tube.

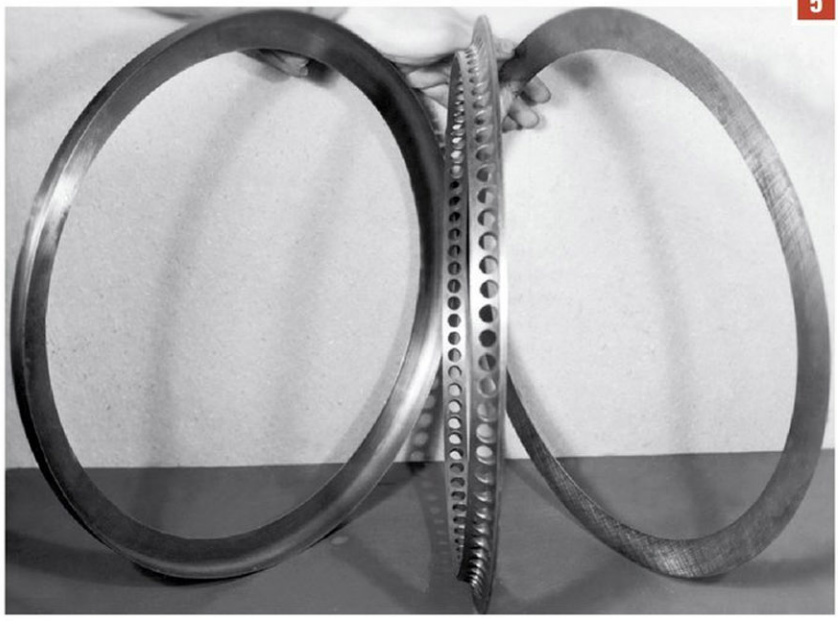
Les parois intérieures de la casemate sont aménagées pour accueillir 12 roquettes explosives de 38 cm, pesant chacune 345 kg, avec une tolérance de +/- 5 kg, embarquées par le toit *via* une grande trappe longitudinale et à l'aide d'une potence de levage. À l'intérieur de l'habitacle, leur manutention est facilitée par la présence d'un portique fonctionnant comme un pont roulant et d'une glissière-guide à rouleaux disposée dans l'axe du lanceur, néanmoins le chargement du lanceur exige des servants dix bonnes minutes de travail ! La dotation est censée être complétée par deux roquettes supplémentaires, l'une engagée dans le mortier, l'autre sur la glissière-guide, mais, pour des raisons évidentes d'espace de manœuvre, cette dernière sera rarement approvisionnée par l'équipage.

LES *STURMMÖRSER-KOMPANIEN* AU COMBAT

Dans la hiérarchie des unités de la *Panzerwaffe* (l'Arme blindée), la compagnie (*Kp.*) se situe au bas de l'échelle, juste au-dessus du peloton (*Zug*, pluriel, *Züge*). De cette situation hiérarchique, il découle que les rares documents s'y rapportant sont essentiellement archivés à l'échelon de la division, dans le cas d'une unité organique, ou à celui du corps d'armée (*Armee-Korps*), de l'armée (*Armee*) ou du groupe d'armées (*Heeresgruppe*) quand il s'agit, comme ici, d'unités « indépendantes » appartenant aux *Heerestruppen*, la réserve générale de l'armée de Terre.



4



5

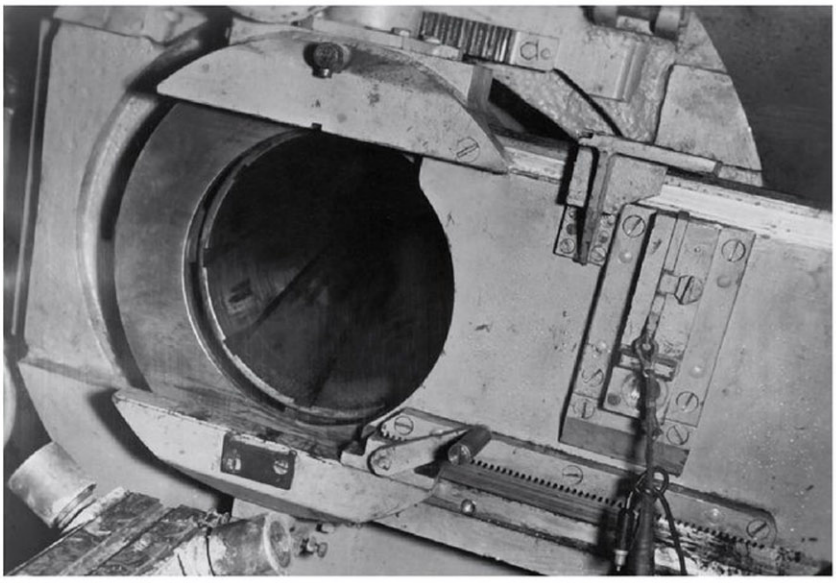
1 Sous cet angle, on distingue le train de roulement, avec les bandages Gummi apparents, mais on devine à peine la batterie de filtres Feifel, à l'arrière du compartiment moteur, qui se confond avec les arbres à l'arrière-plan. La trappe ouverte sur le toit de la casemate n'intègre pas encore le mortier de défense rapprochée, qui sera installé sur les conversions à partir de l'été 1944.
DR

2 De gauche à droite, la buse de tuyère, le moteur-fusée à poudre, le capotage du moteur (en acier), la charge explosive (corps en aluminium), munie à son extrémité d'une fusée d'ogive à impact, au fonctionnement réglable sur instantané ou avec léger retard (env. 0,25 s). La fiche de production au 1er mars 1945 indique un existant en stock relativement modeste de 176 roquettes en janvier et 141 en février pour 12 (ou 14) *Sturmmörser* opérationnels, dont la dotation individuelle était, réglementairement, de 14 projectiles.
US NARA

3 Un membre de la commission d'expertise US présente la fusée d'amorçage en regard de son logement . On distingue à la base de la roquette les orifices de la tuyère et, sur son pourtour, les cannelures que les servants, lors du chargement, présentaient en regard des rayures, en manœuvrant le projectile à l'aide d'un levier. La dotation se limitait à un seul type de munition, le modèle explosif *38cm Raketen-Sprenggranate 4581*.
US NARA

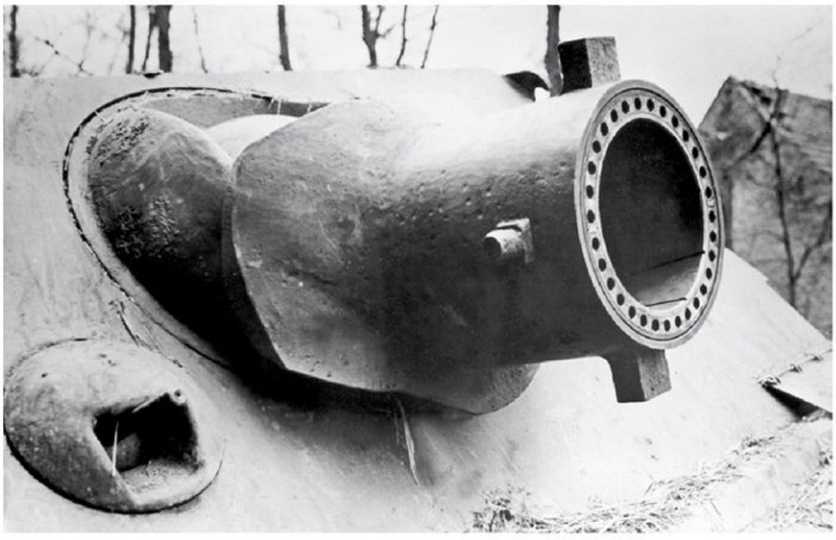
4 De gauche à droite, la chèvre de levage avec son treuil à manivelle, le mortier de proximité de 92 mm (rotation 360° - grenades explosives et fumigènes), intégré dans le battant arrière de la trappe longitudinale de chargement des roquettes dans l'habitacle, et l'épiscope rotatif du chef de bord.
Archives Caraktère

5 La couronne à 80 orifices avec son jeu de bagues de maintien et d'étanchéité, l'ensemble vient s'insérer, côté culasse, dans l'interface de 3,8 cm aménagé entre tube et manchon. Entre elle et la seconde couronne, à l'embouchure de l'arme, il n'y a pas d'autre dispositif mécanique pour canaliser les gaz propulsifs.
US NARA



▲ La culasse ouverte permet de visualiser l'âme rayée du tube de lancement et l'espacement entre le tube et le manchon. Au premier plan, à gauche, l'extrémité de la glissière-guide avec ses rouleaux, sur laquelle vient reposer le projectile lors de son chargement. Après chaque tir, l'arme devait être ramenée à l'élévation nulle pour être rechargée. US NARA

▲ *Sturmmörser* (châssis 250 471) de la *Kp.1001*, récupéré par les troupes britanniques. La photo met bien en évidence la fixation par pattes boulonnées de la casemate, sur les flancs de la caisse de Tiger I. Archives Caraktère



▲ Sur le *Sturmmörser* - châssis N° 250 471- la couronne d'embouchure du *38cm Raketenwerfer* ne comporte que 31 orifices d'évacuation des gaz propulsifs. La gueuse d'équilibrage (démontable en deux éléments sur les premiers exemplaires) vient se fixer, par boulonnage, sur les deux plots rectangulaires. US NARA

Encore faut-il s'entendre sur leur contenu, qui se résume, le plus souvent, à des ordres de transfert et d'affectation émis par l'autorité de tutelle – ici, l'*Inspektorat der Panzertruppen* –, à d'éventuelles mentions de la présence de l'unité sur des organigrammes d'armée ou de corps d'armée (*Kriegsgliederungen*) et, occasionnellement, son effectif opérationnel sur des mises à jour périodiques de tables de dotation (*Meldungen*). En ce qui concerne les *Sturmmöser-Kompanien*, les sources primaires existantes sont non seulement parcellaires, mais également lapidaires.

I - L'INSURRECTION DE VARSOVIE (1er AOÛT – 2 OCTOBRE 1944)

Le 1er août 1944, l'armée intérieure polonaise, *Armia Krajowa (AK)*, sous le commandement du général Tadeusz Bor-Koromowski, déclenche l'insurrection dans Varsovie. Bénéficiant de l'effet de surprise, l'*AK* s'empare rapidement du centre-ville et des artères avoisinantes, sans parvenir, cependant, à mettre la main sur les quatre ponts qui franchissent la Vistule, ni à prendre le contrôle du faubourg de Praga, sur la rive droite du fleuve, position névralgique indispensable pour faire la jonction avec l'Armée rouge.

Depuis le 27 juillet, les premiers éléments soviétiques du VIIIe corps blindé de la Garde ont atteint Radzymin, Wolomin, à 11 km, au nord-nord-est de la capitale polonaise, et même pénétré, le 31, dans Praga, grand faubourg au nord de Varsovie. Staline n'a pas l'intention d'apporter une aide quelconque aux insurgés, d'autant que, sur son ordre, les troupes soviétiques sont en train de procéder au désarmement et à l'arrestation des hommes de l'*AK* – 5 000 à Vilno le 25 juillet, quelques milliers d'autres à Lvov le 29. Les contre-attaques de la *19. Panzer-Division (VIII. Korps/9. Armee)*, des *5. SS-Panzer-Division* « Wiking » et *3. SS-Panzer-Division* « Totenkopf » *(IV. SS-Korps/2. Armee)*, dans les trois derniers jours de juillet, enrayent la progression russe, et la « Wiking », en faisant jonction à l'est de Varsovie le 1er août avec les éléments de la *Fallschirm-Panzer-Division 1* « Hermann Göring », expédiée en renfort, isole la capitale polonaise des lignes soviétiques, offrant fort opportunément d'excellentes excuses au Kremlin pour ne pas venir au secours des insurgés.

L'occupant allemand, informé depuis plusieurs semaines par la *Gestapo* des risques sérieux d'insurrection, avait pris ses précautions en transformant en véritables fortins ses casernements, ses bâtiments d'état-major et en multipliant, dans et autour de la cité, les postes de contrôle. Néanmoins, l'importance du soulèvement avait été largement sous-estimée, et, en dépit des ordres du *Führer*, qui le 27 juillet prescrivaient de constituer Varsovie en place forte (*Festung Warschau*) en prévision de l'avancée soviétique, nulle ligne de défense n'avait été établie dans les faubourgs orientaux de Praga, aucune coordination sérieuse mise en place dans la ville entre les différentes armes et services, et personne n'avait songé à sécuriser la centrale électrique et les stations d'alimentation en eau potable, qui, une fois tombées aux mains de l'*AK*, lui fourniront, avant d'être reprises, tout un mois d'énergie pour alimenter ses ateliers artisanaux de production d'armes et de munitions. Pour couronner le tout, alors que la garnison, déjà insuffisamment nombreuse, n'avait pas reçu de renforts, Heinrich Himmler, ne croyant pas au risque d'insurrection, avait retiré de Varsovie et dispersé les unités de sécurité *SS* les plus compétentes pour mener des opérations extérieures contre les partisans. La bataille dans Varsovie durera deux mois pleins.

Ce n'est que le 12 août, alors que l'artillerie, de son côté, achemine sur Varsovie une batterie « Karl » mettant en œuvre le monumental mortier automoteur de *60cm Karl-Gerät 040*, que l'*Inspektorat der Panzertruppen* informe la *Heeresgruppe Mitte* de l'arrivée, sous 48 heures, en compagnie de la *Funklenk-Kompanie 302* (dotée de *StuGe III* et de véhicules de démolition radiocommandés) et d'une *Kompanie* de dix *Sturmpanzer IV*, du premier des trois véhicules d'une *Sturmmörser-Kompanie*. Cet automoteur n'est autre que le démonstrateur de l'usine Alkett, dépêché en urgence et servi par une équipe de techniciens civils que la *9. Armee* est priée de remplacer, dès que possible, par du personnel militaire. Il est bien entendu formellement exclu de l'exposer à tout risque d'arme antichar adverse en raison de sa casemate en acier non blindé, et sa dotation en munitions se résume, en tout et pour tout, à six projectiles ; l'arrivée sur zone des deux autres *Sturmmörser* et du complément de roquettes n'étant pas prévue avant plusieurs jours.

Le *Sturmmörser*, positionné dans un terrain en friche, en lisière de la zone urbaine, est engagé, entre le 15 et le 18 août, dans le dispositif de bombardement des quartiers tenus par l'*AK*. La combustion des charges propulsives s'avère défectueuse, occasionnant des dispersions excessives, tandis que les fusées à impact, dont sont munis les projectiles, refusent de s'amorcer en percutant les parois légères en briques des immeubles polonais ! Des observateurs d'artillerie doivent être missionnés en urgence au plus près des zones bombardées pour tenter de repérer les impacts sans effet et les reporter sur un plan de Varsovie afin de pouvoir procéder, au fil de la progression des troupes au sol, au délicat désamorçage des roquettes non explosées.

La *Kriegsgliederung* de la *Heeresgruppe Mitte*, en date du 24 août, indique que l'unité de *Sturmmörser*, baptisée entre-temps *Sturmmörser-Kompanie 1000* (*Stu. Mörs. Kp.1000*), se résume en réalité à un peloton de deux automoteurs ; information qui permet de déduire logiquement que le démonstrateur « Alkett » a été prudemment retiré de la zone des combats et renvoyé en Allemagne, à la *Panzer-Ersatz (und Ausbildung)-Abteilung 500*, unité d'instruction des équipages, cantonnée à Paderborn (*Truppenübungsplatz Senne*), au nord de la Ruhr. D'après l'état des livraisons établi rétroactivement en octobre 1944, ces deux véhicules correspondraient aux numéros de châssis 250 091 et 250 230 ; l'unique peloton est classé pêle-mêle dans la rubrique « *H. Art. Abt. [21cm Mrs/mot.]* », en compagnie de la batterie « *Karl* » et de la *schwere Artillerie-Abteilung 641*.

Ces deux *Sturmmörser* vont alors accomplir un long périple ferroviaire, qui les expédiera, dans un premier temps, à proximité de Paris, où ils sont débarqués dans la soirée du 25 août en gare de Meaux (Seine-et-Marne) en vue de leur engagement dans la « bataille de Paris » – Hitler ayant ordonné de constituer la capitale française en forteresse (*Festung*), alors que la veille, ils étaient clairement subordonnés à la *9. Armee*, 1 600 km plus à l'est [5] !

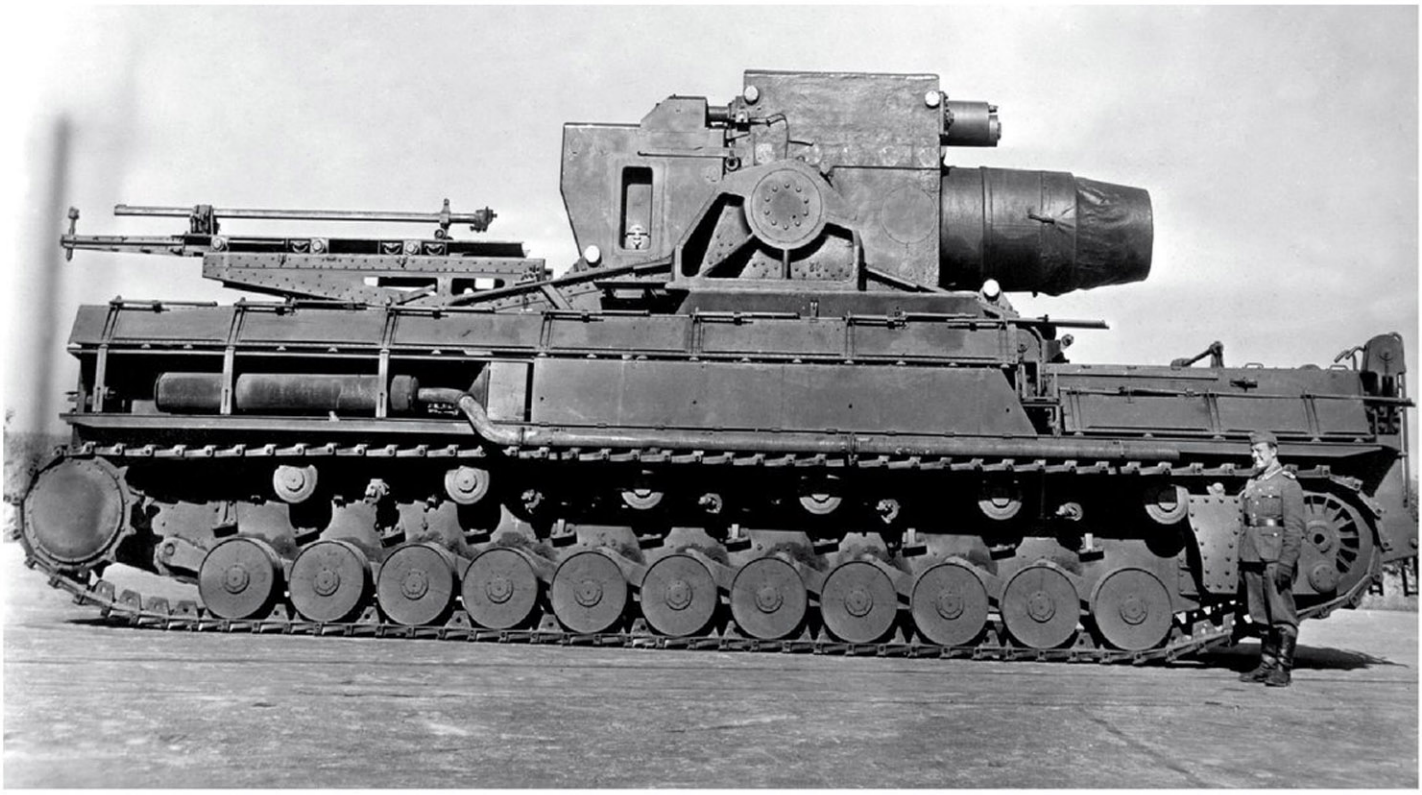
[4] Son commandement revendique alors un effectif de 48 000 combattants (inclus 4 300 auxiliaires féminines) répartis, dans huit districts urbains, par bataillons de 200 à 600 combattants ; mais leur valeur militaire très variable et un armement hétéroclite mal réparti ne lui permettront jamais d'aligner plus de 10 000 hommes au même moment.

[5] Document de référence : *Okdo.H.Gru.Mitte Ia Nr.11640/44 g.Kdos.*

BOMBARDEMENT DE VARSOVIE (AOÛT 1944) - *STURMMÖRSER (GUSSEISEN)* EN ACTION

Extrait d'un film de propagande des actualités allemandes, *Wochschau*, diffusées dans les salles de cinéma en première partie de projection. Identifiable par sa batterie de filtres Feifel, de part et d'autre des pots d'échappement, le démonstrateur procède, mi-août 1944, à un tir de roquettes sur les vieux quartiers de Varsovie ; acheminé sur place par un équipage de techniciens civils fournis par Alkett et Rheinmetall, sa dotation se limite, en tout et pour tout, à 6 roquettes, dont le fonctionnement s'avérera capricieux.

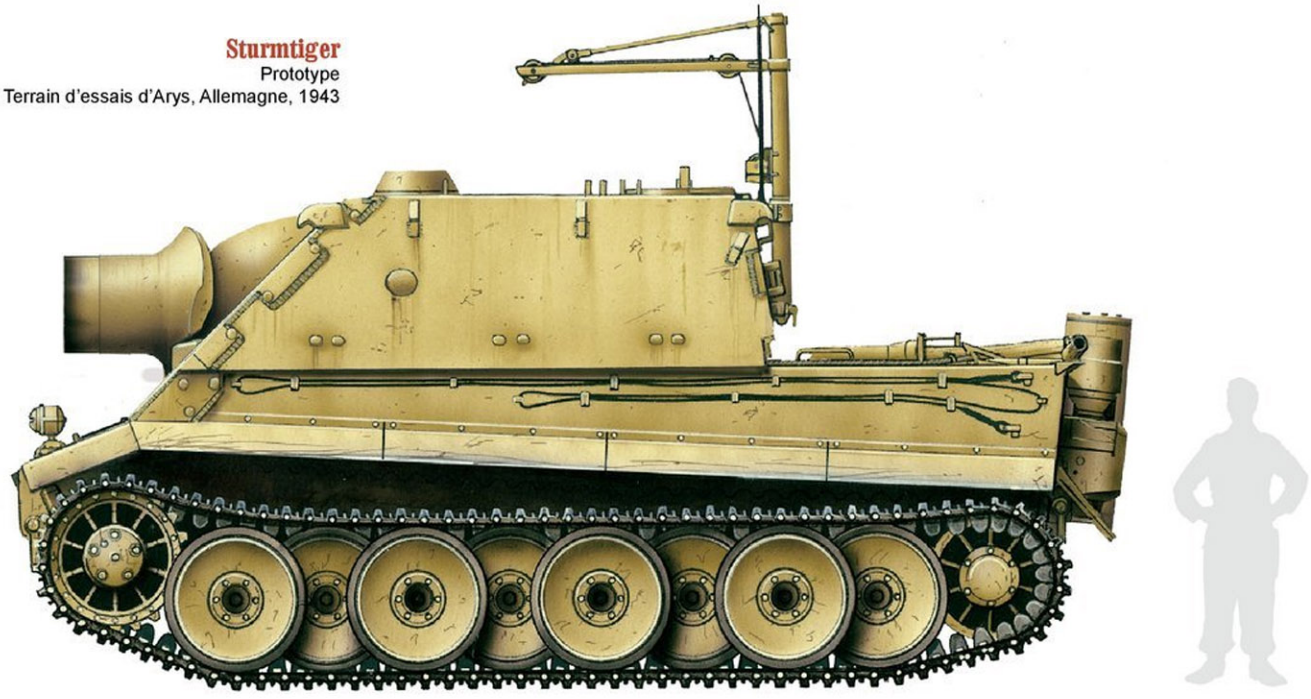
DW



▲ *60cm Karl-Gerät 04*, baptisé « *Ziu* », de la *Heeres-Artillerie-Batterie 638*, qui ralliera Varsovie le 17 août. Elle sera intégrée, en décembre 1944, dans le dispositif « Wacht am Rhein » (*5. Panzer-Armee*), tandis que sa consœur, la *Batterie 428*, armée, elle, d'un *54cm Karl-Gerät 041*, sera versée dans la *6. Panzer-Armee*, les *Sturmmörser-Kp.1000* et *1001* servant, elles, à la *15. Armee*.
US NARA

Mais, à l'Ouest, le front est extrêmement volatil, la 2e DB est entrée dans Paris dès le 24 août, tandis que les troupes américaines, face aux éléments de la *9. Panzer-Division* et de la *Panzer-Lehr-Division*, sur le repli, reprendront Meaux le 27 août en début de soirée, laissant tout juste le temps à la *Stu. Mörs. Kp.1000* de rembarquer sur un train en direction de Budapest ! Il est vrai que l'Armée rouge ayant profondément pénétré en Roumanie, elle progresse désormais vers la frontière hongroise.
Certaines sources récentes indiquent le rattachement de l'unité à la *Panzer-Brigade 109* de la *Heeresgruppe Süd* (renommée *Nord-Ukraine* le 23 septembre 1944) en Hongrie, secteur de Budapest, à dater du 10 septembre. Il existe effectivement un bordereau d'expédition (*Zuführung*) rédigé courant octobre 1944 sur lequel figure, en regard des deux exemplaires de la *Kp.1000* acheminés à la fin du mois d'août précédent, la mention « *Raum Warschau von Budapest* » (Secteur de Varsovie à partir de [depuis] Budapest), indiquant qu'ils sont bien « réexpédiés » de Hongrie vers la Pologne. Par contre, aucun document ne confirme leur subordination en septembre 1944 à une quelconque unité de la *Heeresgruppe Süd-Ukraine*, la *Panzer-Brigade 109* ne connaissant d'ailleurs qu'une brève existence, puisque constituée en juillet 1944, ses composantes seront versées, début octobre, dans la *Panzer-Grenadier-Division* « Feldherrnhalle », et la brigade sera rayée de la liste des unités actives.
Si la *Kp.1000* ne figurait plus sur la *Kriegsgliederung* de la *Heeresgruppe Mitte* en date du 6 septembre 1944, elle réapparaît sur la nouvelle édition du 6 octobre – alors que le 2 octobre, l'*Armia Krajowa* a effectué sa reddition –, au sein du *XXXXVI. Panzer-Korps*/*9. Armee*, classée, cette fois, dans la rubrique « *selbst. Pz. Abt. und. Kp.* » (formation blindée autonome), en compagnie de la

Sturmtiger
Prototype
Terrain d'essais d'Arys, Allemagne, 1943



◀ Afin de constituer un manuel d'instruction pour les équipages de *Sturmmörser*, une série de photos sera prise pour détailler, entre autres, la procédure de chargement des munitions dans l'habitacle. Le *Sturmmörser* mis à contribution porte, probablement, le N° de châssis 251 168, qui sera versé en décembre 1944 à la *Kp.1000*.
Archives Caraktère

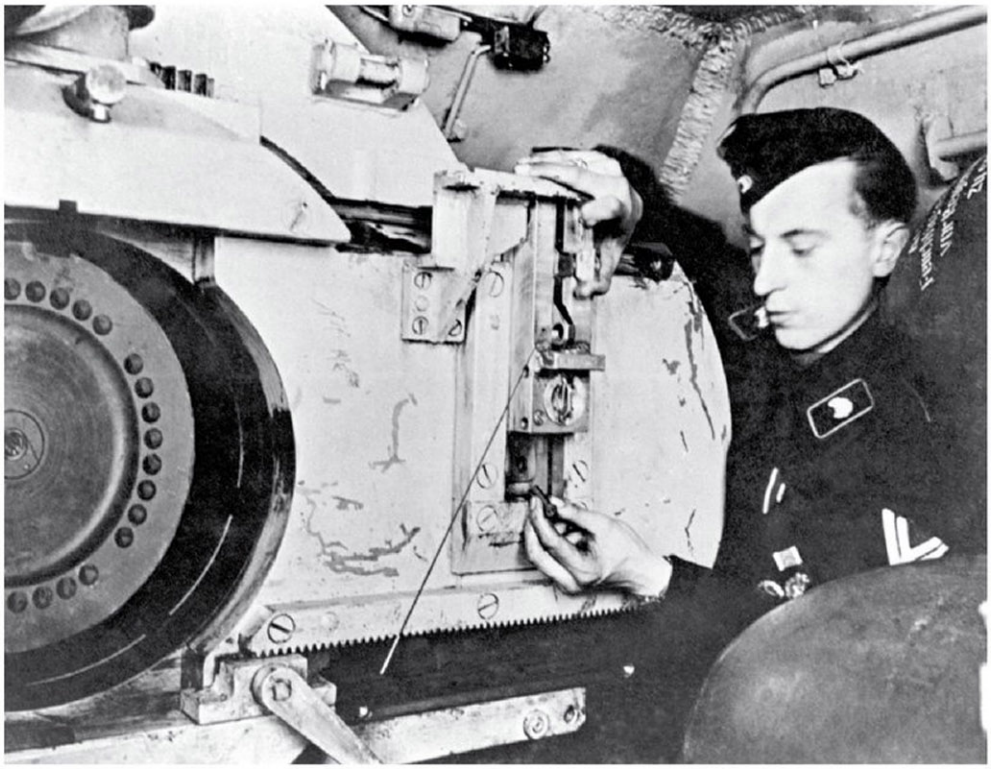
▼ Versé provisoirement fin octobre 1944 à la *Ersatz-und-Ausbildungsabteilung 500* pour l'instruction des équipages avant son transfert à la *Kp.1000*, ce *Sturmmörser* a été repeint lors de sa conversion chez Alkett selon le nouveau schéma de camouflage à trois tons (*Dunkelgelb*, *Olivgrün*, *Rotbraun*) « *Licht und Schatten Tarnung* » (lumière & ombre), spécialement adapté à l'environnement automnal.
Archives Caraktère

Funklenk-Kompanie 302 et de la *Sturmpanzer-Kompanie 46*, contredisant au passage les sources qui fixeraient au 20 octobre son retour sur Varsovie. Sur ce même document, apparaît également l'intitulé de la *Stu. Mrs. Kp.1001*, versée sous l'autorité directe de la *9. Armee*, sauf qu'un discret symbole carré précise que l'unité est « en route » (*Im Eintreffen*) ; les quatre *Sturmmörser* – N° de série 250 043, 250 051, 250 103, 250 471 – ne lui seront d'ailleurs expédiés que le 10 octobre, alors que ses équipages sont à l'instruction. Le 6 novembre, la subordination des compagnies *1000* et *1001* reste inchangée, la première n'alignant toujours que 2 véhicules, tandis que la seconde n'a encore pas été acheminée sur Varsovie.

▼ La fusée d'amorçage, fixée préalablement au culot du projectile de *38cm*, est, elle-même mise à feu à l'aide de l'étoupille, que présente un servant, en regard de la trappe d'insertion aménagée dans le tiroir obturateur de la culasse.
DR

II - *UNTERNEHMEN « WACHT AM RHEIN »* : STURMTIGER DANS LES ARDENNES ! (16 DÉCEMBRE 1944 – 21 JANVIER 1945)

En novembre 1944, les préparatifs en vue de l'offensive des Ardennes battent leur plein, et la *9. Armee* est sur le point d'être versée dans la *Heeresgruppe A*, sur le flanc Sud de la *Gruppe Mitte* – son transfert sera effectif en décembre. La *Kp.1000* est expédiée au camp d'instruction de Senne (*Sennelager* ou *Truppenübungsplatz Senne*), où la *Kp.1001* se trouve également, en attente d'une nouvelle affection après l'annulation, le 11 novembre, de son ordre d'acheminement alors qu'elle était en route pour Varsovie.



En date du 22 novembre, les archives de l'*Organisations-Abteilung IIIb* de l'*OKW* mentionnent que le *Generalinspekteur der Panzertruppen*, Heinz Guderian, a fixé à 18, y compris le démonstrateur (*Gußeisen*), le nombre total de châssis de Tiger I à convertir en *Sturmmörser* ; aux 13 véhicules déjà existants, viendront s'ajouter 5 nouveaux exemplaires réceptionnés par le *Waffenamt* en décembre 1944, avant l'arrêt définitif de la production.

Le 1er décembre 1944, la *Kp. 1000* aligne enfin l'effectif complet d'une compagnie, conforme à la dotation de combat théorique, *KStN* (*Kriegsstärke-Nachweisung*) *Nr. 1161*, publiée le 15 septembre 1944, en percevant sur place deux *Sturmmörser* supplémentaires – châssis N°250 327 & 251 168 expédiés à son intention le 26 octobre par l'*In 6* –, dont les équipages ont, entre-temps, terminé leur instruction. Dans le cadre de l'offensive « Wacht am Rhein », toutes les unités engagées se voient attribuer des noms de code, et la *Kp.1000* est ainsi baptisée *Sturmboot Null*, la *Kp.1001*, *Sturmboot 1*.

Alors que fraîchement constituée et en cours d'instruction, la *Kp.1002* réceptionne, en deux lots, les 11 et 13 décembre, ses propres *Sturmmörser* (châssis 250 237, 251 174 – ce dernier ayant été provisoirement versé à la *Pz.E.u.A. Abteilung 500* –, 250 174 et 25X XXX). De leur côté, les *Kp. 1000* & *1001* sont acheminées vers leur nouvelle affectation, le *LXVII. Armee-Korps* de la *6. SS-Panzer-Armee* qui, au 14 décembre, a en charge le secteur s'étendant de Malmédy à Aix-la-Chapelle (Aachen). Les deux compagnies voyagent avec les *Karl-Batterien 428 (Karl-Gerät 040* de *60cm)* et *638 (Karl-Gerät 041* de *54cm)*, anciennes voisines de la *Kp.1000* à Varsovie, et de la *21cm Granatwerfer-Kompanie* (sans N°), une unité expérimentale chargée de tester le tout nouveau *21cm Granatwerfer 69* (l'arme s'avérera « *inutilisable au front* » [sic] et sera rapidement renvoyée en usine) ; toutes ces unités sont censées opérer dans le bombardement de Liège.

Le 16 décembre, les services de l'*Oberbefehlshaber West* (commandant en chef du front Ouest) confirment l'arrivée sur zone (Elsdorf) de la seule *Kp.1000*, en provenance de Sennelager. Les difficultés d'acheminement ferroviaire ayant été fréquentes lors des heures précédant l'offensive, de nombreuses unités ne rallieront leur secteur que bien après son déclenchement. À cette même date, elle et la *Stu. Mrs. Kp.1001* sont versées, sans plus de précision, non pas à la *6. SS-Panzer-Armee*, comme prévu, mais à la *15. Armee/Heeresgruppe B* qui, positionnée plus au nord, a en charge la partie de front située entre Aix-la-Chapelle et Roermond (Pays-Bas), avec en points de mire les villes de Bruxelles et d'Anvers.

Les informations sur l'engagement opérationnel de ces deux unités dans l'offensive « Wacht am Rhein » sont inexistantes, et seuls de rares documents connexes y font référence. Ainsi, sur le bordereau récapitulant les livraisons, en janvier 1945, de *mittlerer Schützenpanzerwagen* (*m. SPW*), semi-chenillé à caisse blindée *Sd. Kfz.251*, on relève les expéditions d'un exemplaire à la *Stu. Mörser. Kp.1000* le 16 janvier – la *Kp.1001* ayant perçu le sien durant son instruction –, et un autre deux jours plus tard à la *Stu. Mrs. Kp.1002*, toujours cantonnée à Sennelager, son acheminement sur le front Ouest ayant été planifié le 8 janvier pour la fin de ce même mois. Attribués à hauteur d'un véhicule par compagnie, ces *Sd.Kfz. 251* sont une variante destinée à l'observation d'artillerie (*Beobachtungswagen Artillerie*), identifiée *251/18*, dont les seuls exemplaires produits sont, probablement, les trois véhicules attribués aux *Sturmmörser-Kompanien*, pour lesquels il n'existe aucun descriptif officiel de leur aménagement !

Le *Panzerlage* (état récapitulatif des matériels blindés pour la totalité des fronts) établi au 1er février 1945 par la *Generalinspektion der Panzertruppen* mentionne quatre *Sturmmörser* pour chaque compagnie, mais il souligne également que ces chiffres datent du 30 décembre précédent et sont donc vieux d'un mois ! Une nouvelle mise à jour, éditée le 5 février, précise que les quatre véhicules de la *Kp.1000* sont tous opérationnels, mais que la *Kp.1001* n'en aligne que trois, le quatrième étant en panne ou en cours d'entretien. Le 15 février, leur situation est inchangée, et la *Kp.1001* a toujours un véhicule non opérationnel.

Début février 1945, la *Kp.1002* rejoint le *XXXXVII. Panzer-Korps* au sein de la *Heeresgruppe B,* où elle est subordonnée à la *116. Panzer-Division*, engagée, à partir du 12 février, à l'est de Nimègue. Selon un échange de notes entre différents services de l'*OKH*, les 17 et 23 janvier, il semble qu'un transfert des *Sturmmörser-Kompanien* ait été convenu entre les *Panzertruppen* et la *Sturmartillerie*.

▲ Le *Sturmmörser* servira également de cible, comme l'indiquent les quatre impacts de 76,2 mm (?) dans son tablier arrière. En avant de la chèvre, le capot blindé tronconique qui protège le ventilateur-extracteur des fumées de tir ; à l'arrière de la casemate, la trappe d'accès de l'équipage, et, entre les pots d'échappement, derrière le seau, l'adaptateur pour la manivelle de démarrage, inclus dans le lot de bord des Tiger I équipés du moteur Maybach HL 230 P 45.
Archives Caraktère

◤ Le *Sturmmörser*, châssis 250 471 (production septembre 1943), de la Kp.1001 sera le premier exemplaire à tomber aux mains des Alliés le 27 février 1945. Au premier plan, on devine le corps du servant, sommairement recouvert de paille par les villageois d'Oberempt ; le véhicule a probablement versé dans le fossé à la suite d'une casse mécanique (direction ?) et de la rupture de sa chenille droite.
US NARA

◀ Le même, de nuit, avec son *Raketenwerfer* à l'élévation maximale (85°). La MG de caisse est toujours engagée dans sa *Kugelblend*. Les éclaboussures de peinture qui apparaissent sur la livrée d'origine *Dunkelgelb* indiquent que l'équipage a complété à la va-vite le camouflage du véhicule. La proximité de la ferme, sur laquelle est quasiment appuyé le *Sturmmörser*, et les projectiles à son bord expliquent pourquoi les quatre hommes laissés à sa garde aient choisi de ne pas le saborder à l'explosif, comme l'exigeait le règlement.
US NARA

Si les documents existants semblent infirmer ce versement pour les compagnies *1000* et *1001*, il reste néanmoins possible pour la *1002*, qui n'apparaît sur aucun document émanant des *Panzertruppen* ; il pourrait également expliquer le mouvement de deux véhicules à l'*In 6* en février 1945, l'Artillerie ayant semble-t-il – ce que ne confirme aucun document – fixé la dotation réglementaire d'une batterie de *Sturmmörser* à six véhicules. Ce transfert, bien que peu courant, n'est pas en soi exceptionnel, mais l'absence totale jusqu'alors de Tiger ou dérivés dans la *Sturmartillerie*, à un moment où l'approvisionnement en pièces de rechange devient critique laisse planer un doute sérieux sur son exécution.

FIN DE PARTIE…

Après la brève période de stabilité des lignes qui a suivi l'enrayement de l'offensive allemande dans les Ardennes, le front Ouest recommence à craquer sous les « coups de sonde » qui précèdent l'ultime grand effort allié. Le 27 février, alors que la *Kp.1001* est contrainte au repli sur Elsdorf par la progression des Anglo-Américains, le *Stu. Mörser* (châssis N° 250 471) déchenille et verse dans un fossé en traversant la bourgade d'Oberempt, 30 km à l'ouest de Cologne. Faute de parvenir à le dégager et ne pouvant se résoudre à le détruire à l'explosif en raison des habitations toutes proches et du risque que constituent les huit projectiles stockés à bord, les quatre hommes d'équipage, laissés sur place, démontent la MG de caisse et engagent, au petit matin, les hommes du *117th US Infantry Regiment* de la *30th Infantry division*, appuyés par des éléments du *743rd Tank Battalion*, qui entrent dans le village :

l'un d'eux sera tué alors qu'il tentait de s'échapper – son cadavre, recouvert de paille, restera plusieurs jours à l'avant du blindé. Premier *Sturmtiger* à tomber aux mains des Alliés, « *the Monster* » [sic] fera le bonheur des photographes amateurs pendant plusieurs semaines et l'objet du rapport technique N° 184 (*Ordnance Technical Intelligence Report*) établi le 18 mars 1945 par une équipe d'expertise américaine (*Team N° 9*).

Le 24 mars, après avoir, au cours des jours précédents, occupé la rive droite du Rhin, entre Duisburg et Wesel, Américains au sud et Anglo-Canadiens au nord entreprennent l'encerclement de la Ruhr, qui sera achevé le 1er avril, prenant au piège le gros des forces du *Befehlshaber West*. La *Kp.1002*, la plus au nord des trois compagnies, est faite prisonnière dans le secteur de Minden, à mi-chemin entre Osnabrück et Hanovre, mais quelques-uns de ses éléments parviennent à s'échapper vers l'est, en longeant l'Autobahn A2 (Dortmund, Hanovre, Berlin) pour, finalement, saborder et abandonner leurs deux derniers *Sturmmörser* à Ebendorf et Calbe, au nord et au sud de Magdebourg, sur la rive gauche de l'Elbe, où viennent d'entrer, le 24 avril, les forces américaines.

Après la capitulation du 8 mai et le repli des troupes de l'Oncle Sam, l'Armée rouge récupérera le châssis N° 250 174, exposé, de nos jours, au musée de Kubinka, à 60 km de Moscou. Le sort de la *Kp.1001*, lui, sera scellé dans la poche de la Ruhr, où elle sabotera ses trois derniers *Sturmmörser* dans le secteur de Gummersbach-Drolshagen, au nord-est de Bonn, entre le 10 et 11 avril 1945. À la *Kp.1000*, par contre, au moins un de ses *Sturmmörser* réussira à échapper à l'encerclement et se joindra à des éléments du *Panzer-Regiment 3* de la *2. Panzer-Division*, qui feront retraite par la « route sud », à travers la Sarre et la Franconie (Nuremberg), en direction de la Bavière. Malheureusement pour lui, alors qu'en compagnie de deux Panther, trois *Panzer IV*, cinq *Jagdpanzer 38(t)*, 5 *Half-Tracks* M3 de prise et 18 camions, il franchit la Vils à Frontenhausen (environ 120 km au nord-est de Munich) le 3 ou 4 mai 1945, le pont s'effondre sous le poids, entraînant le dernier *Sturmmörser* encore opérationnel dans le lit de la rivière, où il croupira quinze ans, à moitié immergé, avant d'être offert en pâture aux chalumeaux des ferrailleurs…■

▲ et ▼ Victime d'une panne d'essence, ce *Sturmmörser* de la *Kp.1002* sera sabordé par son équipage à l'aide d'un *Panzerfaust* le 11 avril 1945, sur la route entre Brumby et Calbe, à 27 km au sud de Magdeburg et 17 km à l'ouest de l'Elbe, quelques heures avant l'arrivée de la *8th US Infantry Division*. La détonation de la charge creuse a désolidarisé du châssis l'arrière de la casemate et fait sauter l'éclisse de maintien à l'avant.
Archives Caraktère

▶ Un des trois *Sturmmörser* abandonnés le 10 ou 11 avril 1945 par la *Kp.1001*, sur casse mécanique ou manque de carburant, dans le secteur de Drolshagen, 60 km au nord-est de Bonn. L'embouchure du « mortier » est coiffée d'un contrepoids monobloc centré et boulonné autour des quillons qui garnissent le manchon. Le véhicule ne porte aucun marquage tactique, et l'éclairage rasant donne, à sa livrée, un aspect uni, probablement trompeur.

DOTATION THÉORIQUE - *KRIEGSSTÄRKENACHWEISUNG (K.ST.N.)* NR. 1161 - 15.09.1944
PANZER-STURMMÖRSER-KOMPANIE «TIGER»

GRUPPE FÜHRER - ÉTAT-MAJOR

1x Chef de compagnie
1x Officier d'observation
1x Chef artificier

***KOMPANIETRUPP* - PELOTON DE COMPAGNIE**
1x Chef de peloton - secrétaire de compagnie
1x S/officier - opérateur binoculaire et télémètre (1x Moto légère 350 cm³)
2x Opérateur radio - opérateur lunette d'acquisition périscopique (1x side-car)
1x Opérateur radio - *Sd.Kfz. 251/18*
1x Agent de liaison - également servant MG & opérateur radio-téléphone
2x Motocyclistes
1x Conducteur de véhicule de transport de personnel (Pkw)

***LEICHTER FELDKABELTRUPP 3* (MOT)**
Équipe légère motorisée de téléphonie de campagne
3x Téléphoniste dont 1 chef d'équipe & 1 conducteur véhicule
(1x véhicule léger de transport de personnel (Pkw) - 4 places - tout-terrain)

Moto légère x1

Side-car x1

Kubelwagen (Pkw) x1

Sd.Kfz. 251/18 x1

2. ZUG - 2e PELOTON

1. ZUG - 1er PELOTON

1x Chef de peloton
1x Chef de bord - également chef de peloton, si nécessaire
2x Conducteur de véhicule de combat blindé (2x *Sturmmörser*)
2x Opérateur radio - également servant MG
2x S/officier observateur - également opérateur radio-téléphone
4x Pourvoyeur
1x Motocycliste (1x Moto légère 350 cm³)

Sturmmörser x2

Moto légère x1

TROß - INTENDANCE & APPROVISIONNEMENT

1x Adjudant-major faisant office de chef de service & d'officier-payeur
1x Artificier
1x Chef de parc
1x Chef cuistot également conducteur de blindé
(1x camion classe 3 tonnes, tout chemin, avec plateau baché : pour roulante (petit modèle) et provisions de bouche)
1x Chef armurier également accompagnateur de blindé
(1x véhicule léger transport de personnel (Pkw) - 4 places - tout-terrain)
1x Infirmier chef
1x Aide-armurier également accompagnateur de blindé
(1x camion pour armes & bagages)
1x Secrétaire également conducteur de blindé (3x camions carburant)
1x Brancardier sur le sidecar (4x camions munitions)
9x Conducteurs de camion
2x Munitionnaire également conducteur de camion

***WECHSELBESATZUNG* - PERSONNEL DE REMPLACEMENT**
1x Chef de bord
1x Conducteur de blindé également accompagnateur de blindé
1x Opérateur radio également servant MG
1x Pourvoyeur

Kubelwagen (Pkw) x1

Camion pour armes & bagages x1

Camion pour carburant x3

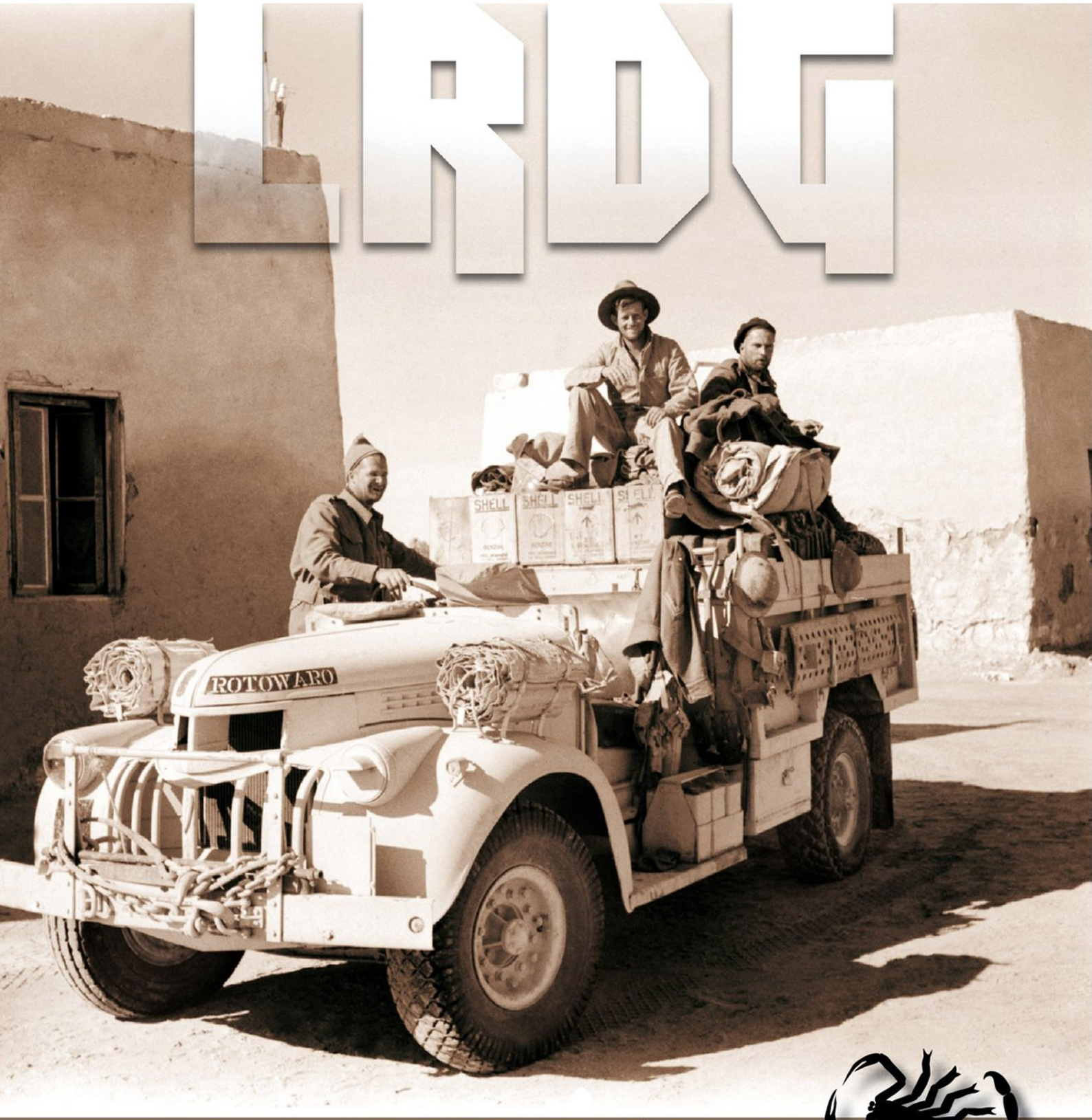
Camion munitions x4

Roulante x1

KFZ.INSTANDSETZUNGSGRUPPE - ÉQUIPE ENTRETIEN VÉHICULE

1x Chef-mécanicien (Blindés), adjudant, également chef de service
1x Mécanien (blindés), spécialiste armement
1x Technicien radio (blindés)
4x Ouvriers, dont 1 forgeron (blindé) & 1 électricien (blindé)

LRDG



LES *RAIDERS* DU DÉSERT

Le LRDG, qui a assisté dans ses missions toutes les autres unités britanniques opérant sur les arrières de l'ennemi en Afrique du Nord, est la plus célèbre des unités de *raiders*. Plutôt qu'à une énième redite de son histoire, intéressons-nous à la nature de ses missions et posons-nous la question de leur succès.

Par **Benoît Rondeau**

Sauf mention contraire, toutes photos IWM

POURQUOI UNE TELLE UNITÉ ?

Lorsque l'Italie fasciste entre en guerre contre le Royaume-Uni et la France le 10 juin 1940, une sourde menace plane sur l'Égypte occupée par les Britanniques. Lord Wavell, au poste de commandant en chef du *Middle East Command*, ne dispose que de ressources bien ténues pour assurer la défense de l'immense territoire placé sous son autorité. Concernant les Italiens de Libye, il importe de connaître leurs intentions : vont-ils attaquer ? Si oui, le désert entre Siwa et Wadi Halfa présente-t-il des possibilités d'invasion que pourraient mettre à profit les Italiens ? La question n'est pas anodine. Depuis les explorations menées dans le désert libyque dans les années 1930 et la controverse quant à la possession du Gabal Uweinat et de ses puits aux confins de l'Égypte, du Soudan et de la Libye, il est évident qu'une action résolue des Italiens en poste à Koufra en direction de Wadi Halfa puis d'Assouan serait imparable. Combinée à une offensive en provenance d'Afrique-Orientale italienne, une telle éventualité serait de nature à remettre en cause la présence britannique dans cette partie du monde.

C'est un de ces explorateurs du désert, Ralph Bagnold, qui propose à Wavell la mise sur pied d'une nouvelle unité qui sera chargée de s'assurer de l'énorme flanc ouvert du désert égyptien et d'y recueillir les renseignements relatifs aux intentions des Italiens. Ce sera les *Long Range Patrol Units* (ou encore *Long Range Desert Patrols*), formées en juillet 1940, qui prennent le nom de *Long Range Desert Group* en novembre 1940. Outre l'obtention de renseignements, le maintien d'une activité dans les profondeurs du désert laissera penser aux Italiens que le flanc gauche britannique est assuré. La présence fortuite de Bagnold en Égypte est une aubaine pour Wavell. Au contraire des Italiens, qui comptent pourtant dans leurs rangs des navigateurs du désert tout aussi talentueux, Bagnold a tôt fait de rassembler autour de lui quelques-uns de ses fidèles compagnons d'excursion dans le désert : Bill Kennedy-Shaw, Guy Prendergast, Pat Clayton.

Bien que les Britanniques soient les champions des petites unités et des forces de commandos, le général Wavell, conscient des difficultés qui attendent Bagnold, lui rédige une note pour pallier les inévitables tracasseries administratives qui pourraient faire obstacle à une mission jugée essentielle. Ce papier, laconique, contient les mots suivants : « *À tous les responsables de départements et de services. Je souhaite que toute requête faite par le* Major *Bagnold en personne soit honorée sur le champ sans discussion.* » Comme pour toutes les autres « armées privées » du désert, le LRDG éprouve pourtant des difficultés dans le recrutement du personnel et pour l'obtention du matériel.

▲ 25 mai 1942. Une colonne de cinq Chevrolet 1533 X2, soit un de moins qu'une patrouille à cette date, quitte Siwa pour s'entraîner à proximité. Les hommes sélectionnés pour servir au sein du LRDG deviennent vite des experts pour mener des raids en profondeur.

◀ Siwa, 1942. Un Chevrolet de la patrouille néo-zélandaise R1 ou R2 arbore un nom typiquement maori. L'engin est surchargé des impedimenta nécessaires à une unité évoluant à des centaines de kilomètres derrière les lignes ennemies.

◤ Des Néo-Zélandais (on reconnaît leur chapeau caractéristique) viennent de toucher des Chevrolet flambant neufs. Nous sommes au Caire en mai 1942. L'unité n'est pas prioritaire en matière d'équipement militaire, et il faudra bien des modifications pour rendre ces engins opérationnels (déposer les pare-brise, mettre en place des filtres et des condenseurs…).

Chevrolet WB
LRDG
Armée britannique
Djebel Sherif, Libye, février 1941

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Début 1941, après les premiers succès du LRDG, et devant la possible menace d'une intervention allemande depuis la Turquie ou la Syrie, le principe de la création d'unités similaires pour opérer dans les déserts syrien et africain est entériné (ce sera l'ILRS, *Indian Long Range Service*, constitué à partir du « *personnel de l'Armée des Indes mais qui sera* in fine *transféré du Moyen-Orient au Western Desert* » nord-africain, où il passera sous le contrôle du LRDG).

L'ÉQUIPEMENT ET LE MATÉRIEL SONT-ILS ADAPTÉS ?

Une partie des camions Chevrolet initialement utilisés sont ainsi achetés au concessionnaire Chevrolet du Caire, les autres provenant de l'Armée égyptienne.

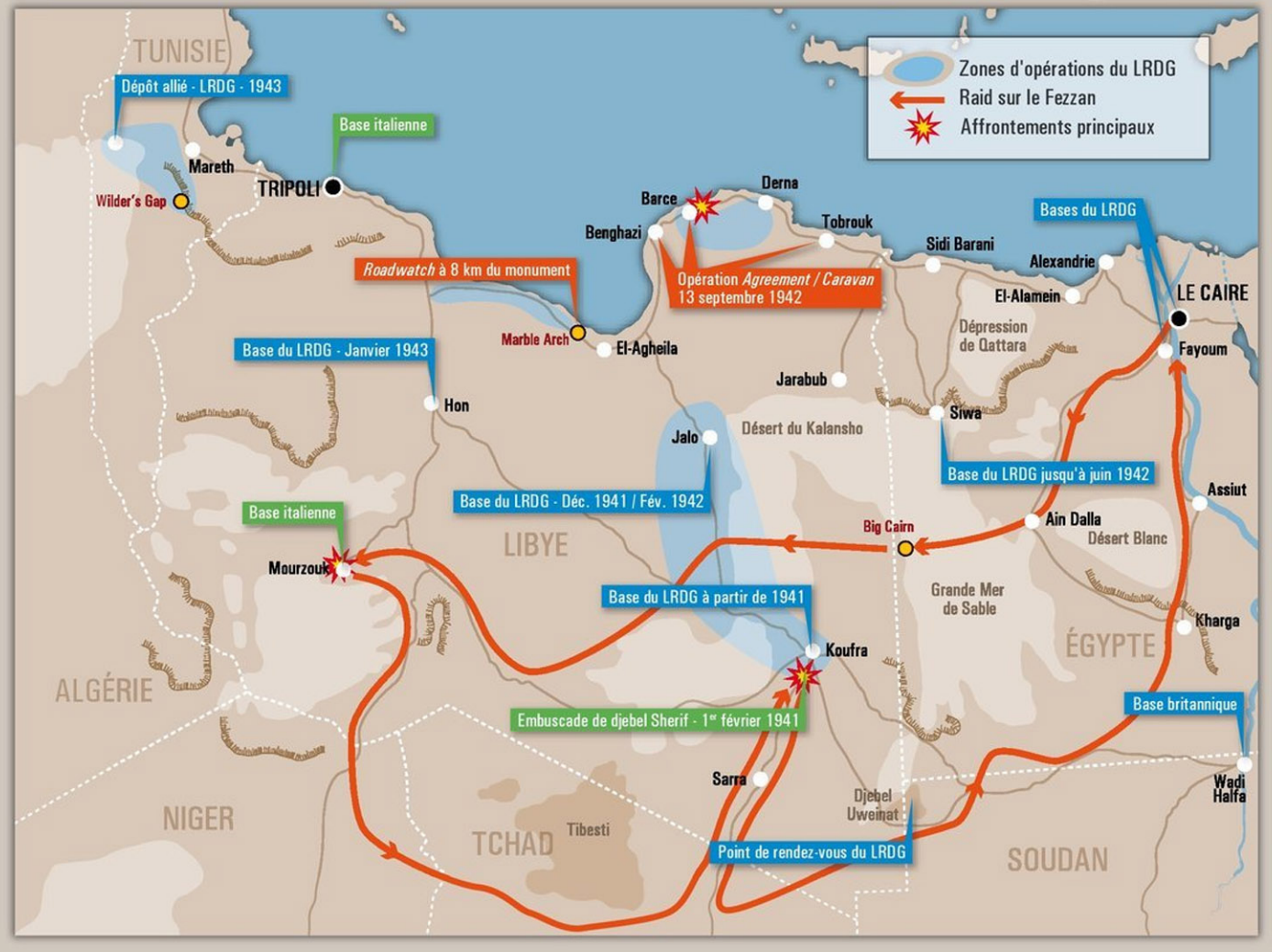
▼ Franchir un champ de dunes requiert un savoir-faire rendu possible par l'expérience acquise par les explorateurs du Western Desert au cours des années 1920 et 1930. Il faut disposer d'engins tout-terrain capables d'emporter suffisamment de matériel sans pour autant être de mécanique trop fragile ni trop gourmands en essence.

Le système D permettra d'améliorer l'armement. Ainsi, des canons Breda de 20 mm italiens seront réutilisés par le LRDG ainsi que des mitrailleuses Vickers récupérées sur une épave d'un appareil de la RAF. La maintenance posera problème à plusieurs reprises, avec les conséquences mécaniques que cela suppose. Les filtres et les pièces détachées font en effet défaut. Conscient de l'importance de la question, le *Colonel* Bagnold décide d'agir, et, à l'automne 1941, une compagnie du *Royal Army Ordnance Corps* est créée et rattachée au LRDG, sous le commandement du *Captain* Ashdown. Le maintien opérationnel des deux avions Waco, achetés par le LRDG, cause aussi des soucis, puisque la RAF ne s'y intéresse pas. Pour assurer la logistique de l'unité, toujours rattachée au *Middle East Command* alors qu'elle est en opération loin à l'ouest du Caire, Bagnold suggère, en septembre 1941, que

LES BASES DU LRDG

Le LRDG recourt à de nombreuses oasis comme bases temporaires : Jarabub Jalo, Aujila… Koufra et Siwa, plus spacieuces et plus éloignées du front, sont utilisées plus longuement. La première base est établie au Caire, notamment à la Citadelle de Saladin. Mais, dès que les Italiens sont repoussés jusqu'à El Agheila en février 1941, il apparaît évident que Le Caire se situe trop à l'est pour servir de base. Siwa joue ce rôle dès avril 1941 et surtout en novembre de la même année, pour se rapprocher du QG de la *8th Army*. Koufra sert de base après la prise de l'oasis par Leclerc en mars 1941, et ce jusqu'en décembre de la même année (bien que la *Sudan Defense* Force y demeure). Jalo devient alors le nouveau QG. Siwa, redevenue la base dès février 1942, est abandonnée aux Italo-Allemands en juillet 1942 avec l'avancée de Rommel jusqu'à El-Alamein. Le LRDG se replie alors sur l'oasis du Fayoum. ■

LA GUERRE DES SABLES — 1940 - 1943



le LRDG soit rattaché à la logistique de la *8th Army* pour toutes les questions de ravitaillement et de matériel autres que celles ayant trait à la navigation. Le matériel mis à disposition de l'unité ne cessera d'évoluer. Aux 33 Chevrolet WB 30-cwt initiaux succéderont des Ford F30 30-cwt (trop dispendieux en essence), avant de céder la place, dès mars 1942, à l'emblématique Chevrolet 1533 X2 30-cwt. Plusieurs véhicules légers destinés notamment aux chefs de patrouille, comme par exemple des voitures Ford V8, complètent la dotation : des Jeep seront finalement perçues en 1942 et même quelques automitrailleuses ainsi qu'un tank Vickers Mk. VI. Globalement, on peut souligner que bien que l'armement lourd ne fasse pas défaut, en tout cas en ce qui concerne les mitrailleuses, les véhicules ne sont pas blindés et, donc, très vulnérables. Effectuer de longs trajets dans le désert, loin de toute source de ravitaillement, suppose d'avoir à disposition un engin à la fois assez spacieux pour embarquer suffisamment d'approvisionnement, dont la consommation en carburant reste raisonnable, qui ne soit pas d'un poids excessif afin de pouvoir franchir aisément les dunes et autres obstacles et, enfin, qui soit d'une maintenance facile.

LES MISSIONS DE RENSEIGNEMENT PAR RECONNAISSANCE LOINTAINE

Les premières missions du LRDG (en fait le LRDP) consistent en la reconnaissance du dispositif italien dans le Sahara. Dans la mesure du possible, tout contact avec l'ennemi doit être évité. Le LRDG excelle dans ces actions de renseignement. Aussi, avec le développement de véritables formations de commandos (le SAS notamment), ses missions ont avant tout pour but d'obtenir des renseignements et de surveiller l'activité de l'adversaire. Elles s'effectuent très en profondeur, bien loin de la ligne de front, et chaque patrouille se voit confier une immense zone d'opération. Fin juillet 1941, la patrouille T prend part à la première reconnaissance de très grande envergure : son secteur de mission couvre la zone El Agheila–Marada–Zella–Hon–Bouerat. Si, à cette occasion, peu de renseignements ont été rapportés, la patrouille n'est pas détectée. En octobre 1941, réduites de 12 à 5-6 véhicules, les patrouilles sont plus difficiles à repérer et peuvent se camoufler plus aisément.

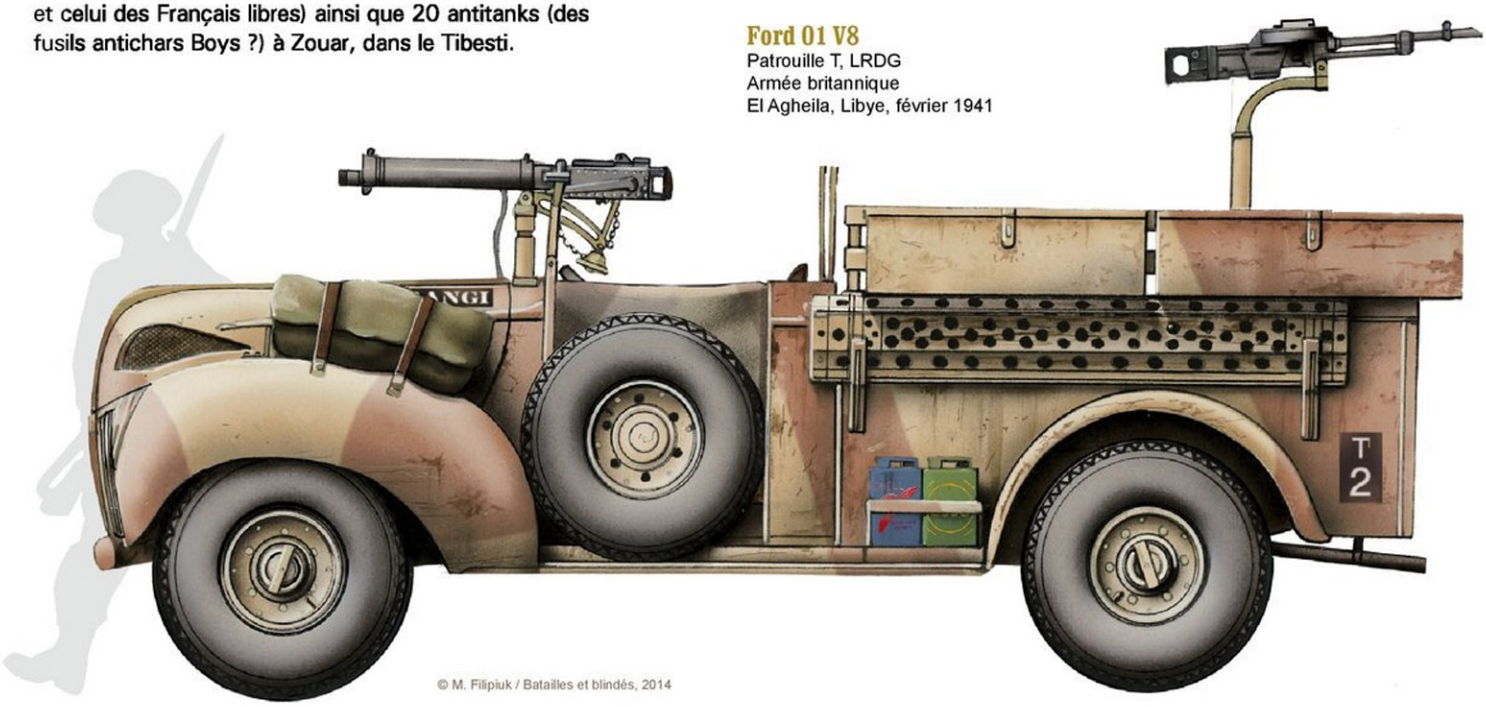
La mission de renseignement s'est traduite par ce qui a été appelé le « road watch », c'est-à-dire la surveillance de la route côtière, la Via Balbia. C'est à partir d'octobre 1941 que commencent ces actions visant à établir avec précision le trafic des véhicules ennemis en provenance de Tripoli, où est acheminé l'essentiel du ravitaillement à destination de la *Panzer-Armee* « Afrika ». Plusieurs secteurs ont été sélectionnés par le LRDG pour effectuer cette surveillance, notamment à proximité de « Marble Arch ». La patrouille qui est chargée d'une telle mission doit se dissimuler, le plus souvent dans un wadi, pour établir son campement : tout doit être dûment camouflé, et toute trace de roues est effacée. L'observation de la route s'effectue par paire de soldats relevés toutes les 24 heures dans l'obscurité, ce qui n'est pas une mince affaire. Il faut ensuite rester étendu et immobile pendant la journée et surveiller la route. Il s'agit donc d'un travail très pénible, les sens devant être constamment en éveil pour réaliser un rapport exact du trafic et pour éviter d'être repéré par un ennemi parfois très proche. Deux fois par jour, un contact radio est établi avec la base du LRDG pour envoyer les rapports mais aussi pour recevoir des instructions.

LES « TAXIS » DU LRDG : DÉPOSER OU RÉCUPÉRER DES HOMMES OU DU MATÉRIEL

Le transport de matériel pour constituer des dépôts en vue de missions futures est l'objectif de certaines missions. Le 6 novembre 1941, les trois camions Ford d'un détachement de la patrouille S, mené par le sous-lieutenant Browne, quittent Koufra en direction de Jalo dans l'intention, non pas d'y acheminer des commandos, mais tout simplement de déposer une carte recouverte de fausses données dans le but de leurrer l'ennemi alors même que la *8th Army* s'apprête à déclencher l'opération « Crusader » pour dégager Tobrouk. Le plan réussit : par la suite, on découvre ces fausses informations reportées sur une carte italienne à Jalo. Le 29 décembre, le LRDG vient en aide aux FFL de Leclerc qui s'apprêtent à opérer dans le Fezzan en apportant un poste radio (pour permettre les communications entre le QG de le *8th Army* et celui des Français libres) ainsi que 20 antitanks (des fusils antichars Boys ?) à Zouar, dans le Tibesti.

▲ Bien qu'aux antipodes du stéréotype du soldat britannique, ces militaires hirsutes et mal rasés à l'allure peu martiale sont au service de Sa Majesté. Ce sont des hommes de la patrouille Y (*Yeomanry*), photographiés à Koufra au retour d'un raid. À l'image du drapeau qu'ils arborent, ce sont de véritables « pirates du désert ».

Ford O1 V8
Patrouille T, LRDG
Armée britannique
El Agheila, Libye, février 1941



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Le LRDG mène également des missions de « taxis » en faveur des autres unités opérant sur les arrières ennemis. En juin 1941, la patrouille H dépose ainsi deux Arabes (de la *Libyan Arab Force*) à Gambut, puis, au cours d'une autre mission, un officier et deux Arabes sur les arrières de l'ennemi à Barce. C'est le 16 décembre 1941 que le LRDG, en l'occurrence la patrouille S1, mène sa première opération de taxi en faveur du SAS en acheminant 13 hommes près de Syrte.

Le 17 novembre 1941, la patrouille R1 quitte Siwa pour ramener les 55 premiers commandos du SAS qui vient d'être créé par le capitaine Stirling. Si seuls 21 SAS sont retrouvés et ramenés en Égypte, c'est le début d'un partenariat entre les deux unités. Parfois, une patrouille du LRDG amène des agents derrière les lignes ennemies et dépose d'autres *raiders* par la même occasion : c'est le cas en mars 1942, lorsque la patrouille R2, tout en emmenant avec elle des agents arabes dans le djebel Akhdar, récupère 7 SAS comme convenu mais aussi d'autres soldats de la *8th Army* et un officier de la *Libyan Arab Force*. Parfois, il s'agit de récupérer un pilote égaré ou encore de ramener un véhicule endommagé provisoirement abandonné.

LE GUIDAGE À TRAVERS LE DÉSERT

Pendant l'opération « Crusader » (lancée le 18 novembre 1941), le LRDG doit patrouiller les pistes dans le secteur Bir Hacheim–El Adem–Mechili–Bir Tengeder, mais aussi Jalo ainsi que le Trigh el Abd. Il doit également surveiller l'ennemi et transférer toute information intéressante à la Force « E », une brigade indienne et des automitrailleuses placées sous le commandement du *Brigadier* Reid chargé d'opérer un mouvement tournant à travers le désert depuis Jarabub. Le LRDG reconnaît à nouveau les bons passages au sud de Mersa el Brega en décembre 1942. La patrouille R1 du capitaine Browne accompagne à cet effet la fameuse *2nd New Zealand Division* du général Freyberg dans sa manœuvre visant à prendre de flanc des positions que Rommel, anticipant l'attaque adverse, a prudemment évacuées. La patrouille mène donc l'avance néo-zélandaise, d'abord de concert avec la *Cavalry* de la division (c'est-à-dire son unité de reconnaissance).

En mars 1943, c'est un détachement de la patrouille T2, deux Jeep et trois hommes sous le commandement du lieutenant Tinker, qui guide la division néo-zélandaise et les troupes qui lui sont rattachées dans un vaste mouvement tournant visant à contourner la ligne « Mareth ».

EN PATROUILLE OU EN PROTECTION EN FLANC-GARDE

Le LRDG n'opère donc pas que dans les profondeurs du désert pour être parfois associé aux grandes batailles menées à proximité de la côte. Les combats s'apparentent alors à ceux de formations conventionnelles. C'est ainsi que, durant l'opération « Crusader », des patrouilles soutiennent directement les actions de la *8th Army* en attaquant des convois de ravitaillement germano-italiens (comme le font les unités de reconnaissance ou encore les « Jocks Columns »). En fait, des hommes du LRDG sont en première ligne dès la première offensive de Rommel de mars-avril 1941. Le *A Squadron* (patrouilles G et Y) du *Major* Mitford est basé à Jalo et doit surveiller l'activité des Allemands basés à Marada (l'oasis est prise par une colonne allemande), tout en évaluant la praticabilité du terrain. La patrouille G du capitaine Crichton-Stuart, encerclée, est cependant obligée d'abandonner tous ses véhicules dans l'oasis d'Augila faute d'essence. Les 2-3 avril, le LRDG est dans le secteur de Msus alors que les colonnes de Rommel se rapprochent. Les hommes de Mitford surveillent en effet le Trigh-el-Abd. Ils rejoignent Mechili le 6 avril, au moment même où une unité italienne tente un premier assaut. Si les *raiders* parviennent à s'emparer d'un canon italien, ils sont finalement repoussés par des blindés. Le lendemain, des camions allemands sont mis en fuite, et les premiers soldats de l'*Afrika-Korps* sont capturés. En mai 1941, pendant l'opération « Brevity », la patrouille est à nouveau utilisée comme unité de reconnaissance « classique » aux côtés du *11th Hussars* au nord de Fort Madalena au cours de l'attaque sur Solloum : tombée sur un fort parti de véhicules blindés allemands à Bir Sheferzen le 14 mai 1941, elle ne parvient à sauver que trois véhicules à l'issue d'une course-poursuite dans le désert sur des dizaines de kilomètres à 80 km/h…

▼ Le désert recèle bien des dangers, comme le sable mou. L'opération de désensablement à laquelle procèdent ces hommes est lente et fastidieuse. Une des missions confiées au LRDG sera précisément de guider des colonnes de la *8th Army* à travers le désert pour en éviter les embûches sans s'égarer.

▲ Le capot de ce Ford 30 a été ôté pour faciliter l'aération et le refroidissement du moteur. On observe qu'il emporte un filet de camouflage mais aussi un panneau circulaire frappé d'un swastika : s'agit-il d'un leurre destiné à tromper un ennemi qui aligne des milliers d'engins britanniques ?

◀ La patrouille T (néo-zélandaise) photographiée à proximité du Caire après le siège de l'oasis de Jarabub en 1941. Le premier soldat assis à gauche est Frank Jopling, l'auteur du remarquable ouvrage *Bearded Brigands*. La diversité des coiffures et des tenues est de mise…

En décembre, alors que le *11th Hussars* avance en tête, le LRDG opère en flanc-garde des unités britanniques (notamment la *Marriott Force*) tentant de couper la retraite ennemie (à travers le djebel Akhdar) par le désert jusqu'à Antelat, dans le vain espoir de rééditer l'exploit de Beda Fomm en février de la même année. Les attaques furtives qui sont appréciées par le LRDG ne sont pas possibles : celles de convois sont vaines dans un secteur aussi encombré de soldats, d'après le capitaine Easonsmith (patrouille R1). Un an plus tard, en décembre 1942, c'est avec les FFL de Leclerc remontant vers la Tripolitaine depuis le Fezzan que le LRDG doit coopérer (en premier lieu la patrouille S2 du lieutenant Henry, puis une patrouille de l'ILRS menée par le capitaine Cantlay), moins pour leur fournir des guides, comme le prétendent certains Britanniques, que pour donner le maximum de renseignements aux Français tout en leur assurant un soutien bienvenu, étant entendu que les forces de Leclerc restent relativement modestes et mal équipées. Les hommes du LRDG, spécialistes de la conduite dans le désert, se plaignent d'ailleurs de l'inexpérience des chauffeurs français. L'avance s'effectue d'oasis en oasis sous les attaques des avions italiens et de leurs unités motorisées sahariennes, mais la coopération franco-britannique fonctionne au mieux.

LES RAIDS

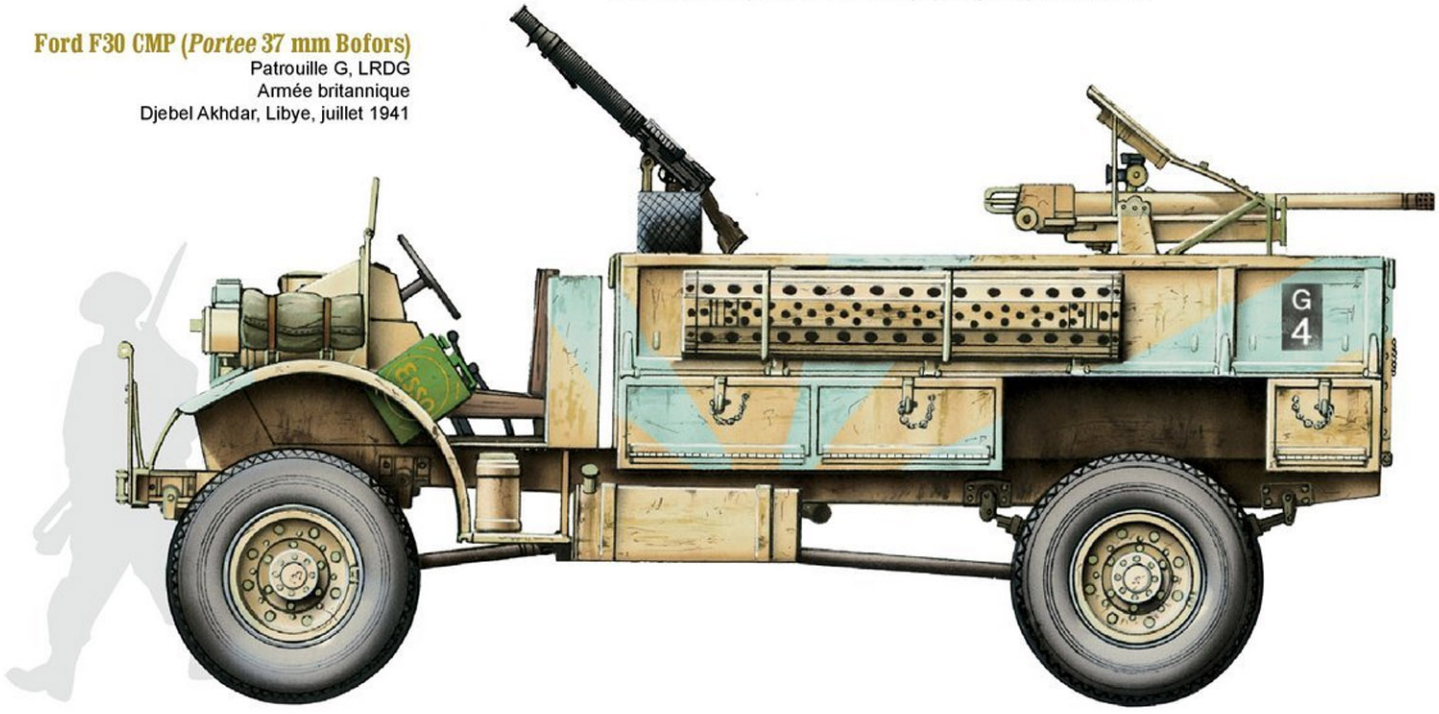
En juillet 1941, la patrouille G, alors en opération dans le djebel Akhdar, s'attaque ainsi à un aérodrome. Le 29 novembre, la patrouille Y2 du capitaine Lloyd-Owen parvient à s'emparer d'un fort, certes modeste, près d'El Ezzeiat, dans le djebel Akhdar. Parvenus à 200 mètres du fortin, les camions du LRDG subissent les tirs des défenseurs. Lloyd-Owen envoie donc ses hommes à l'attaque à pied. Après un premier refus, la garnison rend les armes : 2 tués et 12 prisonniers chez les Italiens. Les Britanniques s'en retournent après avoir pris ou détruit tout le matériel d'importance : documents, armes, munitions… Mais c'est en juillet 1942, alors que Rommel et Auchinleck disputent la première et décisive bataille d'El-Alamein, que plusieurs patrouilles (G1, Y2) interviennent au plus près du front. Il s'agit de semer le chaos dans la logistique adverse, le talon d'Achille de la *Panzer-Armee* « Afrika », arrivée à 2 500 km de Tripoli.

L'ATTAQUE DE MOURZOUK

Le 11 janvier 1941, les patrouilles T et G embarquant avec elles quelques Français libres, dont le lieutenant-colonel d'Ornano, parviennent à l'oasis de Mourzouk après avoir parcouru 2 200 km depuis Le Caire, sans que les Italiens, dépouillés de leurs unités motorisées dans le Sahara, à l'exception d'une compagnie à Koufra, n'aient été en mesure de les repérer. Si l'attaque sur l'aérodrome et ses hangars est un succès, les *raiders* qui mènent l'assaut sur le fort de Mourzouk ne peuvent s'en emparer malgré l'utilisation de leur Bofors de 37 mm et de deux mortiers de 2 inches. Le LRDG est trop faiblement équipé pour mener ce genre d'attaque, ce qui est confirmé aux villages d'Um el Araneb et d'El Gatrun, où de petites garnisons parviennent à repousser les Britanniques. Quelques jours plus tard, alors en mission de repérage sur la route de Koufra, la patrouille T est décelée par un avion de reconnaissance italien, puis surprise dans une embuscade montée par des éléments de la *Compagna Sahariana* (40 hommes et 5 véhicules) au djebel Sherif : trois Chevrolet sur les onze sont incendiés, les neuf autres devant leur survie à leur rapidité. Le LRDG semble décidément mal adapté au combat. ■

▲ Réussir un raid suppose un timing parfois difficile à respecter, surtout s'il met en œuvre plusieurs unités. Les accidents de parcours, comme une crevaison ou une rencontre inopinée avec l'ennemi, peuvent provoquer des retards.

Ford F30 CMP (*Portee* 37 mm Bofors)
Patrouille G, LRDG
Armée britannique
Djebel Akhdar, Libye, juillet 1941



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

L'objectif des *raiders* est les colonnes de camions et, surtout, leur contenu : carburant, munitions, ravitaillement de toutes sortes… De concert avec le SAS, le LRDG (les patrouilles susnommées plus la G2) s'en prend au même moment aux aérodromes de Fouka et de Mersa Matrouh (30 avions y auraient été détruits), à peine occupés par les forces aériennes de l'Axe. La participation à des raids d'envergure se limite toutefois à deux cas : Mourzouk en 1940 et Barce en septembre 1942 (l'opération « Caravan »). Dès novembre 1940, il est décidé d'opérer en coordination avec les FFL du Tchad.

LES ATTAQUES D'OPPORTUNITÉ

Bien que n'ayant pas à proprement parler vocation à être des unités combattantes, les patrouilles du LRDG ont mené des attaques à de nombreuses reprises au cours de leurs missions. Ainsi, des positions ou des véhicules isolés de l'Axe, ou encore des convois ou tout type d'installations militaires italo-allemandes (notamment des dépôts de carburant), ont pu être la proie des *raiders* de la formation. Ceux-ci, évoluant dans des véhicules peu blindés, marquent leur préférence pour le sabotage, la mise en place de mines ou encore l'embuscade. Remonter une colonne ennemie en faisant feu de toutes ses armes est une pratique opérée par le LRDG, à condition de ne pas être confronté à des engins blindés. Harasser l'ennemi et lui laisser un sentiment d'insécurité est l'objectif premier. Le 23 octobre 1941, la patrouille R du capitaine Easonsmith incendie quelques camions après qu'Easonsmith a en personne fait signe à la colonne de stopper et bien failli y laisser sa vie lorsque le chauffeur du premier véhicule réussit à saisir sa mitraillette Thompson en bondissant hors de l'engin, avant de s'évanouir dans la nuit… Le 26 novembre 1941, près d'Abier-el-Aleima, la patrouille Y1 tombe par hasard sur un parc d'une trentaine de camions et parvient à en détruire la moitié avant de s'éclipser.

▲ Rien de tel qu'une excellente Vickers K récupérée sur l'épave d'un appareil de la *Desert Air Force* pour mener une attaque d'opportunité sur un convoi ennemi avant de s'esquiver. Une telle puissance de feu s'avère également efficace en cas d'attaque aérienne.

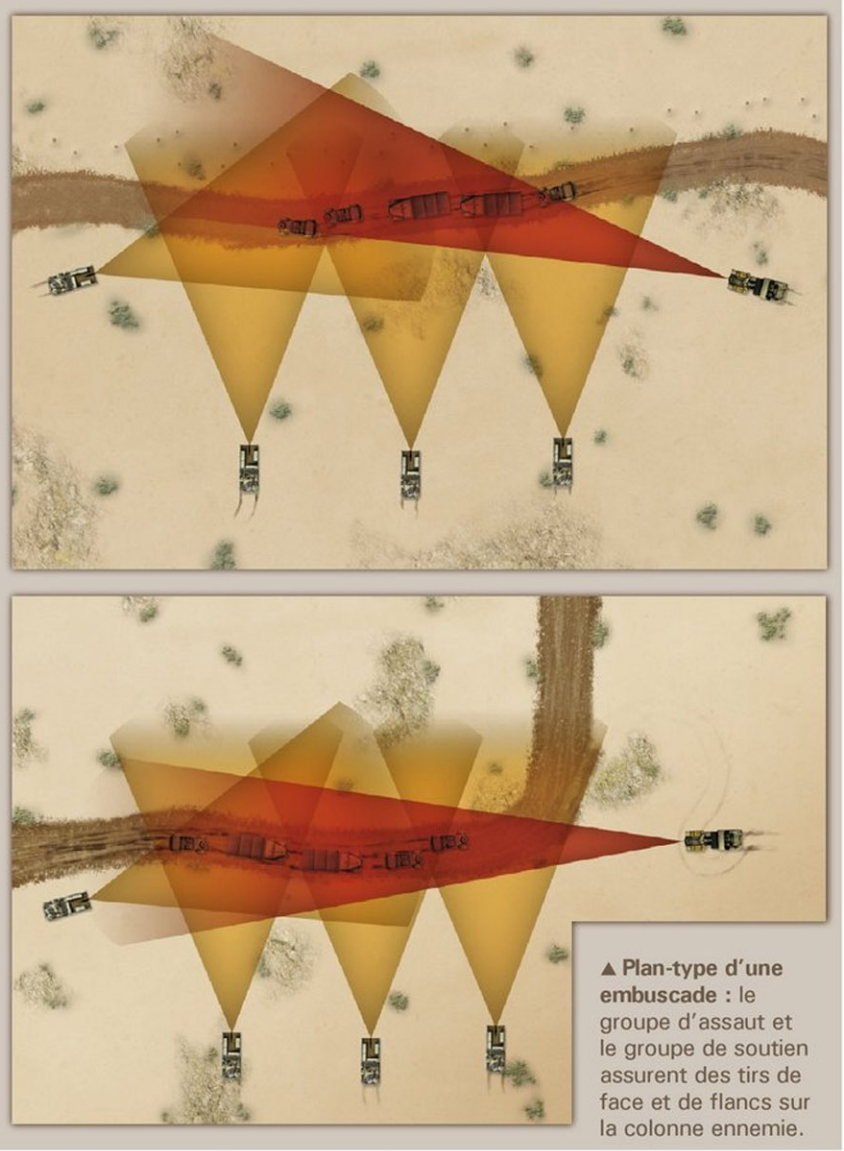
DÉCOUVRIR DES PASSAGES POUR L'ARMÉE

Le terrain est-il praticable pour les unités de la *8th Army* ? C'est une des missions du LRDG. En fait, dès l'époque de la *Western Desert Force*, on cherche à évaluer la qualité du terrain : le sol est-il trop sableux ? Est-il trop dangereux pour les pneus ? Le LRDG doit aussi se frayer ses propres passages (ainsi Bagnold trouvera une solution dans les dunes de sables de la Mer de Sable Occidentale). En décembre 1942, après les combats pour Mersa el Brega, la patrouille R1 doit évaluer le terrain dans les secteurs du wadi Tamet, du wadi el Chebir et du wadi Zem Zem, c'est-à-dire entre Syrte et Bouerat. Peu après, le LRDG est envoyé en reconnaissance sur la frontière tunisienne. C'est au cours de ces pérégrinations qu'une information capitale est fournie à Montgomery : il est

▼ À partir de l'automne 1942, comme les SAS et les raiders de la *Popski's Private Army*, les hommes du LRDG disposent de Jeep puissamment armées, au nombre de 2 par patrouille aux côtés de 4 Chevrolet. L'engin, très maniable et rapide, est idéal pour la reconnaissance et le raid. La première Jeep du LRDG est en fait un engin… abandonné par le SAS.

L'EMBUSCADE TYPE

Causer des pertes, susciter un sentiment d'insécurité, obtenir des renseignements : les raisons pour monter une embuscade sont multiples. Lorsqu'une patrouille du LRDG en prépare une sur une route qu'elle sait empruntée, elle positionne ses camions de façon à ce que l'avant soit à l'opposé de la route, permettant ainsi la fuite dans le désert en cas de difficulté. L'idéal est de se placer à portée de grenades et de mettre à profit buissons, wadis et filets de camouflage pour se dissimuler, étant entendu que l'embuscade aura avantage à être menée de nuit. Une attaque conduite depuis un virage aura l'intérêt de frapper l'ennemi de face et sur les flancs, une configuration qui a la faveur du LRDG. Le groupe d'assaut mitraille l'ennemi par le côté, avant de foncer à pied sur les épaves des engins adverses sous le couvert des autres véhicules (dont les armes les plus lourdes) en position d'appui sur les deux ailes au cas où un nouvel adversaire se présenterait.
Une fois le combat terminé, la patrouille doit rapidement quitter le lieu de l'action afin d'éviter d'être interceptée par plus fort parti. Auparavant, avant de miner le terrain dans la direction empruntée par la patrouille, les soldats du LRDG auront pris soin de fouiller les véhicules détruits avec l'espoir de mettre la main sur des documents importants (y compris les fréquences radio). Ce genre d'attaque a été mené par les patrouilles S2 et R2 dans le djebel Akhdar le 29 novembre 1941. Une première embuscade détruit 2 camions, avant que les *raiders* suivent la route et y anéantissent 4 autres véhicules. Se repositionnant en embuscade, les soldats du LRDG surprennent un autre convoi et détruisent deux camions et leurs remorques ainsi qu'un camion-citerne. ■



▲ **Plan-type d'une embuscade :** le groupe d'assaut et le groupe de soutien assurent des tirs de face et de flancs sur la colonne ennemie.

◀ Les hommes du LRDG sont des experts du désert. C'est donc logiquement à eux que le *HQ Middle East* s'adresse pour découvrir des passages pour contourner le flanc ennemi, comme ce sera le cas dans le Sud tunisien, à l'ouest de la ligne « Mareth ».

possible de contourner les défenses de la ligne « Mareth » au-delà des monts Matmata, par la trouée de Tegaba, en direction de Gabès. Une opération qui n'est pas sans danger : en janvier 1943, l'aviation ennemie repère un campement et anéantit une Jeep et six Chevrolet de la patrouille T2 et des hommes de Peniakoff (*Popski's Private Army*). Pour s'assurer de la praticabilité du terrain par des blindés, la patrouille Y2 emmène avec elle le lieutenant Bristowe de la *7th Armoured Division*.

De son côté, la patrouille G du lieutenant Bruce établit clairement que le secteur au sud du Chott el Djerid (lac salé) est infranchissable : les Chevrolet ont eux-mêmes eu bien des ennuis mécaniques, et c'est vraiment de façon exceptionnelle qu'il a pu couvrir toute la région. Par ailleurs, aucune piste indiquée sur les cartes françaises n'est visible : tout a été effacé depuis longtemps par le vent du désert…

MISSION ACCOMPLIE ?

De décembre 1940 à avril 1943, il ne s'est pas passé plus de quinze jours sans que des éléments du LRDG ne soient en action. Toutefois, les dommages infligés à l'ennemi semblent limités au regard des pertes totales subies par les Italo-Allemands en Afrique. Le LRDG, comme d'autres unités opérant sur les arrières de l'Axe, a certes obligé la diversion de forces du front principal, mais cela reste difficile à quantifier étant entendu que les bases, aérodromes, camps et dépôts ennemis auraient de toute façon reçu le bénéfice d'une protection. Le LRDG fut-il à cet égard plus menaçant que le SAS ?

DES DIFFICULTÉS POUR LES PATROUILLES DU LRDG

Le LRDG n'a parfois pas toujours été en mesure de mener à bien ses missions. Ainsi, le manque de protection offert par ses camions, bien que très bien armés, empêche les *raiders* de participer à des combats soutenus. L'embuscade ou l'attaque soudaine suivie d'une esquive immédiate sont préférables. C'est ce qui ressort de l'affaire de Sheferzen en 1941, lors de laquelle une patrouille du LRDG, placée en flanc-garde de la *Western Desert Force*, subit de lourdes pertes en camions du fait de leur vulnérabilité. Il ne faut plus chercher le combat, ne plus se faire voir, mais se focaliser avant tout sur le renseignement, voire capturer des prisonniers (un retour à un rôle plus offensif sera toutefois opéré à partir de « Crusader » en novembre 1941). Un autre écueil survient au cours de la première surveillance de la route près de « Marble Arch » (ou « Arco Dei Fileni »). Les hommes ne sont en effet pas assez entraînés pour reconnaître le matériel ennemi et donner des renseignements précis. Ce problème sera réglé par la suite, et les missions d'observation de la Via Balbia seront de la plus haute importance pour la *8th Army* et seront parmi les contributions les plus significatives du LRDG dans la guerre du désert. Le repérage de terrains d'atterrissage et les missions topographiques ont parfois été imprécis faute d'avoir emporté un théodolite, erreur qui ne se répétera pas souvent. La dissimulation au regard de l'aviation ennemie exige aussi d'adopter de petites formations, d'où la réorganisation d'octobre-novembre 1941, puisque, auparavant, une patrouille comptait un camion de 15 cwt et 10 camions de 30 cwt. Elles auront désormais 6 camions chacune, chaque ancienne patrouille se dédoublant, la patrouille G formant ainsi les patrouilles G1 et G2.

Convenir d'un rendez-vous et établir la liaison n'est pas chose aisée dans les immensités désertiques. Ainsi, en avril 1941, la patrouille G est envoyée en reconnaissance dans le secteur de Marada, avant de se diriger vers l'oasis d'Aujila, où elle a rendez-vous avec le reste du *A Squadron*. Pourtant, aucune autre patrouille n'y parviendra, et aucune liaison radio ne pourra être établie.

Les hommes souffrent aussi. La malaria sévit à Siwa, des hommes tombent malades sous l'effet de l'insolation. Les pertes sont parfois telles que, par exemple, au printemps 1941, la patrouille Y se retrouve sans officier, obligée de ce fait de s'en tenir à un rôle de garnison. Une difficulté non prévue survient en janvier 1942 lorsque, dépourvus de moyens de transport, 10 hommes du LRDG et du SAS sont contraints de rejoindre leurs lignes à pied. Ces derniers, accoutumés au transport en camion, éprouvent les pires difficultés à marcher sur des longues distances avec des chausses inadaptées : brodequins, chaussures légères et même sandales…

La nature elle-même cause bien des difficultés. Le 20 avril 1941, la patrouille G, en route pour surveiller la piste de Gardaba, est ainsi immobilisée par une tempête de sable particulièrement virulente. Dans un autre cas, le 1er août 1941, la patrouille T est contrainte d'effectuer un long détour pour éviter une zone de dépressions couvertes de dunes. Lorsque le sol est poudreux, l'empreinte des véhicules est particulièrement bien apparente, un danger certain en cas de survol du secteur par un appareil ennemi. À plusieurs reprises, des crevaisons de pneu retarderont la progression du LRDG. ■

Rommel lui-même semble confondre les deux unités. Il reste que des documents capturés aux Allemands indiquent clairement que les victimes du LRDG ont surestimé les effectifs de leurs adversaires et ont éprouvé beaucoup de craintes pour la sécurité de leurs lignes de communication. En mars-mai 1942, avant la bataille de Gazala, on dénombre 20 bataillons d'infanterie, trois régiments d'artillerie, des automitrailleuses et des chars entre Derna et El Agheila. Pourtant, le LRDG et le SAS semblent y opérer en toute impunité. Certes, les *Compagnie Sahariane* sont au Fezzan, face à la menace des FFL, des forces britanniques au Soudan et également du LRDG. Par ailleurs, l'importance des effectifs de l'Axe s'explique aussi par la relative proximité de la ligne de front (à Gazala).

Les plus grands succès du LRDG sont sans conteste ceux ayant trait à la recherche de renseignements sur l'adversaire et sur la praticabilité du terrain. Les renseignements obtenus étaient précis et ont aidé le grand quartier général du Caire à planifier ses opérations tout en ayant la vision la plus exacte possible des intentions et des mouvements de l'ennemi. Toutefois, ces rapports ne font que s'ajouter ou simplement confirmer les données obtenues par ULTRA, la reconnaissance aérienne, les services d'écoute ou encore les patrouilles menées par des forces plus conventionnelles de la *8th Army*. Il fallait être capable de renvoyer les informations au QG (grâce à la radio) et que celui-ci soit à même de les traiter à temps. Si ces missions menées par le LRDG étaient essentielles, il est difficile de quantifier leur importance réelle comparativement aux autres sources de renseignements. La formation a été également efficace pour l'évaluation de la qualité du terrain et la recherche de passages. Elle a indubitablement réussi aussi dans sa tâche de taxi pour d'autres unités opérant sur les arrières des forces de l'Axe.

Par ailleurs, les pertes essuyées par le LRDG en hommes et en véhicules ont parfois été sévères pour certaines patrouilles, mais se limitent au final à quelques dizaines d'hommes. Comme pour les SAS, les résultats obtenus dépassent largement l'effort militaire consenti par l'Armée britannique. Au final, on peut conclure que la formidable épopée du LRDG est une réussite et un choix judicieux du général Wavell. L'unité se devait d'être mise sur pied, ne serait-ce qu'au cas où les Italiens auraient tiré davantage profit de leurs garnisons dans le désert pour menacer l'Égypte dès l'été 1940. Sans le LRDG, le SAS, non encore doté de ses fameuses Jeep après le fiasco de son premier parachutage, ni aucune autre unité de commandos ou d'espions n'auraient pu voir le jour ni mener des opérations derrière les lignes de l'armée de Rommel. L'existence même du LRDG, pourtant avant tout unité de renseignement, a permis la pérennité de toutes ces formations. ■

◀ Le *Captain* Lloyd Owen, photographié ici avec un manteau en peau de chèvre à Ghetmir, près de Jalo, en février 1942. Les patrouilles du LRDG durent faire face à de nombreuses difficultés. Néanmoins, elles accomplirent avec succès des missions variées, sous le commandement inspiré de Ralph Bagnold puis de Guy Prendergast.

▲ Des camions pilotés par des hommes d'exception évoluant dans les paysages magnifiques et envoûtants du désert sous le soleil : l'épopée du LRDG s'apparente à une véritable aventure, ce qui est en grande partie vrai.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

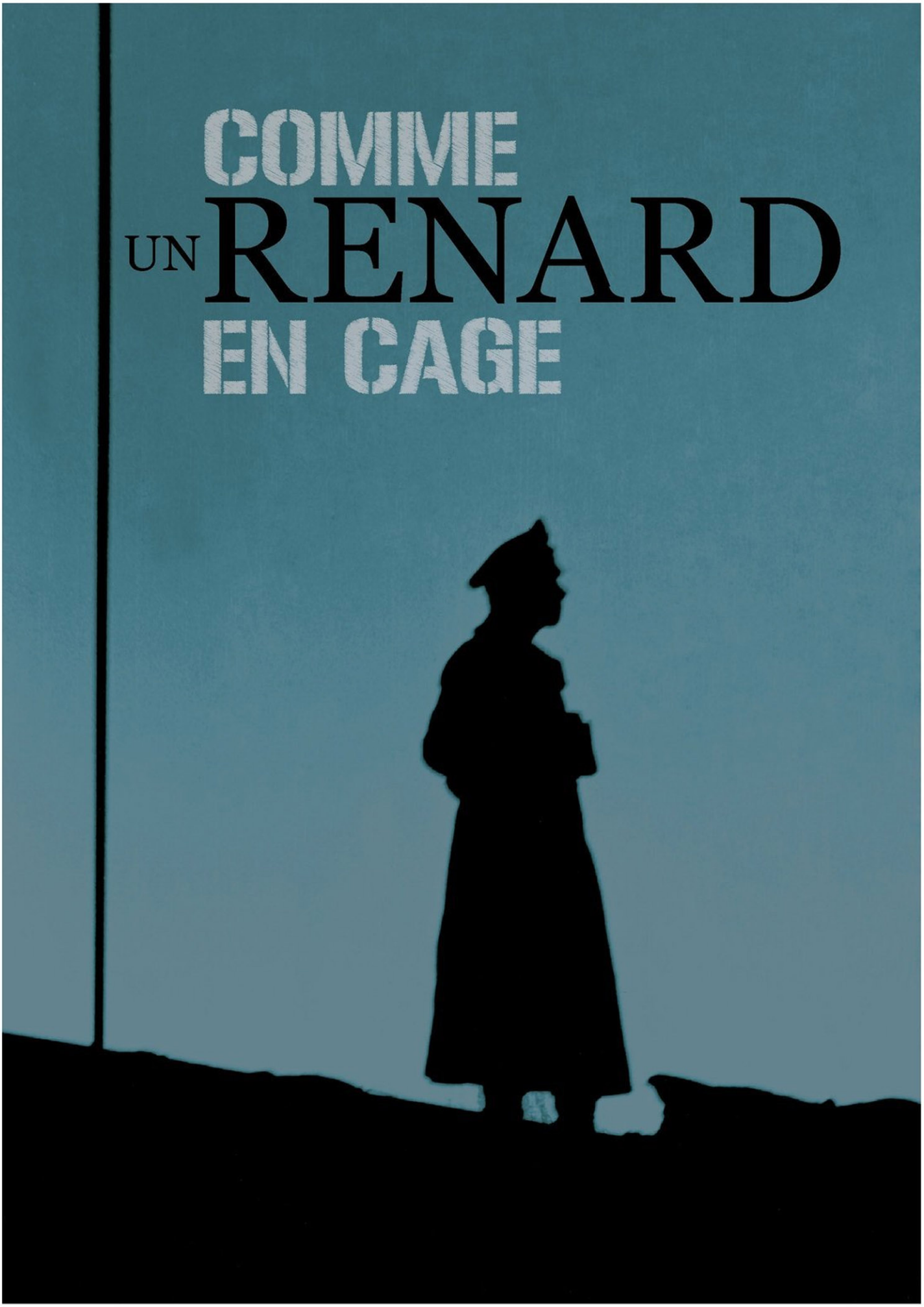
- Gordon (J. W.), *The Other Desert War: British Special Forces in North Africa, 1940-1943*, Greenwood Press, 1987
- Kennedy-Shaw (W.B)., *Patrouilles du Désert*, Berger-Levrault, 1948 : un récit vivant d'un des premiers raiders
- O'Carroll (B.), *Bearded Brigands: the legendary Long Range Desert Group in the diaries & photographs of trooper Frank Jopling*, 2003 : probablement le meilleur ouvrage sur le sujet.
- Swinson (A.), *Les Raiders, patrouilleurs du désert*, Marabout, 1971 : un récit clair qui est une bonne introduction au sujet.
- Winter (H.W.), *Special Forces in the Desert War, 1940-43*, The National Archives, 2001 (lire aussi l'histoire officielle néo-zélandaise sur le LRDG) : écrit à l'origine pour la section historique du War Cabinet, fourmille de données et de détails à partir des archives du LRDG.
- Molinari (A.), *Desert Raiders: Axis and Allied Special Forces 1940-43*, Battle Ordrers n° 23, Osprey, 2007
- Moreman (T.), *Long Range Desert Group Patrolman*, Warrior n° 148, Osprey, 2010
- Jenner (R.) et List (D.), *The Long Range Desert Group*, New Vanguard n° 32, Osprey, 1999

SUR INTERNET :

- www.lrdg.org
- www.lrdg.de/main.htm

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

COMME UN RENARD EN CAGE



ROMMEL, LES *PANZER* ET LA NORMANDIE

Grièvement blessé le 17 juillet 1944 et évacué du front de l'Ouest à la suite d'une attaque aérienne, le maréchal Erwin Rommel n'a pas eu l'occasion de mener la campagne de Normandie à son terme. Bien que des facteurs extérieurs à sa sphère de contrôle aient limité fortement la portée potentielle de ses décisions, ses choix stratégiques et tactiques avant le débarquement auront un impact sur la suite des événements.

Par **Hugues Wenkin**

LE 3 novembre 1943, l'*Oberkommando der Wehrmacht* (*OKW*, Haut commandement de la *Wehrmacht*) émet la dernière directive d'une série édictée depuis le 31 août 1939. Elle porte le n° 51 et traite de la préparation de la défense contre une invasion à l'Ouest. Ce document constitue le point de départ et le cadre de la grande tâche consistant à préparer la *Wehrmacht* à se défendre contre un débarquement imminent sur le continent ouest-européen. Les phrases introductives de cette directive affirment : « Le combat acharné et meurtrier mené depuis deux ans et demi contre le bolchevisme a soumis aux plus rudes épreuves la masse de nos forces militaires. Cela correspondait à l'ampleur du danger et à la gravité de la situation générale. Cette dernière s'est modifiée entre-temps. Le danger subsiste à l'Est, mais un autre plus grand encore se profile à l'Ouest : le débarquement anglo-saxon. À l'Est, l'immensité du territoire nous permet dans le cas le plus défavorable de perdre du terrain, même sur de vastes étendues, sans que le système nerveux de l'Allemagne soit touché à mort. Il en va différemment à l'Ouest. Si l'ennemi parvenait à y faire une large brèche dans notre défense, les conséquences en seraient rapidement incalculables. Tous les indices montrent que l'ennemi passera à l'attaque contre le front occidental de l'Europe au plus tard au printemps prochain et peut-être déjà plus tôt. »

◀ En novembre 1943, le « Renard du désert » reçoit la mission de renforcer les défenses à l'Ouest en vue de l'invasion alliée attendue pour l'année suivante sur les côtes européennes. La tâche qui l'attend est titanesque.
US Nara

▼ Quand il découvre les fortifications du mur de l'Atlantique, Rommel se rend compte que le rempart censé protéger le glacis continental n'a absolument pas la puissance que la propagande allemande lui prête.
US Nara

MISSIONNAIRE DU *FÜHRER*

Les prescriptions qui viennent ensuite font état d'un renforcement conséquent des forces disponibles pour augmenter la capacité des défenses de l'Ouest de façon à empêcher toute pénétration dans les défenses côtières. L'une de ces mesures phares prévoit de doter toutes les *Panzer-Divisionen* et *Panzer-Grenadier-Divisionen* d'une mobilité adéquate et de 93 *Panzer IV* ou canons automoteurs, le tout devant être appuyé par un fort contingent de pièces antichars. La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend », la *21. Panzer-Division*, les *Infanterie-Divisionen* et les formations de réserve stationnées au Jutland sont amenées à pleine puissance de combat. Chaque mois, 100 canons antichars *Pak 40* ou *43* (dont la moitié sera mobile) et une quantité plus grande d'armes en tous genres – dont mille mitrailleuses – arriveront à l'Ouest.

La directive poursuit en ces termes : « Si l'ennemi réussit néanmoins à débarquer, il s'agit par un apport suffisant et rapide de forces et de matériel et par un entraînement intensif de donner leur pleine valeur aux grandes unités existantes, de constituer des réserves d'intervention, aptes à l'attaque et pleinement mobiles, qui, en contre-attaquant, empêcheront tout développement d'un débarquement (plus ou moins réussi) et rejetteront l'ennemi à la mer. »

Toutes ces précautions traduisent l'anxiété d'Hitler, qui ira jusqu'à déclarer le 20 décembre 1943 : « s'ils attaquent à l'Ouest, cette attaque décidera de l'issue de la guerre. »

La nervosité du dictateur le pousse à nommer un inspecteur spécial pour jauger la puissance de ses défenses. Son choix se porte sur le *Generalfeldmarschall* Rommel. Ce dernier se trouve alors en Italie, sous les ordres de Kesselring, avec qui il entretient des relations hiérarchiques pour le moins difficiles. Les raisons du choix du « Renard du désert » restent obscures. Le chef d'état-major de von Rundstedt, Günther Blumentritt, donne cependant trois justifications possibles à cette désignation. *Primo*, Rommel doit se familiariser avec ce secteur considéré comme clé pour la suite du conflit. *Secundo*, l'énergie débordante de ce jeune maréchal vient à point nommé pour donner un coup de fouet dans l'intensification des préparatifs défensifs. Il jouit en outre de la confiance du *Reichskanzler* et des cadres du parti nazi, avec qui il est en étroite relation. Il a des contacts au sein de l'organisation Todt. Il connaît bien Albert Speer et le docteur Goebbels et peut facilement obtenir un appui de leur part. *Tertio*, l'homme est familiarisé aux méthodes de combat du futur adversaire pour s'être opposé à lui en Afrique du Nord pendant deux ans.

Cette désignation, qui arrive début novembre, dans la foulée de la directive n° 51, s'accompagne d'instructions claires qui ne sont cependant pas portées à la connaissance de von Rundstedt, pourtant en charge du secteur. Rommel doit étudier l'état des défenses des côtes occupées par les forces allemandes. Il présentera par la suite des propositions pour l'améliorer et s'attachera à préparer des projets d'opérations offensives contre un ennemi ayant débarqué en Europe occidentale, en détaillant les conditions de déploiement, de mouvement et d'engagement dans les secteurs considérés. Il est tenu d'approfondir plusieurs aspects clés, tels que : l'organisation, l'articulation du commandement et de la conduite des trois Armes de la *Wehrmacht* (*Heer*, *Luftwaffe* et *Kriegsmarine*) participant à l'offensive. Son étude portera une attention particulière sur les réserves générales, les groupes de combat venant des secteurs non menacés et ceux à prélever à l'arrière sur les divisions de réserve, les écoles, les divers établissements de la *Wehrmacht* ou des *Waffen-SS*, les forces appartenant aux trois Armes étant rendues disponibles à cet effet. Rommel doit également revoir la répartition et le ravitaillement distribué. Enfin, ses compétences sont mises à profit pour définir les tactiques à mettre en œuvre dans les secteurs d'action, en tenant compte des possibilités d'intervention de la *Panzerwaffe* et celles des forces de l'adversaire. Vaste programme s'il en est, toutefois, le jeune loup du *Führer* est taillé pour répondre à l'énormité de la tâche qui lui incombe.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Rommel commence ses inspections par le Danemark, pour descendre ensuite vers les Pays-Bas, la Belgique et finir par la France. Très vite, il découvre que le mur de l'Atlantique n'est réellement puissant que dans le secteur du Pas-de-Calais ; sur le reste des côtes, il pèche par de très nombreux défauts.

La première de ses lacunes, et non des moindres, est l'organisation de la défense qui ne répond à aucun schéma directeur. Les divisions ont commencé à construire des fortifications de campagne parfois tout près de la côte, parfois très loin, en fonction des idées personnelles de leurs *Kommandeure*. Très peu semblent en fait avoir une idée bien claire de la puissance du débarquement attendu. Dans la plupart des cas, les commandants locaux se basent sur l'espoir de pouvoir arrêter l'adversaire jusqu'à l'arrivée des renforts qui permettront de rejeter l'assaillant à la mer. Selon l'amiral Ruge, attaché à l'état-major de Rommel pour les questions navales, les mesures envisagées pour assurer la défense reposent

▲ Hitler choisit Rommel pour renforcer ses positions défensives, en particulier parce qu'il jouit de sa confiance et que son énergie débordante est tout indiquée pour accomplir cette mission difficile.
US Nara

▲▲ Le *Pak 40* est une arme antichar de grande qualité ; un grand nombre de ces pièces va être installé dans les défenses. Il côtoiera bien évidemment du matériel de moindre valeur. Ici, il est tracté par un semi-chenillé Somua MCG de prise.
Archives Caraktère

▲ Le Marder III *Ausf. M* équipé d'un *Pak 40* est un automoteur de grande valeur défensive en dépit de sa superstructure ouverte ne protégeant son équipage que très sommairement. Cet engin équipe les bataillons antichars des *Infanterie-Divisionen* les mieux loties, les autres devant se contenter de pièces tractées ou d'automoteurs bricolés sur des châssis de prise dépassés.
Archives Caraktère

▼ Rommel commence sa mission par une inspection en règle de l'ensemble du littoral. Il se rend alors compte du défi qui se présente à lui. Ses relations avec Rundstedt, qui le voit comme un intrus et un parvenu favorisé par le parti nazi, vont être tendues.
Archives Caraktère

sur l'expérience acquise lors des coups de main tentés en France par les Britanniques. Les batteries côtières sont par exemple englobées dans le système de défense. Cette disposition avait été adoptée à la suite de l'assaut sur Dieppe le 19 août 1942, pendant lequel l'assaillant avait pu les surprendre et les éliminer. La collaboration entre les chefs locaux des trois Armes peut être considérée comme satisfaisante, mais il n'en est plus de même au sein du Haut commandement. Il résulte de cet état de fait que les trois Armes obéissent à des instructions différentes. Par exemple, certaines batteries de la marine et des stations radiogoniométriques de la *Luftwaffe* sont situées devant les positions d'infanterie, alors que ces dernières sont censées les protéger…

Plus grave, il n'y a pas d'accord sur les principes devant présider à l'installation de l'artillerie côtière entre la *Kriegsmarine* et la *Heer*. Les pièces des marins sont assignées à la lutte contre les navires, tandis que celles de l'armée de Terre ont pour but de défendre le rivage. Il en résulte deux approches totalement différentes dans la conception des emplacements. Pour atteindre des buts flottants, très mobiles, les marins doivent tirer en visée directe.

Aussi construisent-ils leurs batteries sur le rivage même, acceptant qu'elles puissent être engagées immédiatement par les navires. La *Heer*, au contraire, estime qu'elles doivent se trouver plus en arrière, bien camouflées, et tirer de façon indirecte en utilisant les postes d'observation avancés. Parce que, selon ses principes, toute artillerie placée trop en avant est jugée extrêmement vulnérable aux attaques venant de la mer ou des airs.

Du point de vue de la *Kriegsmarine*, il s'agit de causer à l'ennemi le plus de dommages possible, donc non seulement de tirer, mais aussi de toucher. Une batterie tirant bien mais rapidement mise hors de combat ne rendra pas plus de services qu'une autre qui dure plus longtemps mais ne mettrait pas de coup au but. Pour donner toute son efficacité au feu, il faut disposer d'une conduite de tir excellente permettant de canonner sans retard un objectif qui, sur mer, peut se déplacer avec rapidité dans toutes les directions. D'autre part, pour durer longtemps, il est nécessaire d'empêcher que les pièces soient atteintes par des coups directs en les cuirassant fortement. La Marine allemande possède une grande expérience du tir sur objectifs mobiles. Ses installations lui permettent d'obtenir, à cet égard, les résultats maximaux. Des appareils mesurent la distance du but, le relèvent, calculent tous ses mouvements et concentrent théoriquement les coups de toutes les pièces dans un cercle étroit ayant le navire ennemi pour centre. Ces appareils sont coûteux et compliqués, aussi l'artillerie côtière n'en possède-t-elle que rarement, d'où son désir de suivre en vue directe les mouvements de l'objectif.

Par contre, l'armée de Terre est équipée de façon très primitive et se trouve dans l'incapacité de suivre efficacement une cible mobile à cause de la lenteur du

▲ La *Kriegsmarine* et la *Heer* doivent collaborer pour organiser le mur de l'Atlantique. Leurs visions dictées par des buts tactiques différents ne coïncident pas. Le *Generalfeldmarschall* va avoir fort à faire pour donner de la cohésion à son dispositif. On le voit ici en grande discussion avec l'amiral Ruge, rattaché à son état-major. US Nara

▶ Les marins veulent se doter d'une capacité de tir direct pour atteindre les navires en pleine mer. Pour ce faire, ils installent leurs pièces lourdes sur le rivage, où elles seront prises pour cible par la flotte d'invasion. US Nara

réglage du tir indirect. L'avantage de ses bouches à feu ne réside que dans des tirs sur le rivage au moment où les chalands de débarquement touchent terre. À son arrivée, Rommel se trouve face à cette situation peu satisfaisante. Le mur de l'Atlantique n'a pas la puissance d'arrêt que la propagande veut bien lui prêter, et le peu de moyens disponibles n'est absolument pas déployé de manière coordonnée. Il en arrive à l'horrible constat que l'ouvrage est un géant de papier !

Le 31 décembre 1943, le « Renard du désert » rend son rapport au *Führer*. Deux semaines plus tard, l'inspecteur spécial redevient chef de guerre en prenant la tête de la *Heeresgruppe B* et est placé sous les ordres du *Generalfeldmarschall* Gerd von Rundstedt au sein de l'*Oberbefehlshaber West* (*OB West*). Son organisation est en charge d'un secteur allant des Pays-Bas à la frontière franco-espagnole pour ce qui touche à la défense du territoire occupé. Le groupe d'armées de Rommel reçoit ses ordres de Keitel, qui coiffe l'*OKW*, le Haut commandement de la *Wehrmacht*. Dans les faits, l'*OB West* ne contrôle que les éléments de la *Heer*, composée dans cette zone par les groupes d'armée B et G ainsi que la *Panzergruppe West*. Il n'a pas d'influence sur la *Waffen-SS* autre que les instructions opérationnelles et n'a qu'un contrôle conditionnel sur le *Marine-Gruppenkommando West* et la *Luftflotte 3*. Concrètement, cela signifie que les batteries côtières ne dépendent pas de lui et que le *III. Flak-Korps* et ses précieuses pièces de DCA ne sont pas soumis à ses exigences.

D'emblée, il s'établit une opposition forte entre Rommel et son supérieur hiérarchique, qui digère mal d'avoir vu son dispositif ausculté à la loupe par son nouveau subordonné, qui soit dit en passant garde un droit de regard sur ce qui se passe dans les autres groupes d'armées du front Ouest. Les deux hommes ne sont pas de la même génération. Leurs origines et leur éducation sont totalement différentes. Si les deux officiers se respectent mutuellement, Rommel n'hésite pas à critiquer les décisions de son supérieur et n'obéit à ses ordres que s'ils sont en accord avec sa propre opinion. L'ancien chef de l'*Afrika-Korps* a un accès direct à Hitler et utilise cet argument pour prendre ses décisions avec beaucoup d'indépendance. D'autant qu'il n'a pas oublié sa défaite en Tunisie et veut redorer son blason par son impact décisif sur la défense du secteur le plus menacé par une invasion.

Rommel coiffe maintenant les *15.* et *7. Armeen* défendant les côtes de la Frise néerlandaise à Nantes. Une pomme de discorde va exacerber l'opposition entre lui et son supérieur hiérarchique : le contrôle de la précieuse *Panzergruppe West*. Celui qui dispose de ces réserves blindées sera l'acteur clé de la campagne qui s'annonce, et l'ambitieux jeune loup du *Führer* entend bien s'approprier le haut de l'affiche quand commencera l'« invasion » de l'Europe. Par ailleurs, ce qui est valable pour son chef l'est également pour lui. Ainsi, il ne contrôle que les troupes terrestres et est obligé de composer avec ses collègues des forces maritimes et aériennes, qui ne partagent pas les mêmes objectifs que lui. Toute ressource complémentaire doit donc être âprement disputée.

▲ Parmi les troupes garnissant la côte se trouvent les très douteuses *Luftwaffen-Feld-Divisionen* voulues par Göring en 1942, mais mal formées, mal encadrées, mal équipées. Rien d'autre que de la chaire à canon incapable de soutenir une quelconque pénétration adverse. Des formations tout juste bonnes à des tâches d'occupation. Ici, probablement aux Pays-Bas, des *Jäger* de l'une d'entre elles assis autour d'un *Pak 40*.
AMC # E023203

▲▲ Les innombrables querelles au sommet de l'*OB West* dénient à Rommel toute emprise sur le *III. Flak-Korps*, dont les pièces lourdes – les fameux *8,8cm* à l'efficacité antichar légendaire – seraient pourtant d'une grande utilité pour briser toute avance blindée en direction des terres.
Bundesarchiv – Bild 101I-494-3396-18 – Zwirner

DÉFENDRE LE LITTORAL COMME LEITMOTIV

Une option tactique germe petit à petit dans l'esprit de Rommel. Elle est fondamentalement simple : le rivage constitue la première ligne de défense. Concrètement, cela signifie que, désormais, Rommel cherchera à en découdre avec l'adversaire sur les plages. Il considère que les moments les plus délicats pour l'attaquant sont le débarquement proprement dit et la période immédiate suivante, soit les trois premiers jours de l'invasion. Pour le « Renard du désert », c'est à ce moment que se jouera le destin de l'Allemagne sur le front occidental. Son analyse repose sur la différence essentielle qui existe entre une percée et un assaut par la mer.

Dans le premier cas, c'est au début de l'opération que l'ennemi possède le summum de sa puissance offensive, qui finit par s'éroder plus ou moins vite en fonction de la résistance de l'adversaire et de la profondeur de la pénétration.

Dans le cas d'une attaque amphibie, c'est l'inverse qui se produit. Au moment de son arrivée sur terre, l'assaillant dispose de très peu de troupes en première ligne. Il doit constituer une tête de pont suffisamment grande pour pouvoir se renforcer, inverser le rapport des forces et finir par avoir raison de la résistance ennemie. Dans ce cas, le temps joue en faveur de l'attaquant. En effet, compte tenu de la proximité immédiate des convois et de leur capacité d'emport, la voie maritime est très efficace et permet d'amener à pied d'œuvre plus de matériel et d'hommes que le transport terrestre dans le même laps de temps. Dans le camp d'en face, les routes et le chemin de fer sont les seuls recours, mais ils seront harcelés par les bombardements et les sabotages de la Résistance, ce qui rendra le renforcement de la première ligne de défense très compliqué.

Ce raisonnement devient l'idée fixe d'Erwin Rommel : sa seule chance de succès est de bloquer l'invasion directement sur les plages et de rejeter les Alliés à la mer avant que ceux-ci n'aient pu amener suffisamment de moyens sur le rivage. Ce concept conduit l'officier à définitivement renoncer à la forme classique de contre-attaque pour agir contre l'assaillant avec toute sa puissance disponible dès qu'il posera le premier pied sur la plage. Rommel envisage alors une large ceinture de défense élastique, établie immédiatement le long du littoral, où l'infanterie occuperait de nombreux postes de résistance protégés par d'abondants champs de mines, tandis que les obstructions seront poussées le plus vers le large possible afin d'obliger les troupes alliées à arriver à marée basse et à parcourir toute la longueur de l'estran sous le feu de mitrailleuses protégées dans les fortifications.

▲ Rommel veut s'opposer à un assaut en repoussant l'assaillant sur le rivage par une contre-attaque blindée immédiate. Pour ce faire, il veut placer ses réserves blindées sur le littoral. Or, la plupart des *Panzer-Divisionen* sont positionnées au-delà du rayon d'action de l'aviation tactique de l'ennemi et de la portée de son artillerie de marine. Ici, des *Panzer IV* de la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » à l'entraînement du côté de Montauban au printemps 1944.
Archives Caraktère

▲ L'arrivée de Rommel a un effet décisif sur la préparation des défenses. Il transforme les positions en un enchevêtrement puissant, conçu avec ingéniosité. Le maréchal est ici en inspection à Raversijde, en Belgique, en décembre 1943.
Bundesarchiv – Bild 101I-295-1596-12 – Kurth

Le maréchal tire ces conclusions de son expérience. Elle lui donne une excellente acuité sur le déroulement futur des opérations. Pour nous en convaincre, il suffit de lire son premier rapport sur la question, daté du 31 décembre 1943 : « Le débarquement sera certainement précédé par de puissantes attaques aériennes et exécuté sous la protection d'un intense bombardement, auxquels participeront de nombreux bateaux de guerre et des escadres de bombardiers lourds. De même, il est vraisemblable qu'il s'effectuera sous le couvert d'un rideau de nuages artificiels. En même temps que se produira le débarquement proprement dit, des unités aéroportées seront parachutées dans les secteurs principaux sur les arrières immédiats des défenses côtières ; leur mission consistera à prendre les fortifications à revers et à créer une tête de pont dans les délais les plus rapides. Sur la côte, nos lignes défensives subiront de sérieux dommages du fait des bombardements aériens et navals ; dans ces conditions, il est douteux qu'après un tel pilonnage, elles soient encore à même de repousser l'ennemi, dont les forces approcheront sur un vaste front, entassées dans des centaines de péniches ou de bateaux d'assaut, sous le couvert de l'obscurité et du brouillard. Cependant, si nous ne réussissons pas à repousser le débarquement, notre front, insuffisamment occupé et manquant de profondeur, se verra rapidement percé. Bientôt, les troupes débarquées et les unités parachutées établiront le contact. » Rommel pressent avec une grande précision le *modus operandi* de l'adversaire. Il propose deux réponses tactiques : *primo*, renforcer le front défensif par des obstructions ; *secundo*, placer la force frappe à proximité immédiate du littoral.

OÙ DÉBARQUERA L'ENNEMI ?

Parallèlement, les sphères dirigeantes de la *Wehrmacht* essaient de deviner l'endroit où les Alliés attaqueront à l'ouest. Initialement, le Pas-de-Calais est retenu comme hypothèse la plus logique d'un point de vue opérationnel.

◀ Toutes les pièces d'artillerie capturées sont retournées contre leurs anciens propriétaires, ici un Bofors de 40 mm modèle 1938, trophée d'une précédente campagne victorieuse de la *Wehrmacht*. Son tir rapide et ses obus puissants en font une pièce idéale pour garnir le mur.
Archives Caraktère

En effet, le littoral picard ne manque pas d'attrait pour prendre pied sur le continent. C'est tout d'abord l'endroit où la Manche est la moins large. À peine vingt kilomètres séparent l'Angleterre des côtes de la France au niveau du détroit. Proximité qui diminue considérablement les temps de transport maritime et qui permet aux avions basés en Grande-Bretagne d'opérer aisément au-dessus de l'éventuelle tête de pont. Par ailleurs, par sa géographie, l'arrière-pays facilite un déploiement aisé et constitue une voie naturelle directe vers la Ruhr, le cœur industriel de l'Allemagne. Dans son rapport du 31 décembre 1943 à Hitler, Rommel est parfaitement aligné avec les vues de ses confrères : « Le centre de gravité des opérations de débarquement ennemi portera probablement sur le secteur occupé par la *15. Armee* (le Pas-de-Calais). Une des raisons de le croire, c'est que ce secteur sera la base principale de nos attaques à longue distance contre Londres et l'Angleterre. Étant donné l'état habituel de la mer dans ces parages, il est vraisemblable que l'adversaire aura pour principal objectif de s'assurer, dans les délais les plus rapides, la possession de ports capables de recevoir de nombreux bateaux. De plus, on peut s'attendre que l'ennemi tente de s'emparer rapidement de la zone servant de plateforme à nos engins à longue portée…
… il est très vraisemblable que l'ennemi fera porter son effort principal sur le secteur compris entre Boulogne et l'estuaire de la Somme et des deux côtés de Calais, où il bénéficiera des meilleures conditions de soutien de son artillerie à longue portée, de la route maritime la plus courte pour l'assaut et le ravitaillement, et de la meilleure utilisation de ses forces aériennes. »
Jusqu'au début du printemps 1944, cette conception prédomine : elle est partagée par Hitler, l'*OKW*, Rommel et Rundstedt. À partir du mois de mars cependant, le *Reichskanzler* change d'opinion et estime que les parties de la côte les plus menacées sont les péninsules du Cotentin et de la Bretagne, car elles offrent le maximum de possibilités pour la formation d'une tête de pont.

▲ C'est dans le Pas-de-Calais que le mur de l'Atlantique est le plus puissant, comme en témoigne cette pièce lourde (de 240 mm ?). La zone est idéalement située pour faciliter l'exploitation d'une percée alliée à l'Ouest et menacer rapidement la Ruhr, le poumon industriel de l'Allemagne.
AMC # E025191

En avril, le général Warlimont, chef adjoint des opérations à l'*OKW*, note dans ses mémoires un changement encore plus radical dans l'attitude du *Führer* vis-à-vis de cette problématique : « En avril 1944, sans raison apparente, Hitler inclut soudain la Normandie dans son appréciation des endroits probables pour un débarquement, presque au même titre que la côte de la Manche, mais cela ne changea rien aux principes de base du plan de défense. On se souviendra que, dans nombre d'ordres émis précédemment par l'*OKW*, la péninsule normande – et avec elle immanquablement la Bretagne – avait été placée au premier rang des zones présumées de plus grand danger. Des indications allant dans le même sens figuraient déjà dans un examen effectué par l'état-major Opérations et dans les instructions données début novembre 1943 par l'*OKW* au maréchal Rommel pour l'« étude d'opérations offensives contre un ennemi ayant débarqué », ainsi que dans des déclarations faites par Hitler en février et mars 1944. La différence qui existait néanmoins avec toutes les discussions précédentes résidait dans le fait qu'à présent, Hitler exigeait que la côte Nord de la Normandie soit renforcée de toute urgence. Cependant, comme le secteur de la Manche ne pouvait s'en trouver affaibli, les moyens qui purent encore être mis en œuvre furent des plus réduits. »

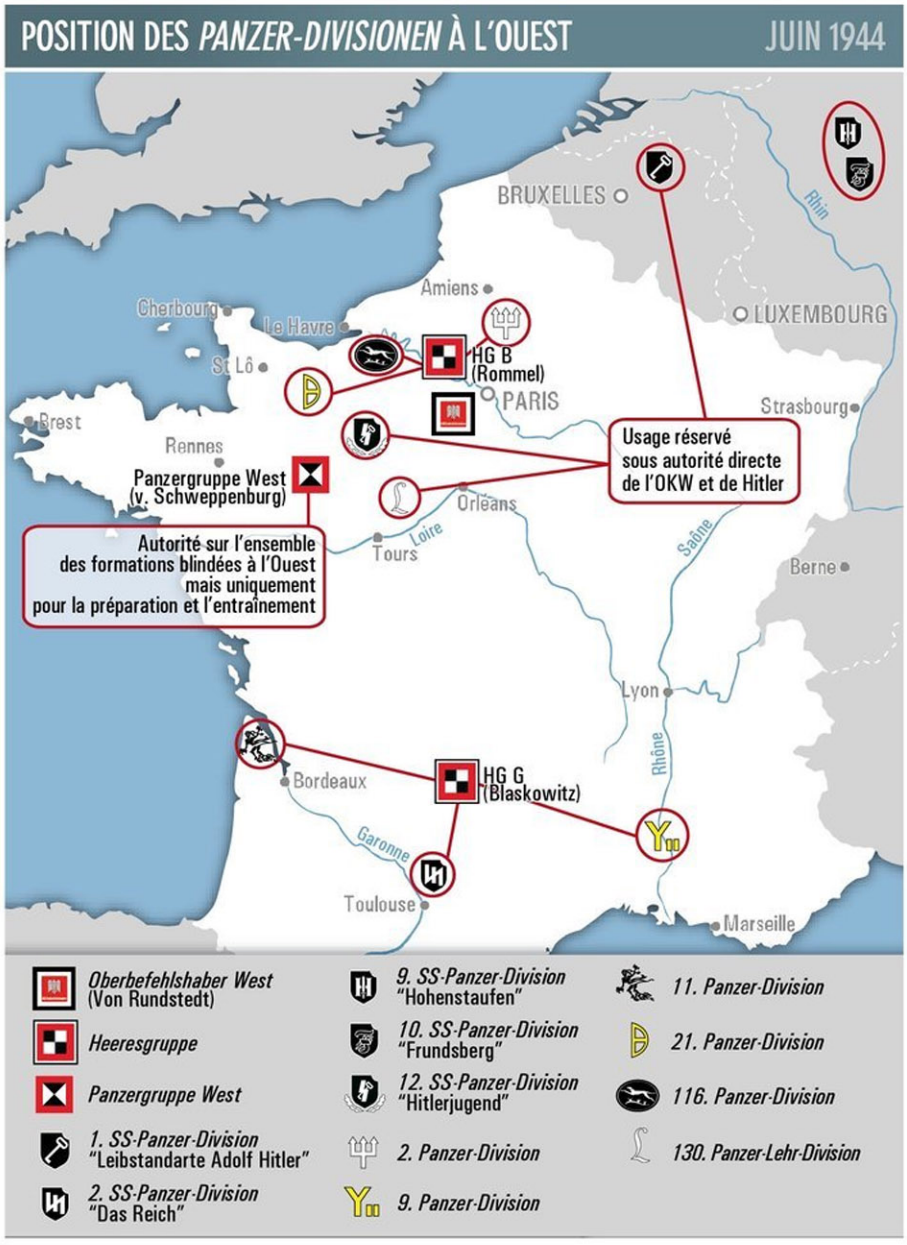
Intuition géniale ou conclusions tirées de renseignements, toujours est-il que le *Reichskanzler* ne parviendra pas à se décider à dégarnir le Pas-de-Calais après le 6 juin, tant il redoute, à l'instar de Rundstedt, que le débarquement de Normandie ne soit en fait qu'une diversion destinée à dégarnir les côtes flandriennes, où devrait se produire le véritable assaut allié.

Selon Hans Speidel, chef d'état-major de la *Heeresgruppe B*, à la mi-mai 1944, Rommel se fait quant à lui sa propre opinion de l'endroit du débarquement en se basant sur les ports d'importance situés à proximité des endroits propices à un assaut. Il ne croit pas à l'option du Pas-de-Calais, car il doute que les Alliés se jettent sur la partie du front la plus fortement protégée.

La Bretagne n'a pas non plus sa préférence à cause des possibilités stratégiques limitées dans ce secteur (côtes rocailleuses et péninsule facilement isolable).
Par déduction, le vainqueur de Tobrouk réduit petit à petit les zones probables d'invasion à l'embouchure de la Somme, de la Bresle et de l'Arques avec les ports d'Abbeville, Le Tréport et Dieppe, les bouches de la Seine avec Le Havre, les côtes du Calvados et la péninsule du Cotentin donnant accès à Cherbourg. Ce dernier point a sa préférence, car cette côte est protégée des vents d'ouest et de la grosse mer. Bien qu'il n'en ait aucune certitude, Rommel va s'intéresser très fortement à ce secteur et réclamer son renforcement. Ce sont ces déductions qui le poussent à demander le déplacement de certaines *Panzer-Divisionen* dans le Calvados et d'insister pour que le *III. Flak-Korps*, avec ses vingt-quatre batteries de DCA, y soit également concentré. Requêtes refusées tant par Jodl que par Göring.

OÙ METTRE LES *PANZER-DIVISIONEN* ?

Le principe fondamental de la défense imaginée par Rommel est de mettre le plus en avant possible les *Panzer-Divisionen* pour qu'elles puissent agir immédiatement contre l'assaillant. Il établit donc des plans pour les retirer de la région parisienne afin de les déployer sur des positions situées à l'arrière des défenses côtières, d'où elles pourraient rapidement intervenir sur les zones de débarquement. Il ne sait que trop que, en l'absence d'une couverture aérienne suffisante dans le ciel de Normandie, il sera impossible de déplacer ces formations sur les routes en plein jour, tandis que le facteur temps aura une importance capitale. Dans son rapport, il affirme : « S'il nous faut acheminer le gros de nos réserves depuis l'intérieur, ces mouvements, non seulement prendront un temps considérable – un temps dont l'ennemi tirera profit pour se renforcer sur les points de pénétration…
…Si l'on tient compte de la supériorité en effectif et en matériel des forces ennemies, de leur entraînement poussé et de leur écrasante supériorité aérienne, je doute que nous puissions remporter la victoire dans une bataille importante sur le continent. La supériorité de l'aviation anglo-saxonne est telle, qu'à elle seule, elle est à même d'interdire tout mouvement d'unités importantes sur le front ou sur les arrières, aussi bien de jour que de nuit. Sauf exception, notre propre aviation s'est montrée incapable d'intervenir pour appuyer nos opérations.



◀ et ▼ Les *schwere Panzer-Abteilungen* (ici, la *101. SS*) vont trouver dans la plaine de Caen un terrain idéal pour leurs engins. Ils vont prélever un lourd tribut sur les Sherman. Il est vrai que le Tiger, fortement blindé, doté d'un tube puissant, va se révéler être un atout défensif idéal. Il sera principalement utilisé pour briser l'élan des assauts britanniques, soit en menant des attaques préventives, soit en contre-attaquant en cas de percée.
Archives Caraktère

En conséquence, j'estime que nous devons tout tenter pour repousser le débarquement sur la côte et pour livrer le combat dans la zone littorale. »

Suivant la logique de son raisonnement, Rommel veut amener aux points d'invasion présumés les six *Panzer-Divisionen* immédiatement accessibles. Sans ces réserves blindées, il est selon lui impossible de refouler de grandes percées locales après un débarquement.

Mais Rundstedt ne l'entend pas de cette oreille. Issu de la vieille école prussienne, préconisant les larges manœuvres d'enveloppement, il veut se ménager une réserve stratégique dans la région parisienne pour être en mesure d'intervenir après un débarquement allié. Il pense avant tout à sauvegarder sa liberté d'action afin de pouvoir faire jouer à volonté la supériorité du commandement allemand. Le *General der Panzertruppen* Leo *Geyr* von Schweppenburg, « patron » de la *Panzergruppe West*, est exactement de l'avis du commandant suprême à l'ouest et va même plus loin. La supériorité navale et aérienne de l'adversaire est telle que si une attaque a lieu, elle réussira immanquablement. Disposer les blindés le long des plages ne fera que les mettre sous les tirs des navires de guerre, qui, par leur puissance de feu, anéantiront les *Panzer* aussi facilement qu'ils l'ont fait à Salerne. Il vaut donc mieux garder les chars en sûreté à distance pour les utiliser dans une attaque foudroyante qui écrasera plus tard l'ennemi.

Le *Generaloberst* Heinz Guderian est invité par Hitler à donner son avis en tant qu'inspecteur des troupes blindées. Il affirme d'emblée qu'il serait beaucoup trop dangereux de lancer ses précieuses divisions blindées sur les plages. Si le débarquement avait lieu ailleurs, il serait impossible de les retirer de leurs positions d'attente pour aller affronter une nouvelle menace, par exemple du côté du Pas-de-Calais.

En avril 1944, Guderian, Rommel et Schweppenburg se rencontrent à la demande du *Führer*, sans toutefois pouvoir rapprocher leurs points de vue. Le 23 avril 1944, le *Kommandeur* de la *Heeresgruppe B* écrit à Jodl pour faire

▼ Le Panther est un engin de combat formidable : il partage avec le Tiger une terrible réputation de tueur de chars dans le bocage. Cependant, son canon long et sa taille ne sont pas à proprement parlé idéaux pour ce terrain fortement encagé.
Archives Caraktère

entendre ses vues et obtenir le contrôle direct des *Panzer-Divisionen* : « Mon seul souci véritable est le problème des unités mobiles. En dépit des décisions prises lors de la conférence du GQG, le 21 mars, ces forces n'ont pas été mises à ma disposition. Certaines formations sont encore dispersées sur un vaste territoire, loin à l'intérieur des terres ; elles arriveront donc trop tard pour jouer leur partie dans la bataille du littoral. »

Devant l'absence de réaction, Rommel ne désarme pas pour autant : il essaie sans cesse de pousser les *Panzer-Divisionen* à proximité des points du littoral qui lui semblent les plus menacés. Ainsi, le 12 mai, le « Renard du désert » demande à Jodl de déplacer la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » vers la partie méridionale du Cotentin, qui demeure pour lui insuffisamment protégée. Sa requête ne sera toutefois pas suivie d'effet. Le jour du débarquement, la puissante division *SS* de Fritz Witt ne pourra pas agir immédiatement, et elle devra au préalable parcourir 50 km sous la menace des chasseurs-bombardiers. Rommel insiste également pour que la *130. Panzer-Lehr-Division* soit transférée dans le même secteur, sans non plus obtenir gain de cause. Le 17 mai, dépité, il confie à Bayerlein, *Kommandeur* de cette division d'élite qu'il connaît bien depuis la campagne d'Afrique puisqu'il était son chef d'état-major : « Nos amis venus du front de l'Est ne se rendent nullement compte de ce qui les attend ici. Il ne s'agit plus de briser l'assaut de hordes fanatiques, lancées en vagues compactes à

◤ Le *Panzer IV* (ici un *Ausf. G* de la *26. Panzer-Division* en juin 1943 à Amiens) compose 50 % du parc de chars de la *Panzer-Division Typ 1944*. Bien que de conception ancienne (l'*Ausf. A* est sorti des chaînes en 1936), il joue à armes égales avec le Sherman.
ECPA-D

◀ et ▼ Le second semestre de 1943 et le premier de 1944 sont mis à profit pour entraîner les nouvelles recrues en vue de l'invasion. Ici, des *Panzergrenadiere* de la *26. Panzer-Division* confrontés à leurs *Sd.Kfz. 250/1*, toujours à Amiens en juin 1943. Deux formations puissantes voient le jour et joueront un grand rôle dans la bataille qui s'annonce : la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et la *130. Panzer-Lehr-Division*, toutes deux créées en vue de l'invasion.
ECPA-D

▲ Le *General der Panzertruppen* Leo *Geyr* von Schweppenburg veut jouer la carte de la mobilité des réserves. Ses vues sont complètement opposées à celles de Rommel.
DR

l'assaut de nos lignes, sans égard pour les pertes et sans recours à l'appui d'armes tactiques. Ici, nous devons faire face à un adversaire qui applique toute son intelligence naturelle à bien employer une infinité de ressources d'ordre technique, qui ne recule devant aucune dépense de matériel, et donc chaque opération se déroule comme si elle avait été précédée d'exercices répétés. »

Finalement, dans le courant du mois de mai, Schweppenburg fait personnellement appel à Hitler afin de pouvoir maintenir près de Paris le gros de sa réserve de blindés. Et tout se termine par un compromis insatisfaisant pour toutes les parties : les quatre *Panzer-Divisionen* de réserve resteront là où elles sont en tant que force d'assaut mais sont placées directement sous l'autorité de l'*OKW*. C'est une décision désastreuse sur le plan pratique, car elle complique encore un peu plus la chaîne de commandement et réduit l'autonomie déjà trop limitée des maréchaux sur le front. Les Alliés, quant à eux, ne s'y trompent pas. Le colonel Winterbotham, à la tête du service d'écoute et de décryptage ULTRA, écrit dans ses mémoires : « C'était, pour nous, le gâteau que nous attendions. Si Hitler avait donné raison à Rommel, les chances de succès de l'opération « Overlord » auraient été sérieusement compromises. D'autre part, rien n'indiquait un mouvement quelconque de l'une ou l'autre des divisions d'infanterie de la *15. Armee* stationnée dans le secteur du Pas-de-Calais. Après cette bribe d'information qui nous avait été apportée par le message d'Hitler, je ne fus pas surpris de trouver Tedder qui tirait sur sa pipe d'un air satisfait tout en observant de la fenêtre de son bureau les clairons qui sonnaient la retraite et les *GIs* qui amenaient la Bannière étoilée et la pliaient religieusement.

De l'autre côté de la mer, à La Roche-Guyon, où attendait un Rommel finalement très déçu et perplexe devant la faillibilité des *Führern*, des soldats de la *Wehrmacht*, au même moment, étaient sans doute en train d'amener le pavillon à la croix gammée. Rommel avait donc perdu le contrôle de la force blindée principale, et on n'avait jamais placé sous son autorité les batteries côtières qui relevaient de la Marine allemande ainsi que quelques contre-torpilleurs et autres vedettes lance-torpilles qui prenaient rarement la mer [...] Dans son incertitude désespérée, Hitler avait finalement penché en faveur des vues orthodoxes de son vieux général [Rundstedt]. » Le « Renard du désert » ne contrôle finalement que trois divisions blindées des dix présentes à l'Ouest, à savoir les *2.*, *116.* et *21. Panzer-Divisionen*, et encore, pour les aspects liés à l'entraînement, dépendent-elles de Schweppenburg, chef de la *Panzergruppe West,* tandis que leur positionnement relève de l'approbation directe d'Hitler. De fait, il n'y a pas véritablement de divisions blindées positionnées derrière les plages, seule la 21e se trouvant dans le secteur de Caen. La 116e est quant à elle à Rouen, la 2e demeurant entre Amiens et Abbeville. Ainsi, en dépit du fait qu'elles dépendent de la *Heeresgruppe B*, elles ne sont pas à proximité immédiate du littoral, comme le voudrait Rommel.

Le *I. SS-Panzer-Korps* du *SS-Obergruppenführer* Josef Dietrich, subordonné à la réserve, a ses trois divisions réparties comme suit : la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » est à Beverloo, en Belgique, la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » est à Lisieux, la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen » est entre Saumur et Poitier. La *130. Panzer-Lehr-Division*, qui complète les unités de Schweppenburg, est dispersée entre Orléans, Chartres et Le Mans.

Enfin, les trois formations de la *Heeresgruppe G* sont à Bordeaux, Toulouse et Avignon.

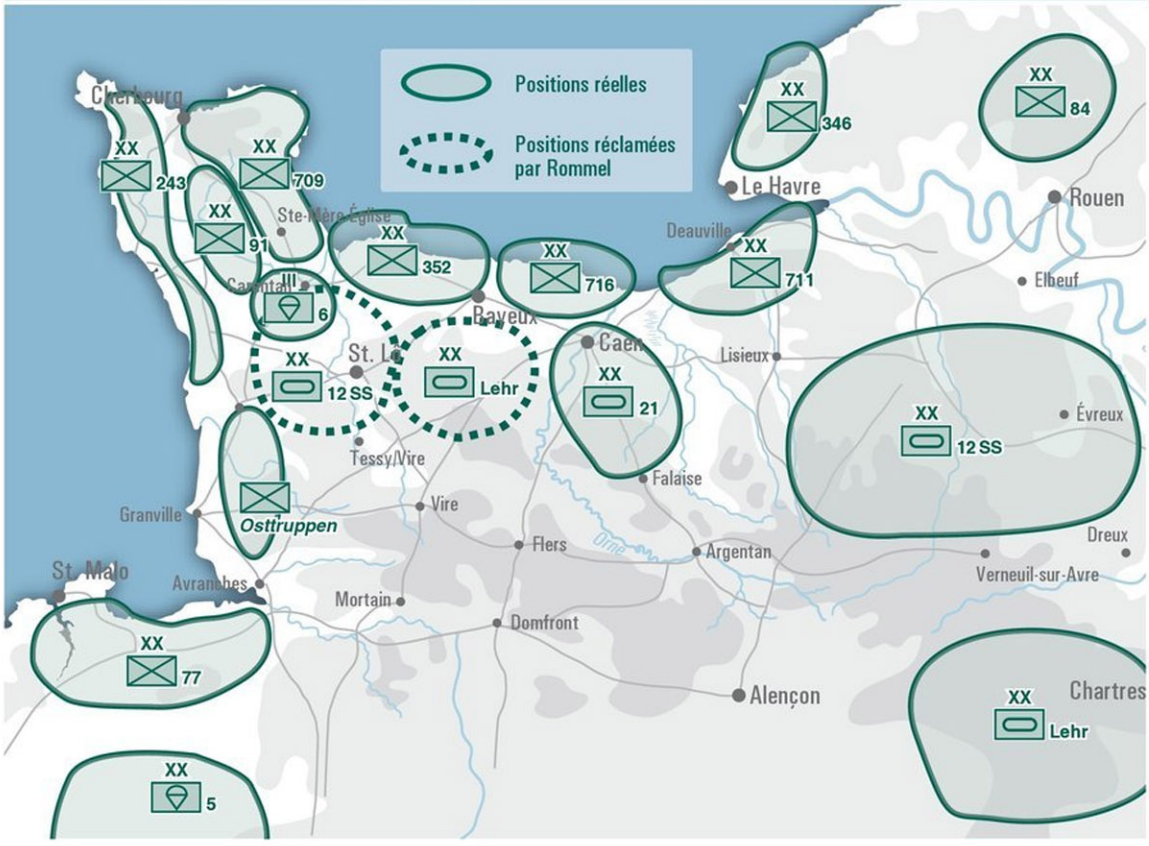
Ne pas avoir écouté les conseils judicieux du « Renard du désert » s'avérera une décision très lourde de conséquences dans la bataille qui s'annonce. Le 3 juillet, dans son rapport au *Generalfeldmarschall* von Kluge, qui aura alors remplacé Rundstedt, Rommel insistera lourdement sur le sujet pour se dédouaner en rappelant : « Les demandes de renfort formulées à diverses reprises par la *Heeresgruppe B*, soit bien avant l'invasion, soit surtout à la fin du mois de mai, c'est-à-dire au moment où la Normandie paraissait directement visée, ont toutes été repoussées ; celle, entre autres, de la « Hitlerjugend » qui aurait dû être envoyée dans la région Lessay-Coutances de manière à pouvoir lancer une puissante contre-attaque contre l'ennemi débarquant soit à l'ouest, soit à l'est du Cotentin. Étant donné la supériorité aérienne présumée de l'adversaire, deux jours au moins étaient nécessaires pour amener la *12. SS-Panzer-Division* de ses cantonnements, au sud de la Seine, jusque sur le front. En outre, un mouvement de ce genre ne pouvait s'accomplir sans de lourdes pertes. Le général Jodl était au courant de cet état de choses ; peu avant l'invasion, il m'a fait demander par l'intermédiaire du général Buhler combien de temps s'écoulerait avant que la *12. SS-Panzer-Division* pût passer à l'action en Normandie. Mes réclamations continuelles tendant au déplacement de cette unité restèrent vaines, on se contenta de me donner l'assurance que la division serait placée sous mon commandement dans l'éventualité d'une attaque ennemie. De même, ma proposition tendant à cantonner la *Panzer-Lehr-Division* là où elle aurait été en mesure d'intervenir rapidement dans les combats côtiers, soit en Bretagne, soit en Normandie, essuya une fin de non-recevoir ; on craignait l'atterrissage éventuel de forces ennemies aéroportées aux environs de Paris. »

◀ En haut
Du matériel français de 1943, ici un Hotchkiss H-39, est utilisé pour renforcer les défenses. Il ne sera guère utile que contre les fantassins ennemis. C'est d'ailleurs aux *Infanterie-Divisionen* que ce type d'engin est affecté, même si la *21. Panzer-Division*, au cours de sa phase de reconstitution après sa destruction en Tunisie, en a compté.
Archives Caraktère

◀ Au milieu
Panzer IV Ausf. H de la *2. Panzer-Division*. Ce char est encore une arme redoutable en 1944, même si ses *Schürzen* (jupes blindées initialement conçues pour protéger le char des effets des fusils antichars russes de 14,5 mm) ne feront pas long feu dans les haies…
Archives Caraktère

◣ En bas
Le Panther *Ausf. A* constituera une véritable surprise pour les Alliés, qui ne s'attendent pas aux capacités destructrices de cet engin fortement protégé sur son arc frontal. Aux mains d'équipages expérimentés, qui ont déjà été confrontés aux T-34 et KV, ils feront des carnages en Normandie…
Archives Caraktère

POSITIONS DES *PANZER-DIVISIONEN* RÉCLAMÉES PAR ROMMEL EN NORMANDIE



LES OPTIONS STRATÉGIQUES DE ROMMEL

Selon Hans Speidel, le chef d'état-major de la *Heeresgruppe B*, les récentes expériences italiennes, notamment à Salerne et à Anzio, ont fait prendre conscience à Rommel que si sa tentative de repousser l'adversaire ne réussit pas dans les trois jours suivant le débarquement, une défense statique classique sera inévitablement vouée à l'échec. En particulier si le rapport de forces, trop défavorable dans les airs et sur mer, n'est pas contrebalancé par des renforcements substantiels.

En conséquence, le 1er avril 1944, le *Generalleutnant* Speidel est envoyé à l'Obersalzberg afin de réclamer des instructions opérationnelles. Le terme est finement choisi, car il sous-entend en réalité que si le débarquement allié réussit, il faudra agir en conséquence sur le théâtre d'opérations afin de faire face à une situation qui s'est développée en faveur des Alliés. Dans ce cas, la bataille se déplacera de la plage pour s'enfoncer au cœur du territoire français. La demande a bien été comprise comme telle. Elle est considérée comme superflue de la part de Jodl et d'Hitler. Et ce, pour la bonne et simple raison que les ordres sont de tenir la côte à tout prix. Pour donner cette instruction niant l'évolution pratiquement inévitable de la situation, l'*OKW* se base sur l'existence de réserves imaginaires et l'arrivée hypothétique des nouveaux appareils à réaction.

Or, au fur et à mesure que le temps passe, il apparaît de plus en plus clairement que les *Heeresgruppen B* et *G* ne peuvent compter que sur leurs propres moyens. Aussi, en dépit de l'ukase hitlérien, Rommel étudie plusieurs scénarii à l'échelon opérationnel pour avoir une chance d'obtenir une ou plusieurs victoires tactiques permettant de prolonger la résistance de l'Allemagne. Trois cas possibles sont identifiés, et des réponses opérationnelles adéquates sont définies.

• **CAS N° 1 :** Un débarquement dans la partie septentrionale du littoral français et une mise à disposition des importantes réserves blindées casernées autour de Paris. En fonction de la zone où l'assaut se développe, les opérations à mener sont bien entendu légèrement différentes.

- Première possibilité : un débarquement allié entre la Seine et la Loire. Dans ce cas, le *Generalfeldmarschall* préconise un repli sur la ligne de la Seine. Les rives Nord du fleuve seraient tenues fermement. L'ennemi fixé se verrait alors attaqué sur ses arrières par les réserves montant du sud, et sur son flanc droit par les formations blindées venant de Paris.
- Deuxième possibilité : un débarquement allié entre la Somme et la Seine. Les forces allemandes se fixeraient alors sur une position de résistance sur la ligne Amiens–Vernon et sur l'Oise. La contre-offensive serait en conséquence dirigée de l'est vers l'ouest entre les deux fleuves.
- Troisième possibilité : un débarquement au nord de la Somme. Ce scénario est considéré comme peu vraisemblable par Rommel pour des motifs stratégiques, tactiques et aussi à cause de la nature du terrain. Dans ce cas, la contre-offensive se matérialiserait par une attaque menée du sud vers le nord.

• **CAS N° 2 :** Un débarquement allié au sud de la Loire et sur la côte de la Méditerranée. Le verdict est sans appel, la *Wehrmacht* devra renoncer au Midi de la France et défendre la ligne de la Loire. Cette décision permet la concentration d'une force de deux ou trois armées, avec le plus grand nombre possible de formations blindées, entre le coude de la Loire et le Jura, en vue d'opérations stratégiques.

• **CAS N° 3 :** Deux débarquements simultanés au sud de la Seine et le long de la côte méditerranéenne. Là aussi le « Renard du désert » préconise de lâcher le Midi de la France pour défendre la ligne Seine–Yonne–canal de Bourgogne et concentrer un groupe opérationnel dans la zone Troyes–Dijon–Langres–Saint-Dizier.

Selon Speidel, ces différents cas sont étudiés avec des variantes diverses. Chaque fois, il est prévu de coupler les formations blindées avec des forces aériennes suffisantes. En outre, toutes les éventualités d'échec sont envisagées.

Ces analyses approfondies permettent de tracer dans les grandes lignes la façon dont les forces allemandes doivent évacuer la France, la Belgique et les Pays-Bas, prévoyant un repli stratégique derrière la Meuse, puis derrière le *Westwall*, soit en combattant, soit après un armistice.

Bien entendu, ces options tout à fait crédibles en vertu des moyens et des buts poursuivis n'ont jamais été présentées pour approbation à Hitler. Il est évident que ce dernier n'en aurait pas voulu (certaines études de cas auraient même pu passer, à ses yeux, pour de la haute trahison), d'autant plus que la tentative de débarquement doit être, selon lui, repoussée sur les plages sans laisser l'occasion à l'adversaire de prendre pied. Toute autre considération est exclue. Les propositions du *Generalfeldmarschall* restent donc lettre morte. Leur existence témoigne cependant du fait qu'en dépit de ce qu'affirment ses détracteurs, Rommel avait bel et bien une vision opérationnelle de la façon dont le combat devait être mené face à l'invasion.

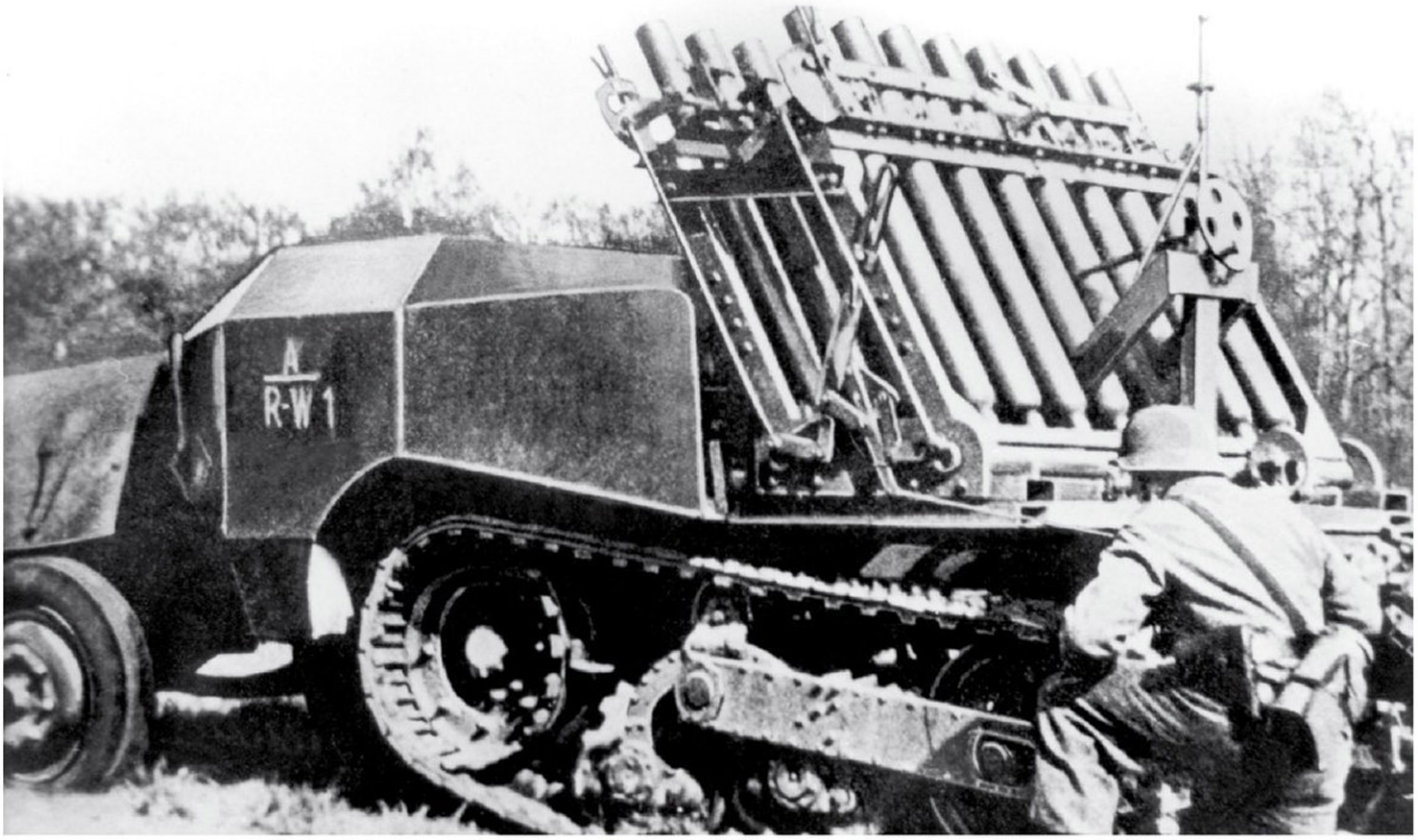
◢ Les *Panzer-Divisionen* ne seront pas placées sur le littoral, comme le souhaite Rommel. Elles arriveront dans la soirée du 7 juin (la « Hitlerjugend » et la *Panzer-Lehr*). Il sera alors trop tard pour repousser les Alliés, déjà fortement accrochés au rivage…
Archives Caraktère

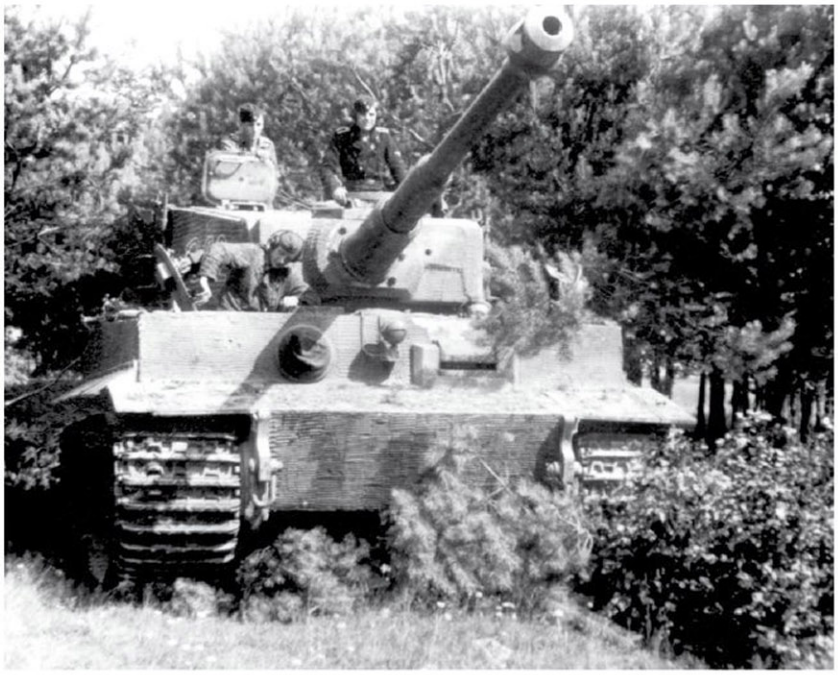
ROMMEL DYNAMISE LE FRONT

Obligé d'organiser une défense tactique alors qu'il aurait de loin préféré préparer une réponse opérative à l'invasion alliée en disposant de l'autorité sur les *Panzer-Divisionen* de réserve, Erwin Rommel dynamise les travaux de mise en défensive des côtes. Il commence par imposer une réforme profonde dans la conception du dispositif. Outre son grand intérêt personnel, il apporte ses connaissances techniques extraordinaires. Son passé dans les tranchées et son action dans le siège de Tobrouk lui ont en effet permis d'acquérir de solides compétences en poliorcétique moderne. Pour rendre plus difficile un débarquement ennemi, le « Renard du désert » fait réaliser des obstacles devant le rivage afin de créer une sorte de récif de béton et d'acier. Les routes d'accès par les hauts-fonds sont minées, et la mise hors d'usage des ports est préparée. La limite de la marée est considérée comme la ligne principale de résistance, et, tout le long de la côte, elle est transformée en une bande de points d'appui minés. Le nombre de bouches à feu disponibles est nettement insuffisant, et des expédients (*via* des canons de prise) sont réalisés à des fins de substitution.

Les ordres de Rommel sont détaillés par des dessins de sa main et comportent des inventions et des suggestions originales. Ces innovations défensives sont testées notamment en mars 1944 avec un chaland de 300 tonnes. Or, la masse de ce dernier détruit les obstacles du barrage sans la moindre difficulté. Pour augmenter l'efficacité des obstacles, des pieux, surmontés de mines antichars enduites de goudron en guise de protection contre l'eau salée, sont plantés à intervalles réguliers.

▼ Faisant feu de tout bois, la *Heer* recycle du matériel de prise, notamment grâce à l'ingénieux *Baukommando* « Becker » qui fournit bon nombre de « moutons à cinq pattes » à la *21. Panzer-Division*. Ici, un semi-chenillé Somua MCG français est doté d'une cuirasse blindée et de deux rangées de huit mortiers français de 81,4 mm !
Archives Caraktèreles Alliés, déjà fortement accrochés au rivage…
Archives Caraktère





▲ Ce Tiger I *Ausf. H* est doté de roues à cerclage d'acier. Sa mobilité tactique est limitée par sa consommation de carburant et sa mécanique fragile. Tant que le front sera statique, il fera merveille. Au moment de l'écroulement du front, la mobilité de la poursuite provoquera des pertes énormes, dues principalement aux pannes et à l'amélioration des méthodes de combat alliées.
Archives Caraktère

▼ Les « asperges de Rommel » sont plantées par milliers le long du littoral. Leur but est de forcer un débarquement par marée basse. Ainsi, les assaillants subiront des pertes énormes en devant traverser l'estran.
US Nara

Ils sont surnommés par la troupe « asperges de Rommel ». Ces palis de bois sont enfoncés à la lance d'incendie à la vitesse de vingt à l'heure. Les anciennes fortifications de la « drôle de guerre » se voient dépossédées de leurs éléments antichars métalliques. « Hérissons tchèques » et « grilles Cointet » sont déménagés sur les plages de la Manche. Le travail est gigantesque ; l'amiral Ruge estime qu'il faut 850 hommes travaillant un mois pour ainsi garnir 50 km de littoral. Les travaux à exécuter sont si importants qu'il faut compter sur la collaboration de la population locale.

Pour parer au péril croissant constitué par les attaques aériennes concentrées, les abris des troupes sont disséminés et renforcés. La lutte contre les largages aéroportés n'est pas laissée de côté. Le front terrestre derrière les fortifications côtières est verrouillé par une ceinture défensive s'étirant sur une profondeur de 3,5 à 5 kilomètres en fonction de la nature du terrain. Son but est d'empêcher la liaison d'un ennemi attaquant de la mer avec un autre débarqué sur les arrières par la voie des airs.

Contre les parachutistes et les planeurs, le *Generalfeldmarschall* crée des obstacles avec des arbres abattus, reliés par des fils de fer et fréquemment minés. Malheureusement pour les défenseurs, ces travaux demandent beaucoup de main-d'œuvre et de matériel. Comme ces deux ressources manquent cruellement, les préparatifs sont limités aux zones spécialement exposées aux attaques aériennes.

Rommel se dépense sans compter pour hâter la mise en état de défense de la côte. Il réclame sans cesse des mines, en fait même fabriquer en porcelaine dans des usines françaises. Il multiplie les inspections, n'hésite pas à malmener les commandants trop lascifs dans les préparatifs. Son action fait l'effet d'un véritable électrochoc. « Asperges de Rommel », grilles belges, « hérissons tchèques », « dents de dragon » et dispositifs artisanaux fleurissent sur le rivage, du Danemark à l'Espagne. Le travail accompli en six mois est remarquable. Le mur de l'Atlantique pèche toujours par de nombreux défauts, mais le 6 juin 1944, il est devenu un outil défensif puissant, qui coûtera, en certains secteurs, cher aux assaillants.

Ses efforts ne passent pas inaperçus dans le camp adverse. Le colonel Wintherbotham explique : « Dès que Rommel eut pris son commandement, il commença à faire du bruit. Sa tournée d'inspection du Mur de l'Atlantique n'avait pas dû le satisfaire, car, en avril, il se mit à envoyer des messages véhéments pour réclamer des matériaux et de la main-d'œuvre afin de rendre acceptable le Mur tant vanté d'Hitler. De toute évidence, la défense côtière semblait à Rommel tout à fait insuffisante, mais il eut beau expédier message sur message, rien, apparemment, rien ne lui fut envoyé, ni ciment, ni acier, ni bois de coffrage, ni canons. Finalement, Rommel avertit l'*OKW* que tout le travail était exécuté par ses propres troupes, ce qui signifiait qu'elles étaient loin de rester sur le qui-vive. Les messages qui soulignaient les constantes exigences de Rommel étaient maintenant complétés par des photographies aériennes ; les deux éléments réunis nous fournissaient une information sans cesse à jour sur la construction des ouvrages de défense que nous allions trouver sur les plages et sur l'ensemble de la côte. Il était évident, d'après les photos aériennes, que malgré son insistance à harceler Berlin pour obtenir davantage en toutes choses, Rommel faisait de l'excellent travail avec le peu qu'il avait. » Ces mots, venant de la part d'un adversaire, suffisent à démontrer l'un des apports primordiaux du *Generalfeldmarschall* dans la résistance allemande face à l'invasion alliée…

ABSENT À L'OUVERTURE DU BAL !

Lorsqu'à 00h15 le 6 juin, les premiers paras alliés posent le pied en Normandie, le commandement allemand sur la ligne de front arrive péniblement à faire le point exact de la situation. Est-ce l'invasion qui commence réellement ou simplement une diversion pour faciliter l'attaque dans le Pas-de-Calais où elle est logiquement attendue ? Cette interrogation, associée aux mesures alliées destinées à rendre le « brouillard de la guerre » le plus dense possible, est probablement à l'origine d'une perte de temps importante.

Le *General der Artillerie* Marks, commandant le *LXXXIV. Armee-Korps*, est le premier officier supérieur à être informé de la gravité de la situation à 2h11. Il est averti par le *Generalleutnant* Wilhelm Richter, le *Kommandeur* de la *716. Infanterie-Division*, unité qui recevra de plein fouet le choc allié sur les plages. À peine quatre minutes plus tard, Marks alerte le chef d'état-major de la *7. Armee*, le *Generalleutnant* Max-Joseph Pemsel. À 2h35, c'est au tour de Speidel d'être averti de l'importance de l'attaque. Du propre aveu de ce dernier, la réaction des Allemands est mitigée : si la matérialisation de l'attaque est indéniable, son ampleur reste indéterminée. En temps normal, Rommel aurait été averti immédiatement. Malheureusement pour la chaîne de commandement, le « Renard du désert » est en Allemagne pour rencontrer le *Führer* et fêter le cinquantième anniversaire de sa femme. Speidel hésite. Il prend les mesures conservatoires qui s'imposent, mais, étant encore dans le flou, n'ordonne pas de contre-attaque immédiate et ne fait pas tout de suite son rapport à son supérieur hiérarchique. Il ne le fera qu'à six heures du matin, après avoir décidé de lancer les instructions prévues dans l'étude de cas « Normandie » ! Informé, Rommel valide les décisions prises et se met immédiatement en route vers son PC à La Roche-Guyon, qu'il atteint vers 17 heures. Ainsi, pendant les heures cruciales du « jour le plus long », l'homme qui est chargé de diriger la réponse à l'assaut allié est sur les routes. Son absence et sa réactivité manquent cruellement.

La *21. Panzer-Division* est la seule grande unité puissante disponible dans la région. La force de frappe principale de son *Panzer-Regiment 22* est constituée par 117 *Panzer IV Ausf. H*. Encasernée à proximité immédiate de l'assaut aéroporté britannique, elle est au cœur de l'action dès le début de l'opération « Overlord ». Son chef, le *Generalleutnant* Feuchtinger, la met en alerte dès 2 heures du matin et attend impatiemment les ordres d'intervenir, pendant que sous ses yeux, les corolles blanches ne cessent de descendre vers le sol normand. Finalement, de son propre chef, il décide de lancer ses blindés à l'assaut des « *Red Devils* » de la *6th Airborne Division* britannique à l'ouest de l'Orne. Alors que le combat bat son plein, vers 12h00, Marks redirige la formation cuirassée vers les troupes débarquées sur les plages. Le temps de réorganiser son dispositif, les hommes de Feuchtinger sont prêts à repartir au combat vers 16h00. En début de soirée, ils atteignent les bunkers de la *716. Infanterie-Division* à Luc-sur-Mer, entre les plages « Sword » et « Juno », au prix de lourdes pertes. La confusion a été trop grande, et les troupes anglo-canadiennes débarquées ont eu le temps de se renforcer. Les flancs de la *21. Panzer-Division* sont complètement en l'air, et les Alliés ont réservé une très désagréable surprise aux tankistes de Feuchtinger. Bien embusqués, les chars britanniques tirent d'une distance de 2 000 mètres, alors que leurs homologues allemands ne peuvent les détruire qu'à 600 mètres. Un grand nombre de *Panzer IV* sont perdus.

▲ La formidable cadence de feu de la MG-42, portée à 1 200 coups/minute par l'utilisation d'une culasse mobile montée sur roulement à billes, va littéralement déchiqueter l'infanterie américaine sur la plage d'« Omaha ». Cette mitrailleuse est servie par des *Landser* de la *346. Infanterie-Division* stationnée en Bretagne, mais qui rejoindra très vite la Normandie. ECPA-D

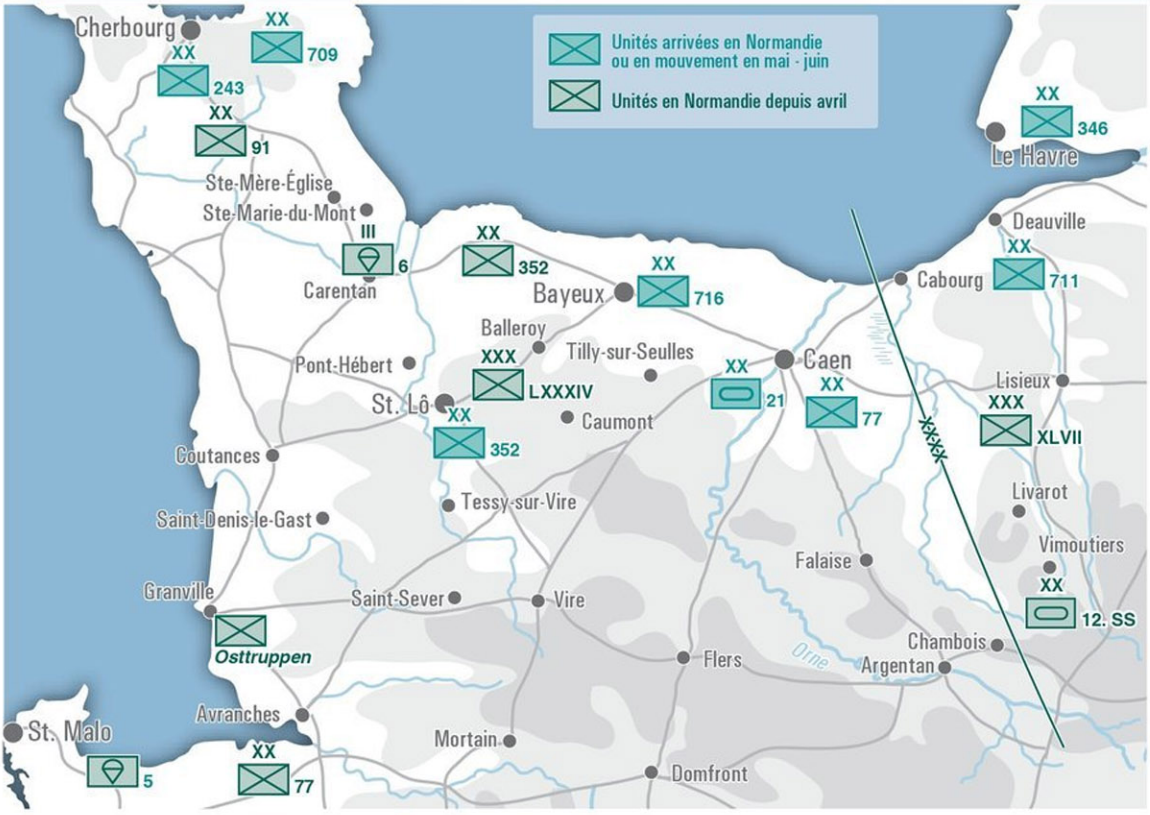
▲▲ Les éléments Cointet, plus connus sous le nom de « grilles belges », garnissaient à l'origine la ligne KW afin de barrer la trouée de Gembloux. Très efficaces, ils sont ici installés en réseau connecté comme ils doivent l'être pour former une barrière antichar infranchissable. US Nara

Surclassés et contre-attaqués sur leurs flancs, les éléments avancés de la *21. Panzer-Division* sont obligés de battre en retraite.

Si, comme l'avait demandé avec insistance Rommel, la *12. SS-Panzer-Division* et la *130. Panzer-Lehr-Division* avaient été à proximité immédiate, ce ne sont pas des chars surclassés qui se seraient lancés à l'assaut des lignes alliées mais des Panther disposant d'une allonge supérieure à celle des Sherman. Le résultat aurait été tout autre. Marks aurait pu lancer ces deux unités d'élite contre les plages et laisser la *21. Panzer-Division* se charger des « *Red Devils* ». Néanmoins, Caen, qui devait tomber dès le Jour-J d'après les plans de Montgomery, reste entre les mains allemandes. Sans la présence de l'unité de Feuchtinger, il est vraisemblable que les Britanniques auraient atteint sans grande difficulté leur objectif.

Du côté américain, les obstacles sur les plages ont causé de très lourdes pertes. Les vents contraires, les marécages artificiels créés par inondations à l'initiative du « Renard du désert » et la présence du *Fallschirmjäger-Regiment 6* à Carentan ont contribué largement à empê-

DISPOSITIF ALLEMAND EN NORMANDIE — MAI-JUIN 1944



cher Eisenhower d'atteindre ses objectifs initiaux au soir du Jour-J. Néanmoins, 156 000 soldats alliés sont déjà à terre, et les troupes allemandes envoyées en renfort progressent très péniblement vers la ligne de front.

LE DÉSASTRE ANNONCÉ

Le soir du Jour-J, la situation reste indéterminée. Alors que les Alliés escomptaient tenir une tête de pont d'un seul tenant à l'ouest de l'estuaire de la Vire, englobant les villes de Bayeux et de Caen, ils n'ont réussi qu'à réunir « Gold » et « Juno ». Les plages de « Sword » et « Omaha » restent isolées, tandis que les deux villes carrefours sont toujours aux mains des Allemands. À l'est de la Vire, si la *4th Infantry Division* a fait sa jonction avec la *101st Airborne Division*, la *82nd* reste isolée. Le relatif succès défensif allemand est principalement dû aux décisions prises par Rommel. C'est la contre-attaque de la *21. Panzer-Division* qui a permis de maintenir « Sword Beach » isolée et de tenir fermement Caen. La plage d'« Omaha » a été solidement défendue, en particulier grâce aux obstacles qu'il avait fait installer avec une inlassable énergie. Ses inondations derrière « Utah » ont causé de très lourdes pertes aux paras et réduit l'impact de la surprise de l'assaut aéroporté. Ainsi, au soir du 6, rien n'est encore joué si les renforts arrivent rapidement.

Les éléments de tête de la « Hitlerjugend » ne parviennent au nord-ouest de Caen que le 7 juin, vers 9h30, après avoir couvert une distance de 130 km et subi des pertes importantes infligées par l'aviation tactique alliée.

▼ La *21. Panzer-Division* est dotée d'automoteurs construits à partir d'anciens véhicules chenillés français, comme cet obusier de 105 mm sur châssis de char Hotchkiss H-39 : *10,5cm leFH 18 (Sf.) auf Geschützwagen 39H(f)*. Elle en fera un excellent usage le 6 juin en protégeant Caen. Archives Caraktère

▲ Les Anglo-Canadiens ne parviendront pas à atteindre leurs objectifs lors du Jour-J. La contre-attaque de la *21. Panzer-Division* est la raison principale de cet échec, même si celle-ci est incapable de rejeter l'ennemi à la mer : la faute aux Sherman de Sa Très Gracieuse Majesté !
Archives Caraktère

De son côté, la *Panzer-Lehr-Division* doit couvrir une distance de 180 km et n'atteint le front à l'ouest de Caen le même jour qu'à 13 heures. Là aussi, la progression est fortement retardée par des « Jabos ». Les hommes de Fritz Bayerlein sont harassés avant même d'avoir combattu, et les réservoirs des chars sont vides. En outre, les éléments motorisés de l'unité se trouvent séparés des éléments tractés plus lents. Manquant à la fois de temps et d'espace pour lancer une attaque groupée, les deux grandes unités sont incapables de mener à bien une contre-attaque en collaboration avec la *21. Panzer-Division* en direction de la côte. Tout au plus, leurs arrivées successives permettent de stabiliser le front.

Les Allemands vont s'avérer être dans l'impossibilité de reprendre l'initiative. Comme le précise Rommel dans son rapport du 3 juillet adressé à Kluge : « Toutes les réserves qui nous parvinrent arrivèrent trop tard pour désorganiser par des contre-attaques le débarquement allié. Lorsqu'elles furent enfin à pied d'œuvre, l'ennemi avait déjà débarqué des effectifs infiniment plus puissants, et il était passé à l'assaut sous le couvert de son artillerie et de son aviation. » Le 8 juin, Bayeux tombe aux mains de la *50th Infantry Division*. Devant ces échecs répétés, le lendemain, Rommel donne l'ordre d'arrêter les opérations offensives fractionnées en attendant qu'une puissante attaque puisse être lancée. C'est Schweppenburg et sa *Panzergruppe West* qui doivent coordonner cette action de grande ampleur. Le PC du général allemand est installé au château de la Caine, près de Thury-Harcourt. Un état-major de cette taille émet un immense volume de communications hertziennes. Et celles-ci d'être rapidement triangulées et décodées par ULTRA : ces télécommunications trahissent la présence du poste de commandement. Il est attaqué à la roquette le 10 juin à 21h15 par 40 Hawker Typhoon, suivis de 61 bombardiers bimoteurs B-25 qui larguent 460 bombes de 250 kg. Si Schweppenburg n'est pas sur place au moment du raid aérien, sa *Panzergruppe West* ne jouera plus de rôle dans la phase actuelle de la bataille. La disparition de ce centre de contrôle est un lourd revers pour Rommel, qui voit s'envoler sa dernière chance de battre les Alliés avant qu'ils n'aient le temps de se renforcer suffisamment pour rendre leur tête de pont inexpugnable. Mais il ne se présentera plus d'occasion favorable.

▶ La faible coordination des contre-attaques allemandes le 6 juin facilitera l'installation d'une tête de pont puissante qui va se révéler inexpugnable. De toute façon, les *Infanterie-Divisionen* concernées (352e et 716e) sont trop faiblement équipées pour monter des contre-attaques mordantes susceptibles de réellement inquiéter les Alliés, comme l'illustre ce petit « chasseur de chars » *Panzerjäger 35R mit 4,7cm Pak 36(t)*.
US Nara

Pendant ces premiers jours de combat sur le sol européen, la seule véritable erreur de Rommel est de ne pas avoir accordé suffisamment d'attention à ce qu'il se passait à l'est de la Vire. Pendant qu'il se focalise sur le piétinement des *Panzer* dans la région de Caen, il ne prend pas suffisamment de précautions pour empêcher le renforcement américain devant « Utah ». Il décide d'envoyer sur place la *77. Infanterie-Division* arrivant de Bretagne et la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* qui remonte de la Loire. Mais il ne peut ignorer que le délai d'arrivée de ces deux grandes formations laissera le temps aux trois divisions américaines isolées de se regrouper et de se renforcer. Le 10 juin, il est trop tard, car la *101st Airborne Division* est aux portes de Carentan : à l'issue d'un combat de trois jours, la ville va tomber, et la tête de pont d'« Utah », désormais reliée à celle d'« Omaha », ne sera plus isolée. Dans son rapport à l'*OKW*, il montre qu'il est encore empli de doute quant aux plans de l'adversaire : « Le déroulement de la bataille de Normandie, actuellement en cours, indique clairement la nature des intentions de l'ennemi. Il veut s'assurer entre l'Orne et la Vire une tête de pont profonde qui lui servira ensuite de tremplin pour lancer une puissante attaque en direction du centre de la France, vers Paris vraisemblablement. Il cherche à isoler la presqu'île du Cotentin et à s'emparer le plus rapidement possible de Cherbourg de manière à disposer d'un grand port offrant de vastes possibilités de déchargement. Toutefois, vu le développement de la situation, il se peut que l'ennemi renonce à occuper le Cotentin si la résistance est trop opiniâtre ; dans ce cas, il effectuera une poussée vers l'intérieur du territoire français en rassemblant la totalité des moyens en sa possession. Par suite de la résistance acharnée des troupes assurant la défense du littoral et des contre-attaques menées avec les réserves dont nous disposons, la progression ennemie s'est effectuée plus lentement que l'adversaire ne l'avait espéré. Il semble qu'il

◀ Les *Panzer* des divisions blindées de réserve font route vers la Normandie et ont fort à faire avec les « Jabos ». Si elles avaient été positionnées comme le souhaitait Rommel, elles auraient pu faire un carnage sur les plages.
ECPA-D

▼ La principale crainte de Rommel est que ses colonnes blindées soient harassées par l'aviation alliée au moment de leur transfert vers le front. Peur partagée par les combattants, qui camouflent en conséquence leurs engins, comme ce *Sd.Kfz. 251/7* d'un bataillon de *Pioniere* d'une *Panzer-Division*.
Archives Caraktère

ait été contraint d'engager des forces supérieures à celles qu'il avait eu l'intention de faire intervenir primitivement. Soutenu par sa puissante aviation, l'ennemi se renforce visiblement dans ses têtes de pont. Or, ni la *Luftwaffe* ni la Marine ne sont à même de l'en empêcher, de jour particulièrement. Aussi, l'ennemi se renforce-t-il à une cadence infiniment plus rapide que celle de l'arrivée de nos propres renforts. »

Or, la prise du Cotentin, et de Cherbourg ensuite, est bel et bien l'objectif prioritaire d'Eisenhower. Dans le plan de ce dernier, les Britanniques à l'ouest jouent le rôle de la cape du torero. Ils attirent à eux les réserves allemandes qui veulent protéger Le Havre et Paris, tandis que les forces américaines constituent une épée, dont la lame tranchera la péninsule à sa base, isolant le port de Cherbourg laissé pratiquement sans défense.

L'INITIATIVE PERDUE À JAMAIS

Au soir du 10 juin, tout est joué. La résistance allemande en Normandie n'est plus qu'une question de temps. Si les combats sont rudes et occasionnent de fortes pertes à l'assaillant, ils sont bel et bien favorables à ce dernier, qui peut très facilement remplacer ses pertes. Les forces allemandes sont engagées dans une bataille qu'elles ne peuvent gagner, en dépit de la supériorité tactique de leurs soldats. Rommel est désormais confronté à une guerre d'attrition et doit faire face à des offensives successives. Les maigres renforts qu'il reçoit doivent être employés à boucher les brèches de plus en plus nombreuses. Cherbourg tombe finalement le 30 juin, tandis que Montgomery lance opération sur opération dans le secteur de Caen de manière à fixer les troupes allemandes.

Le 17 juillet, le *Generalfeldmarschall*, en déplacement sur la ligne de feu, est grièvement blessé par une attaque aérienne. Il n'exercera plus de commandement opérationnel. Le matin même, il a envoyé son dernier rapport résumant la situation. La note est sans équivoque et particulièrement frappante de clairvoyance quant à la suite des événements : « Sur le front de Normandie, la situation ne cesse d'empirer et le dénouement approche. Étant donné l'acharnement des combats, la dépense considérable à laquelle se livre l'ennemi – surtout pour l'artillerie et les blindés – et les effets de la maîtrise aérienne adverse au-dessus du champ de bataille, nos pertes sont telles que la puissance combative de nos divisions décroît rapidement.

Non seulement les renforts qui nous parviennent sont réduits, mais vu les difficultés d'acheminement, il leur faut des semaines pour atteindre le front. Au regard des pertes que nous avons subies : 97 000 hommes, dont 2 360 officiers, soit 2 500 à 3 000 hommes par jour, les renforts reçus jusqu'à ce jour ne sont que de 10 000 hommes, dont 6 000 seulement sont actuellement parvenus sur la ligne de feu.

Nos pertes en matériel sont immenses et n'ont été compensées que dans une proportion réduite ; par exemple, nous avons reçu 17 chars en tout pour remplacer les 225 perdus. Les divisions d'infanterie nouvellement arrivées sont mal entraînées, et les quelques pièces d'artillerie, les *PaK* et les armes antichars dont elles disposent ne leur permettent pas de résister longtemps aux puissantes attaques ennemies précédées par un pilonnage de plusieurs heures et par un intense bombardement par avions. L'évolution des combats démontre qu'en face d'une pareille débauche de matériel, même l'armée la mieux aguerrie est vouée à la destruction lente ; elle perd successivement ses effectifs, son armement et le territoire qu'elle défend.

Du fait de la destruction du réseau ferré et de la menace aérienne qui plane sur les routes et les voies d'accès sur une profondeur de 150 km derrière les lignes, le ravitaillement est tellement déficient que seul le strict minimum parvient jusqu'au front. La plus grande parcimonie est de rigueur dans tous les domaines, surtout en ce qui concerne les munitions d'artillerie et les obus de mortiers. Cette situation n'est pas susceptible de s'améliorer, car l'activité de l'ennemi réduit sans cesse notre capacité de transport ; de plus, le rayon d'action de son aviation s'accroîtra au fur et à mesure qu'il mettra en service les nombreuses pistes aménagées dans les têtes de pont. Aucun renfort important ne peut être acheminé sur le front de Normandie, à moins de relever des troupes sur les effectifs de la *15. Armee* stationnée le long du rivage de la Manche ou sur ceux qui occupent le littoral de la Méditerranée. Avant tout, la *7. Armee* a un besoin urgent de deux divisions fraîches, les troupes qui combattent en Normandie étant maintenant à bout de forces.

En revanche, l'ennemi ne cesse d'engager sur son front de nouvelles unités et d'énormes quantités de matériel. Son ravitaillement s'effectue sans la moindre obstruction de la part de la *Luftwaffe*, et la pression qu'il exerce sur nous augmente d'heure en heure.

Étant donné les circonstances, nous devons nous attendre que l'adversaire réussisse à percer notre ligne, particulièrement le front tenu par la *7. Armee*, dans un proche avenir, et à effectuer une profonde percée vers l'intérieur du territoire français en dehors des réserves du groupe blindé, actuellement immobilisées et engagées dans leur propre secteur, qui ne peuvent se déplacer que sous le couvert de l'obscurité, nous ne disposons d'aucune réserve mobile pour lutter contre une percée. »

UN VÉRITABLE IMPACT ?

Au final, ce tour d'horizon du travail de Rommel pendant le premier semestre de 1944 nous permet de tirer la conclusion que son impact sur la résistance allemande en Normandie peut être qualifié de fortement limité. En aucun cas la faute n'est à incomber au *Generalfeldmarschall*, mais au manque d'approche globale de l'*OKW* dans la problématique de la défensive des côtes de l'Europe occidentale.

En effet, en limitant les scénarios possibles à quelques zones vraisemblables, la proposition qu'il fait de rassembler les *Panzer-Divisionen* aux endroits les plus menacés s'avère être juste quand on regarde la suite des événements. Il suffit d'imaginer l'impact qu'aurait pu avoir une attaque concentrée des 21e, 130e et 12e *SS* divisions blindées dès le matin du 6 juin si elles avaient été positionnées à la base méridionale du Calvados comme il le préconisait. Imaginons une seule seconde que Rommel ait eu les coudées franches pour réaliser son dispositif défensif, les Alliés se seraient retrouvés le Jour-J devant trois divisions blindées fonçant immédiatement sur les plages. L'arrière-pays aurait été truffé des 24 batteries de DCA du *III. Flak-Korps*. Des pièces qui auraient prélevé un lourd tribut sur les C-47 et les planeurs amenant les troupes aéroportées, limité l'impact de l'aviation tactique et, en cas de réussite du débarquement, augmenté la résistance antichar du dispositif. Tout cela n'aurait peut-être pas suffi à changer le cours de l'Histoire, mais aurait pu mettre en échec une partie du déroulement d'« Overlord ».

Par ailleurs, l'offensive « Lüttich », lancée en août 1944 et qui est en quelque sorte l'option préconisée par Schweppenburg et Rundstedt, s'est avérée être un désastre pour les raisons qui poussaient exactement Rommel à s'opposer à cette option. La masse de manœuvre opérationnelle compacte, attaquant sans supériorité aérienne pour la protéger, s'est retrouvée annihilée sous l'action de l'aviation tactique alliée. Rappelons par ailleurs que l'état-major de la *Panzergruppe West* a été mis hors-jeu par les Typhoon avant même d'avoir pu intervenir.

▲ Les pièces *Flak* (ici un *2cm* sur un *Sd.Kfz. 10* d'une division *SS*) intégrées dans les colonnes blindées ne suffiront pas pour les protéger des assauts de l'aviation tactique alliée. Les pertes au sol vont être énormes tout au long de la campagne de Normandie. Archives Caraktère

▼ Ce *Sd.Kfz. 250/9 neue Art* de la *116. Panzer-Division* a été détruit en route vers le front. Destiné à la reconnaissance, sa pièce de *2cm* peut être considérée comme très utile lors de combats de rencontre avec l'infanterie adverse. Archives Caraktère

Le renforcement des plages par les obstacles, seule réalisation véritablement concrète du G*eneralfeldmarschall*, n'est qu'anecdotique au regard de ce qu'il aurait pu faire en dépit de l'énergie dont il a fait preuve. Néanmoins, ces obstacles ont permis de gagner un jour crucial en retardant le planning allié de plusieurs heures. Délai chèrement payé, au point de vue des ressources, tant en matériel qu'en main-d'œuvre, qu'il n'a su capitaliser.

Cependant, deux choses peuvent être reprochées au « Renard du désert ». D'une part, durant les premières heures, il n'a pas su coordonner les opérations des trois *Panzer-Divisionen* présentes sur le front peu après le débarquement, et, d'autre part, il n'a pas profité du moment de flottement derrière « Utah » pour prendre des actions offensives permettant de protéger Cherbourg en cadenassant les rives de la Vire. Le plan initial de Rommel était de casser le rythme de l'attaque alliée par une contre-offensive puissante lancée avant que l'ennemi n'ait eu le temps de se renforcer. Force est de constater qu'il n'est pas parvenu à le mener à bien.

Ainsi, si l'illustre maréchal avait bel et bien une vision claire et juste des intentions alliées et s'il a été capable de se mettre à la place de son adversaire au point de prévoir avec une grande acuité son plan de bataille, il n'a cependant pas été en mesure de persuader ses supérieurs et Hitler de la justesse de ses vues. En conséquence, toutes ses compétences et son énergie n'ont pu influer sur le cours irrémédiable des événements. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Spiedel (H.), *Invasion 44*, J'ai lu, 1966, 189 pages
- Ruge (F.), *Rommel face au débarquement 44*, Presses de la cité, 1964, 305 pages
- Rommel (E.), *La guerre sans haine*, Presses de la cité, 1962, 451 pages
- Rondeau (B.), *Invasion ! : Le débarquement vécu par les Allemands*, Tallandier, 2014, 446 pages
- Guderian (H.), *À la tête de Panzer*, Plon, 1963, 442 pages
- Tsouras (P.), *Disater at d day*, Greenhill Books, 2000, 237 pages
- Edwards (K.), *Opération Neptune*, Le Jeune parque, 1947, 333 pages
- Shulman (M.), *La défaite allemande à l'ouest*, Payot, 1948, 372 pages

▲ Le *Jagdpanzer IV* est une arme antichar idéale pour contrer une attaque blindée. Sa silhouette basse parfaitement profilée en fait un engin redoutable pour tendre des embuscades. Mais celui-ci a fait les frais de la supériorité matérielle écrasante des Alliés… Archives Caraktère

▲▲ Les faits vont donner raison au *Generalfeldmarschall* Rommel : les chars n'arriveront pas à temps et en nombre suffisant pour contrer l'invasion alliée dès les premières heures. Son conseil judicieux assimilé à un coup de poker n'a pas été suivi par ses confrères. Archives Caraktère

▼ La *116. Panzer-Division* fait route vers le front normand. Comme ses consœurs, elle arrivera trop tard. En dépit du lévrier qui la symbolise, elle ne sera pas assez agile ! Archives Caraktère

LA MOISSON D'UN CHAMP DE BLÉ

HUGO PRIMOZIC, NAISSANCE D'UN AS DE LA *STURMARTILLERIE* !

Star de la propagande de Goebbels, Hugo Primozic (1914-1996) est l'un des paradoxes dont le *III. Reich* est capable. Comme son nom l'indique, ce natif du Baden-Württemberg est à moitié allemand et, par son père, à moitié slovène, donc slave. Certes, heureusement pour eux, le régime ne porte pas la même considération aux slaves du Sud (Slovènes, Croates, Bulgares, etc.) qu'aux slaves de l'Est à exterminer et à réduire en esclavage, mais il n'empêche que le régime nazi n'hésite pas à faire fi de ses « critères raciaux » quand ses intérêts sont en jeu. Alors, lorsqu'il assiste à l'éclosion d'un maître artilleur sur *StuG*, l'appareil politique nazi lui déroule le tapis rouge et le hisse au rang de héros.

Par **Jean-Philippe Mavournel**

LA *Sturmgeschütz-Abteilung 667* est l'une des plus prolifiques de la *Heer*, puisque neuf de ses artilleurs vont recevoir la Croix de chevalier de la Croix de fer au cours de la guerre, et l'un ajoutera les Feuilles de chêne à la prestigieuse décoration. Cet homme, c'est justement Hugo Primozic. Né le 16 février 1914, il s'est engagé dans la *Reichswehr* en 1932 et a intégré l'Artillerie, l'Arme d'appartenance des *Sturmgeschütze*, les fameux canons d'assaut dédiés à l'appui direct de l'Infanterie mais pouvant jouer le rôle de chasseurs de chars dès que la situation l'exige. Après avoir pris part à la campagne de France comme simple artilleur, Primozic est affecté à la *Sturmgeschütz-Abteilung 667* créée à Jüterbog en juin 1942 et transférée sur le front de l'Est fin juillet. Le bataillon est engagé dans le saillant de Rjev, sur le front de Moscou, et c'est là que le *Wachtmeister* Hugo Primozic, à la tête d'un peloton de la 2e batterie, se couvre de gloire le 15 septembre…

« ILS VIENNENT PAR ICI, *HERR WACHTMEISTER* ! »

C'est par ces mots que le tireur du *Sturmgeschütz III* signale à son supérieur germano-slovène les essaims de chars soviétiques qui déboulent de la forêt d'épicéas faisant face à la ligne principale de résistance. Les assaillants traversent un champ de blé et se ruent vers les antichars allemands. Primozic saute aussitôt dans son engin et donne l'ordre à ses trois canons d'assaut de se mettre en route : « *Peloton, sortez de la position préparée.* »

Le champ de bataille entre le remblai routier et la rivière est recouvert d'épaves de chars détruits ces derniers jours, et les obus d'artillerie russes ont labouré le terrain à plusieurs reprises. Visiblement, les Soviétiques essaient une nouvelle fois d'enfoncer le front dans ce secteur dans l'espoir de retourner le cours de la bataille de Rjev en leur faveur. Les trois *StuGe* avancent, et Primozic entend le son caractéristique des *Pak* allemands, puis celui, plus inhabituel, produit par les projectiles antichars russes s'abattant sur le sol. Caché par la petite butte couverte de broussailles, le peloton roule dans les défenses allemandes, toujours pas repéré par l'ennemi. C'est seulement lorsque Hugo Primozic atteint les dernières rangées de buissons qu'il donne l'ordre de stopper. Ses canons d'assaut s'arrêtent à 40 mètres les uns des autres.

« *Je vais voir ce qui se passe avec l'infanterie.* » Avant même que l'équipage ait pu répondre, Primozic a évacué le blindé et court vers la position des *Landser*. Le sous-officier disparaît derrière les nuages de fumée et les monceaux de terre soulevés par les explosions. Zigzaguant, haletant, Primozic se rue vers la première ligne. Une fois sur place, il jette un coup d'œil tout autour de lui et évalue la situation. Au loin, d'autres chars russes déboulent. Il les compte. À huit, il doit se mettre à couvert, les Soviétiques faisant feu avec tout ce qu'ils ont, artillerie de campagne comprise. Les obus s'abattent sur les positions allemandes, pulvérisant les sites des canons antichars et les nids de mitrailleuses. En une fraction de seconde, Primozic n'y voit plus rien. Les geysers de terre des explosions obscurcissent les lieux. Par miracle, le chef de peloton n'a rien. Le roulement de l'artillerie s'éloigne, les Soviétiques tendant leurs tirs 100 mètres plus loin.

Soudain, des explosions encadrent les *StuGe* sur leur flanc droit. Le *Wachtmeister* tourne la tête dans la direction d'où proviennent les tirs. Des chars ! Les *Landser* et leurs *Pak* sont occupés à la menace, impossible pour eux de diriger leurs pièces sur la droite, et de toute façon cela leur demanderait trop de temps. Primozic doit lui-même prendre les choses en main, sinon l'ennemi réussira à percer ! Il revient à grandes enjambées vers son peloton. Il grimpe dans son *StuG*, met ses écouteurs, saisit son laryngophone et ordonne d'avancer. Les moteurs des trois canons d'assaut rugissent, un cahot, quelques lents tours de chenilles, et les engins roulent à pleine vitesse vers la nouvelle menace, des flammes jaillissant des pots d'échappement. En quelques minutes, ils atteignent la large plaine dégagée.

Le canonnier de Primozic aperçoit le premier T-34 à moitié caché derrière une meule de foin à l'abandon.

« *Distance 800 !* », crie le *Wachtmeister*.

Au même moment, un obus explose à droite, tout près du *StuG*. Les éclats fouettent violemment la caisse blindée, des monceaux de terre s'abattant sur le toit du canon d'assaut. En guise de réponse, le coup de la pièce de *7,5cm* part. Primozic, les jumelles à la main, la tête dépassant du tourelleau, voit une flamme rouge s'échapper du T-34 visé, suivie d'une colonne de fumée. Un seul tir et c'est le bon : une violente explosion pulvérise le char ennemi.

Pas le temps de s'extasier, le chef de pièce repère un autre T-34. Imprudemment, celui-ci expose son flanc.

▲ Hugo Primozic, star de la propagande de Goebbels, alors qu'il est... à moitié slave ! Comment ne pas penser à la phrase que le ministre aurait prononcé en cherchant à s'attacher les services du génial réalisateur Fritz Lang d'origine juive : « *M. Lang, c'est nous qui décidons qui est aryen.* » ? DR

▼ Avec son canon long de *7,5cm*, le *StuG III* est, dès 1942, autant employé pour l'appui direct au profit de l'Infanterie que pour la lutte antichar. Dans les deux cas, sa silhouette ramassée (il a la hauteur d'un fantassin debout) en fait un adversaire redoutable. Archives Caraktère

Mais sa tourelle pivote vers les *StuGe*. Le canonnier de Primozic l'aperçoit à son tour. Il pointe le canon et presse le bouton de tir. Là aussi, un seul coup suffit. Le T-34 s'enflamme comme une torche, détruit.

« *Bien joué mon gars !* »

Primozic donne une tape sur l'épaule de son tireur. Tout en bas, le pilote grogne quelque chose d'incompréhensible. Le radio-chargeur rigole. Son visage noirci est déformé par un rire, témoignant de l'énorme excitation qui transcende l'équipage.

RAPIDITÉ, ANTICIPATION, FLAIR ET CHANCE

Les deux autres *StuGe III* de la section font feu également. Le son étouffé de leurs tirs résonne dans le compartiment de combat de celui de Primozic. Ce dernier n'a pas besoin de leur dire quoi que ce soit par radio. Les chefs de pièce savent ce qu'ils doivent faire. Une mitrailleuse allemande commence à lâcher des rafales à côté d'eux. La raison ? Les silhouettes brunes qui apparaissent au sommet de la crête dans le *no man's land*, des chars à côté d'eux. Ils se ruent vers la ligne principale allemande.

« *Obus explosifs !* », reprend Primozic

Les premiers projectiles brisants s'abattent au-devant des assaillants et clairsèment leurs rangs. Les *Frontoviki* ont leur compte, mais il faut maintenant s'occuper des T-34 et des KV-2 qui apparaissent sur le petit monticule et se précipitent vers les lignes de l'infanterie. Les obus antichars sont de nouveau enfournés dans la pièce de *7,5cm.*

Primozic et son équipage poursuivent leur sans-faute. Un char ennemi est immédiatement détruit. Un autre est mis hors de combat par un coup en pleine chenille. Le revers de la médaille est que l'ennemi repère l'origine des tirs. Des obus s'abattent à gauche et à droite du *StuG* de Primozic. Les buissons sont secoués par le souffle des explosions comme s'ils étaient pris dans le vent.

« *Changez de position, vers la gauche, vite !* », ordonne le *Wachtmeister*.

Le pilote enclenche la vitesse. Le canon d'assaut tourne et, après une saccade, roule de plus en plus vite dans la direction indiquée. Le lieu qu'il vient de quitter est labouré par les obus : l'engin aurait été gravement touché s'il était resté là. Rapidité, anticipation, flair, chance sont les qualités qui font les bons *Sturmartilleristen*.

Le combat continue. Le chargeur a enfourné un obus durant le mouvement, et le tireur cherche à nouveau une cible. Le blindé poursuit sa route en écrasant un gros buisson. Une fois encore, le pilote avance le *StuG*, puis tourne dans une brusque secousse. C'est alors que les Allemands se retrouvent nez à nez avec une vague de chars ennemis. Des flammes jaillissent de leurs canons. Un énorme KV-2 de 52 tonnes leur tire dessus à 300 mètres de distance avec du 152 mm !

« *Concentrez-vous sur la tourelle !* », hurle Primozic.

C'est la partie la plus vulnérable du colosse. Le canonnier vise soigneusement. Le projectile de *7,5cm* frappe la caisse et rebondit sur le côté.

« *Trop bas !* »

« *Fait chier !* », lâche le tireur, tandis que le chargeur glisse l'obus suivant dans la culasse.

▲ Belle vue d'un *StuG III* progressant dans la steppe russe. En septembre 1942, l'Armée rouge tente de réduire le saillant de Rjev, sur le front de Moscou, alors que l'effort principal de la *Wehrmacht* se concentre sur Stalingrad et le Caucase. Archives Caraktère

▶ Hugo Primozic (au centre) est l'un des grands as de la *Sturmartillerie*, avec 68 victoires qui lui valent l'attribution de la Croix de chevalier de la Croix de fer et des feuilles de chêne qu'il porte au cou. Le passepoil rouge de son uniforme nous rappelle que l'Arme d'appartenance des canons d'assaut est l'Artillerie. DR

▲ Le chef de pièce dans son tourelleau, tel qu'il évolue bien souvent au combat malgré les risques évidents que comporte cette position. Les binoculaires lui permettent de régler et corriger les tirs de *7,5cm* depuis le compartiment de combat, mais nombre d'entre eux préfèrent généralement observer le champ de bataille de leurs propres yeux.
Archives Caraktère

« *Du calme, du calme* », conseille Primozic d'une voix posée.
À bord, tout le monde ferme les yeux, car les chars ennemis ont fait feu. Mais, cette fois, les obus ne sont pas pour eux. Ils sont à l'intention des deux autres *StuGe* cachés par les buissons. Par chance, celui de Primozic n'a pas encore été repéré par les autres KV et T-34. Il lui reste à se débarrasser du sien. Le second obus de *7,5cm* frappe le mastodonte à gauche du canon et pénètre le blindage. Le char KV-2 est secoué par l'impact. Une écoutille virevolte en l'air, et une colonne de fumée s'élève.
« *Touché !* »
Deux T-34 se présentent à leur tour sur le flanc du *StuG*. Les deux servants du canon s'activent fiévreusement. Trois obus sont tirés en un temps record. Le premier char russe visé s'immobilise, tourelle coincée et caisse éventrée. Le second s'arrête en un virage serré et disparaît derrière un monticule. Mais le *Sturmgeschütz* de Primozic est maintenant repéré. Le pilote est ébloui par le flash d'un tir émanant d'un char qui les prend à partie depuis le champ de blé situé devant eux.
« *Cible 400 mètres au milieu du champ de blé !* », indique-t-il à son chef de pièce.
Mais à peine ces mots sont-ils sortis de sa bouche qu'une violente explosion frappe l'avant du blindé. Le canon d'assaut est secoué. Durant quelques secondes, un incendie et de la fumée se répandent dans le compartiment de combat.
« *Plein gaz ! Allez, vite !* »
Le pilote ne se fait pas prier. Heureusement, le moteur fonctionne toujours, et le *StuG* roule sans problème, ce qui permet à Primozic d'en déduire que le train de roulement est intact. Le tireur vise immédiatement le point noir dans le champ. Le coup part. De la terre et de la fumée s'élèvent de l'endroit visé. Assis à droite du canon, au-dessus du poste du pilote, Primozic voit le résultat du tir dans ses binoculaires.
« *Repli à couvert !* »
Primozic fait du mieux qu'il peut. Le canon d'assaut se lance dans une manœuvre évasive, fait demi-tour et fend les buissons en direction des lignes allemandes. Encore une fois, Primozic entend le tir de l'un de ses *StuGe*. Mais le troisième reste silencieux. Et pour cause, il a pris un coup direct.
Au moment où le *Sturmgeschütz* du Germano-Slovène s'extrait de la végétation, un KV-2 s'arrête à 200 mètres de lui pour faire feu. Heureusement sans le toucher. L'équipage allemand réplique par deux obus qui ne font aucun effet sur l'épaisse cuirasse du monstre de 52 tonnes. La tourelle du KV pivote de nouveau vers le *StuG*, mais quelques secondes trop tard, car le troisième obus est le bon et frappe l'engin à la base de la tourelle, la délogeant de son puits. C'est incroyable. Le pilote soviétique continue de rouler. Un quatrième obus le frappe sur le glacis avant. Des débris d'acier volent en l'air et retombent sur le sol. De la fumée et des flammes jaillissent des entrailles de l'engin, qui finit par s'immobiliser. Deux tankistes parviennent à s'extraire de la carcasse et courent vers leurs lignes.
À présent, tout se déroule à la vitesse de l'éclair. Quatre-vingts mètres devant, un T-34 dépasse d'une botte de paille. Avant que le tireur l'ait repéré, le Soviétique fait feu : l'obus déchire l'air. L'explosion est telle qu'elle plaque l'équipage de Primozic contre la cloison du compartiment de combat. Mais il est chanceux une fois de plus. Le blindage a résisté, et tout le monde est indemne. Du reste, le tireur allemand est déjà en train d'acquérir la cible. Il discerne seulement une ombre à travers la fumée enveloppant le *StuG* et cale la mire en son centre. L'obus fuse vers l'ennemi, et une puissante explosion retentit. Le char adverse est détruit. La bataille dure plus d'une heure, et Hugo Primozic enchaîne les « cartons » à un rythme effréné. Les dégâts qu'il inflige aux chars ennemis ainsi que les coups d'arrêt sont perceptibles de tous en première ligne. L'as va ajouter une vingtaine de victoires à son palmarès au cours de la journée. Et au final, les Soviétiques se replient, laissant derrière eux leurs chars détruits, endommagés ou abandonnés sur le champ de bataille.
Ce 15 septembre 1942, Hugo Primozic s'est adjugé 24 chars russes. Certes, son succès tactique n'aurait pas été possible sans ses deux autres canons d'assaut, mais ses talents de meneur d'hommes et sa rapidité ont fait la différence.
L'homme recevra la Croix de chevalier de la Croix de fer dix jours plus tard et sera promu *Oberwachtmeister* pour bravoure face à l'ennemi. Le *Generaloberst* Model adressera également ses vives félicitations à la *Sturmgeschütz-Abteilung 667* et plus particulièrement à Primozic, appelé jusqu'à la fin de la guerre à accomplir de nombreux autres exploits. ■

MICMAC À TIRE-LARIGOT CHEZ TITO !

Accompagné d'un M4A3E4 Sherman, un fantassin yougoslave se rue sur les positions ennemies lors d'un exercice, illustrant pleinement la doctrine d'emploi du char dans l'armée de Tito. Nous sommes durant l'*Informbiro*, et la JNA reçoit alors l'essentiel de son matériel des États-Unis. Autant le dire tout de suite, ces photos sont des documents exceptionnels pris dans un pays les plus fermés de la guerre froide.

L'ARME BLINDÉE YOUGOSLAVE DURANT LA GUERRE FROIDE

S'il est une force blindée européenne méconnue du temps de la guerre froide, c'est bien celle de l'Armée populaire yougoslave (*Jugoslavenska Narodna Armija* ou JNA) de Josip Broz, dit Tito, le dirigeant communiste yougoslave qui a mené la vie dure aux troupes d'occupation germano-italiennes durant la Seconde Guerre mondiale. Tiraillé entre son idéologie marxiste-léniniste et son esprit d'indépendance vis-à-vis de Moscou, Belgrade va afficher sa neutralité à l'heure de l'affrontement des deux blocs politiques antagonistes et son Arme blindée suivre une évolution des plus atypiques…

Par **Iztok Kočevar**

Sauf mention contraire, toutes photos Coll. Dimitrije Ostojic

De la naissance du pays en 1945 à son éclatement en 1991, les forces terrestres de la République fédérative socialiste de Yougoslavie, désignées JNA et héritières de l'armée de libération de Tito (les fameux « partisans »), ont mis en œuvre des unités mécanisées et blindées (*Oklepno Mehaniziranih Enot* ou OME) dont la doctrine d'emploi et les matériels ont connu quatre périodes d'évolution durant la guerre froide :

- Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il s'agit de constituer l'Armée yougoslave, qui ne s'appelle encore que *Jugoslovenska Armija* (JA), les militaires recourent aux chars légers Stuart (M3A1 et M3A3), aux moyens T-34, aux divers automoteurs et automitrailleuses de productions américaine et soviétique obtenus durant la guerre, ainsi qu'à l'importante gamme de véhicules laissée derrière elles par les forces de l'Axe.

Sturmgeschütz III Ausf. G
Unité inconnue
Armée yougoslave (JA)
Secteur inconnu, Yougoslavie, 1949

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

• Le premier grand bouleversement intervient durant les années 1950, avec l'ère de l'*Informbiro* (terme serbo-croate pour *Kominform*, mais qui revêt depuis 1948 une connotation temporelle correspondant au schisme politique avec l'Union soviétique de Staline), qui consacre l'ouverture diplomatique limitée avec l'Ouest. Ce revirement partiel permet à Belgrade d'acquérir des matériels fournis par les États-Unis : chars Sherman et Patton dans leurs diverses variantes, véhicules de reconnaissance M3A1 et M8, automoteurs d'artillerie et antichars (M7 Priest, M36 Jackson et M18 Hellcat).

• Au cours des années 1960-70, lorsque Tito renoue avec l'URSS post-stalinienne, la JNA s'équipe à la soviétique en achetant des chars de combat T-54/55 (dans plusieurs versions) et T-72, des chars amphibies PT-76, des transports de troupes BTR-50, BTR-60, TAB-71 (version roumaine du BTR-60PB), des blindés de reconnaissance BRDM-2, des obusiers et canons automoteurs, etc.

• Enfin, durant les années 1980 et jusqu'à l'explosion de la Yougoslavie, la plupart des matériels militaires, y compris les chars et les véhicules de combat, sont produits localement pour la JNA, certains connaissant même des succès à l'exportation.

UN HÉRITAGE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La doctrine d'emploi des OME a quant à elle suivi deux phases bien distinctes. De 1945 au début des années 1970, les blindés sont adaptés aux tactiques de l'Infanterie, leurs unités étant entièrement dévolues à l'appui de cette dernière. De la fin des années 1970 au début des années 1990, l'effort de mécanisation de la JNA permet de doter toutes les unités de transports blindés et de disposer enfin d'un véritable outil de percée.
Durant leurs premières années d'existence, les OME sont équipées et armées de façon pour le moins pittoresque.

▼ Même scène, cette fois durant l'hiver. Le mitrailleur lâche des rafales avec sa M53, copie yougoslave de la MG-42 allemande produite par la firme Zastava, son camarade fusilier faisant feu avec un M48, copie nationale du Mauser 98k (seule la culasse est différente) construite par la même manufacture. L'héritage « seconde guerre mondialiste » de la JNA est flagrant.

▲ Gros plan sur une M53 sur son affût lourd trépied, identique à celui des Allemands. L'arme a été conçue en Serbie grâce au procédé de la rétroingénierie. L'étoile rouge de la Ligue des communistes de Yougoslavie (nom du PCY à partir de 1952) est évidemment de rigueur sur l'uniforme national !

▲ L'équipage d'un *Tank Destroyer* M36 Jackson fait le plein de munitions. Cet engin de la Seconde Guerre mondiale sera ressorti des dépôts par les différentes milices en 1991 lors de l'éclatement de la guerre civile.

▲ Belle vue d'un T-34/85 franchissant un talus, appuyé par le feu d'une M53 qui est exactement identique à la MG-42, à la seule différence que sa cadence de tir a été diminuée.

Les chars les plus modernes dont dispose alors l'Armée yougoslave sont des T-34/85 soviétiques, à côté desquels évoluent des chars légers américains, totalement obsolètes, M3A1 et M3A3 Stuart, ainsi que tout un ensemble de différents chars et canons automoteurs (surtout allemands) faisant partie du butin de guerre accumulé en mai 1945.

Afin de faciliter la logistique, les engins du même modèle sont regroupés dans des unités identiques, ce qui permet de limiter les problèmes de maintenance, qui ne peuvent toutefois être résolus totalement, car les unités blindées formées restent tout de même d'une grande hétérogénéité.

Cependant, l'état-major de l'Armée yougoslave ne s'inquiète pas outre mesure de l'état de son parc blindé et décrète que le matériel sera utilisé tant qu'il fonctionnera, ayant simplement prévu de le moderniser au fur et à mesure de son érosion *via* l'acquisition d'engins plus récents. La JA est alors clairement dépendante de l'URSS pour la modernisation de l'armement et de l'équipement de ses forces armées. Le « grand frère » soviétique, *via* le Kominform (organisme centralisé du mouvement communiste international installé à Moscou), exerce encore une influence non négligeable sur Belgrade, et il est alors en pointe dans la production de chars de combat fiables, puissants et récents. Suite aux accords de coopération économique signés en juin 1946 avec Moscou, et jusqu'à la querelle menant à la période de l'*Informbiro*, le gouvernement yougoslave fait l'acquisition de 308 chars T-34/85 et 52 canons automoteurs SU-76. Toutefois, ces blindés sont dans un état pitoyable, avec des batteries et des commandes électriques de tourelle (pour les T-34) défectueuses. En plus de ces engins arrive une certaine quantité de pièces de rechange et d'autres équipements.

Le 15 avril 1947, l'URSS expédie, en dehors du cadre des accords économiques, 35 canons automoteurs SU-76. Ce sont les derniers blindés livrés à Tito par Staline. En effet, à la suite d'importantes divergences de vue, le 28 juin 1948, le Kominform réuni à Bucarest adopte une résolution accusant le PCY de « titoïsme », autrement dit, d'anti-soviétisme et de trahison envers le marxisme-léninisme. Cette condamnation met fin à l'amitié entre l'URSS et la Yougoslavie.

Le pays est donc abandonné par son principal fournisseur d'armes et d'équipements militaires. Une situation d'autant plus compliquée que les relations avec les Alliés occidentaux sont franchement glaciales, notamment en raison du différend ayant porté dans l'immédiat après-guerre sur le tracé de la frontière Nord-Ouest de la Yougoslavie, du côté de Trieste (que l'accord conclu avec les Alliés a attribué à l'Italie) et, quoi qu'en dise le Kominform, de la proximité idéologique de Tito avec l'Union soviétique.

L'Arme blindée yougoslave comprend alors une mosaïque de véhicules blindés de qualité variable, parmi lesquels 368 chars T-34, 107 chars Stuart, 142 blindés italiens et allemands de prise, 65 véhicules de reconnaissance différents et environ 100 canons automoteurs d'origine diverse. Ce parc hétéroclite est organisé en deux divisions blindées, quatre bataillons de chars, des unités de reconnaissance et des régiments d'artillerie, et il est prévu de constituer avec ces formations pas moins de trois corps mécanisés. Mais c'est au moment où elle a le plus besoin de l'extérieur pour renouveler ses matériels blindés que la Yougoslavie se retrouve isolée sur la scène internationale !

LE PREMIER CHAR YOUGOSLAVE

Le Commandement des chars et des unités mécanisées de la JA, responsable aussi bien de tous les véhicules blindés que des unités qui les emploient, est alors confronté à d'immenses difficultés. La diversité du parc entrave aussi bien la maintenance et la réparation des engins que la formation des équipages et les exercices des unités. De sorte que l'idée selon laquelle la Yougoslavie devrait avoir son propre char pour s'affranchir de tous ces problèmes insolubles fait son chemin en haut lieu. Compte tenu des enseignements de la Seconde Guerre mondiale, et du rôle qu'y a joué le char de combat, les Yougoslaves ambitionnaient depuis 1945 de produire leur propre char, mais la destruction des infrastructures de l'industrie militaire du pays et la pénurie de machines-outils, de techniciens, d'ingénieurs et de personnels qualifiés (la Yougoslavie a perdu presque 10 % de sa population durant le conflit) avaient relégué le projet aux calendes grecques. Dans ces conditions, ils n'avaient pu jusqu'ici produire que quelques pièces de rechange et assurer des assemblages. Or, construire un char de A à Z était une autre paire de manches…

Mais, comme dit le proverbe slovène « *dans l'urgence, le diable mange les mouches* », la menace représentée par le Komintern (dont le « bras armé » se matérialisera bientôt avec le pacte de Varsovie) aux frontières orientales de la Yougoslavie est suffisamment inquiétante pour que le lobby favorable au développement et à la fabrication d'un char national l'emporte aux yeux de Tito. Voulant s'assurer de la bonne marche du projet, Josip Broz vient personnellement inspecter, au printemps 1949, l'usine de blindés du Commandement des chars et des unités mécanisées de Mladenovac et s'entretient directement avec les ouvriers. Le président du PCY leur demande s'ils sont capables de produire un char, les intéressés répondant avec enthousiasme par l'affirmative. En ces temps de fièvre révolutionnaire, le maître de la Yougoslavie ne peut espérer meilleure réponse : « *Vous en êtes capables, alors au travail* », rétorque Tito. C'est seulement plus tard, quand la direction et les ouvriers de Mladenovac réalisent l'ampleur de la tâche et l'impossibilité de tenir leur promesse à temps, que des mesures concrètes sont prises. Le chef d'état-major de l'Armée yougoslave, le général Koca Popovic, crée ainsi par décret une commission confiée au général Veljko Kovacevic et chargée de piloter le projet, de proposer des pistes de réflexion et des solutions devant aider à la construction des prototypes, qui doivent être prêts pour essais en 1950.

▲ À l'imitation de leurs camarades soviétiques, les fusiliers yougoslaves se déplacent sur la plage arrière de leurs T-34/85. Le char est alors totalement au service de l'Infanterie de la JNA, une armée purement défensive, reposant sur les préceptes maoïstes de la guerre menée par le peuple (*via* des centaines de milliers de réservistes et de miliciens populaires de la Défense territoriale dite *Teritorijalna obrana* ou TO) dans les campagnes, mais ayant surtout tiré les leçons de la guerre de partisans en milieu montagneux. Ça n'est véritablement qu'à partir des années 1970, avec la mécanisation des armées, qu'une réelle doctrine basée sur le choc s'imposera.

◣ Une fois n'est pas coutume, nous ne résistons pas au plaisir de vous montrer ce cliché - fut-il pris dans un musée, en l'occurrence le musée militaire de Belgrade - d'un rarissime Teski Tenk Vozilo A. Photo Kočevar

▲ Un M18 Hellcat de la JNA. Ce *Tank Destroyer*, dépassé lors de la guerre froide, retrouvera lui aussi du service durant la terrible guerre civile de 1991-95, aux mains des milices serbes, croates et bosniaques.

Malgré l'inflexibilité de l'Institut technique militaire, qui exige que les parties impliquées respectent les exigences techniques et technologiques du cahier des charges en copiant plus ou moins par rétroingénierie les composants du char soviétique T-34, Kovacevic laisse une importante latitude aux ingénieurs et ouvriers dans la réalisation des plans techniques de l'engin. L'assemblage final de la machine est réalisé à l'atelier de Mladenovac, où les ouvriers (y compris les prisonniers de guerre allemands affectés à l'usine) se sont dépensés jours et nuits sans compter et complètent finalement dans les délais impartis cinq prototypes du dénommé Teski Tenk Vozilo A. La population peut ainsi découvrir les cinq premiers chars de production yougoslave lors du défilé de mai 1950, lors duquel ils récoltent un tonnerre d'applaudissements.

L'OUVERTURE À L'OUEST

Mais la résolution de l'*Informbiro* et la rupture avec Staline ont conduit la Yougoslavie dans l'impasse. En raison de la menace persistante de l'Est, Belgrade se retrouve dans l'impérieuse nécessité de remettre à niveau son parc blindé, et le gouvernement décide donc de se tourner vers l'Ouest. Les négociations sont difficiles, la méfiance étant de mise de part et d'autre. Mais les diplomates yougoslaves se montrent suffisamment persuasifs pour inciter les États-Unis, la France et la Grande-Bretagne à signer, en 1951, un programme d'assistance militaire mutuelle. Au cours des six années qui suivent, les occidentaux (au premier rang desquels les États-Unis) deviennent ainsi les premiers pourvoyeurs en matériels militaires de la République fédérative socialiste de Yougoslavie. Washington, à elle seule, envoie 599 chars M4A3E4 Sherman ainsi que

▼ Une recrue se familiarise au maniement du lance-roquettes antichar RB 57, copie yougoslave du RPG-2 soviétique. L'Armée yougoslave ne comptera jamais moins de 600 000 soldats d'active (dont 25 % de conscrits) ni moins de 3 millions de réservistes de la TO âgés de 15 à 65 ans durant la guerre froide. La boucherie de 1941-45, durant laquelle la Yougoslavie a perdu 10 % de sa population, est un véritable traumatisme : pour Tito, le spectre de la guerre totale et la peur du bourbier inexpugnable doivent en théorie mettre le pays à l'abri de toute invasion extérieure…

plusieurs (au moins 10) chars de dépannage M32, M32B et M74, 319 chars M47 Patton, 265 automitrailleuses de reconnaissance M8 Greyhound, 300 M3A1 *Scout Car*, 260 *Tank Destroyers* M18 Hellcat, 399 M36 Jackson, 56 automoteurs d'artillerie M7 Priest, 157 *Half-Tracks* M5/M5A1, au moins 20 dans leur version antiaérienne M15A1, des transporteurs de char Diamond T et M26 Dragon Wagon, quelques centaines de tracteurs d'artillerie M4 et M5, près de 3 000 camions GMC 352/353 et enfin 9 000 autres véhicules divers. En définitive, jouant la carte de la division du monde communiste, les Américains ont consenti à fournir à Belgrade deux types de chars de combat : le M4A3E4 Sherman pas de toute première jeunesse et le plus récent M47 Patton.

BELGRADE RENTRE DANS LE RANG…

Après la mort de Staline en 1953, les relations entre la Yougoslavie (officiellement suspendues par le *Kominform* jusqu'en 1955) et l'Union soviétique s'apaisent, notamment après que le Premier secrétaire Nikita Khrouchtchev a rencontré Josip Broz pour lui présenter, à lui et à la Yougoslavie, ses excuses officielles concernant les pressions exercées par l'*Informbiro*. Cette réconciliation ouvre la porte à la négociation de nouveaux accords économiques et d'achat de matériels militaires auprès des États membres du pacte de Varsovie. Au cours des années qui suivent, l'URSS, mais aussi ses pays satellites, décrochent ainsi de nombreux contrats d'armement : 54 chars T-54A, 51 chars T-54B et T-34 à dispositif infrarouge, 49 T-55, 40 chasseurs de chars SU-100, des chars légers amphibies PT-76B, des canons automoteurs antiaériens ZSU-57-2 de 57 mm, 220 automoteurs de DCA tchécoslovaques Praga M53/59 de 30 mm, des blindés de reconnaissance BRDM-2 dont plusieurs armés de missiles antichars Maljutka et d'autres de missiles sol-air à courte portée Strela-1, des transports de troupes BTR-50PK et BTR-50PU (version de commandement), 40 TAB-71 roumains, des MT-LB, des canons automoteurs 2S1 Gvozdika de 122 mm, des systèmes de défense antiaérienne Strela-10 (sur châssis de MT-LB), des systèmes sol-air pour défense de cibles stratégiques 2K12 « Kub » (nom de code OTAN SA-6 « Gainful ») avec les radars associés, et de quoi équiper une brigade en T-72 (les 18 premiers chars fournis par l'URSS et les 72 autres par la Tchécoslovaquie).

▲ Un obusier automoteur M7 Priest livré par les États-Unis lors de l'*Informbiro*. Les blindés ne revêtent pas d'importance particulière durant les années 1950-60 et sont simplement des outils d'appui de l'infanterie.

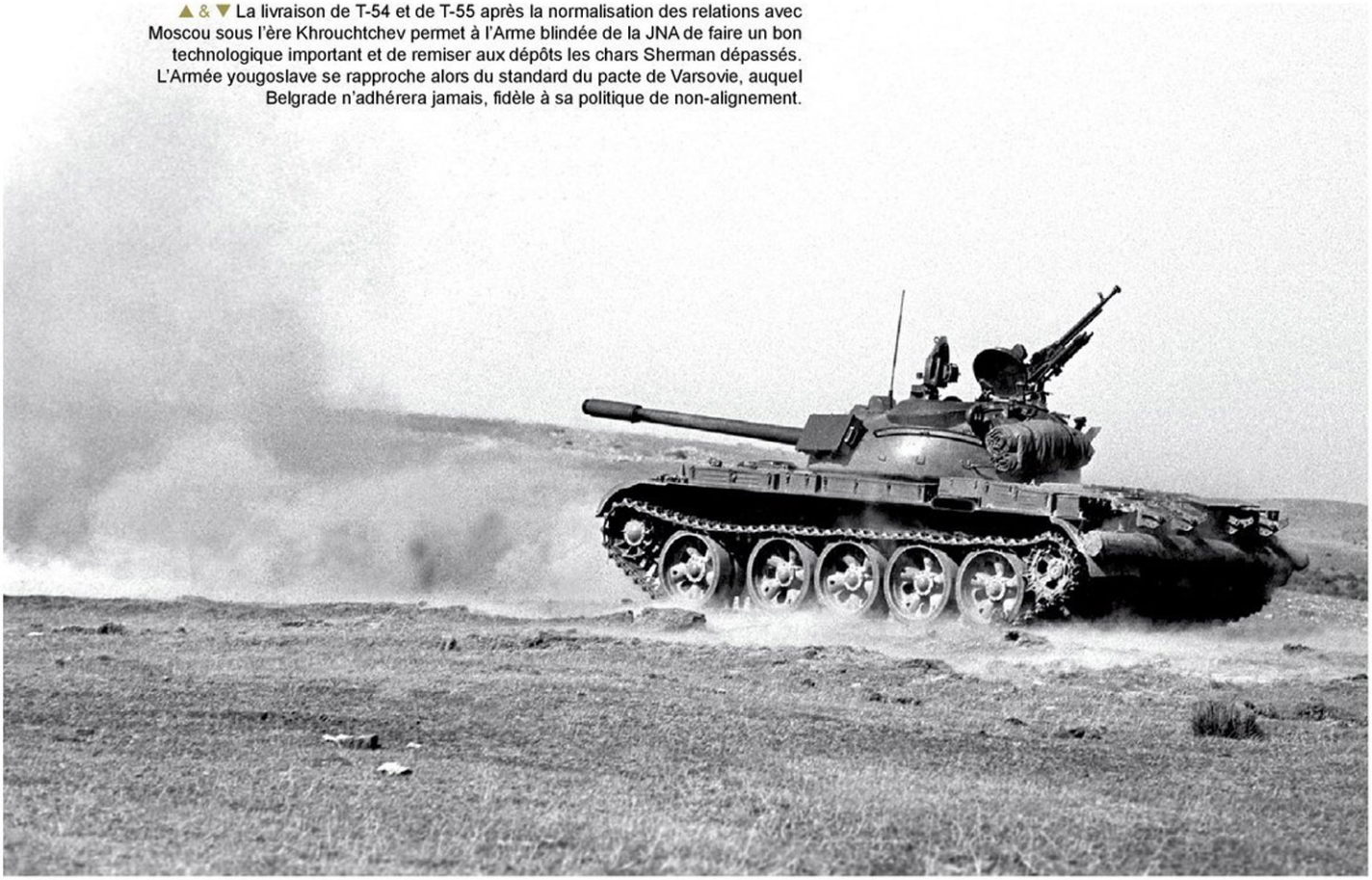
▼ Le M4A3E4 Sherman forme les gros bataillons de la JNA, à raison de quasiment 600 exemplaires fournis par Washington. Ce chiffre n'est pas énorme au regard des effectifs en blindés des voisins du pays, mais le relief très accidenté de la Yougoslavie ne se prête pas à l'emploi en masse des chars.

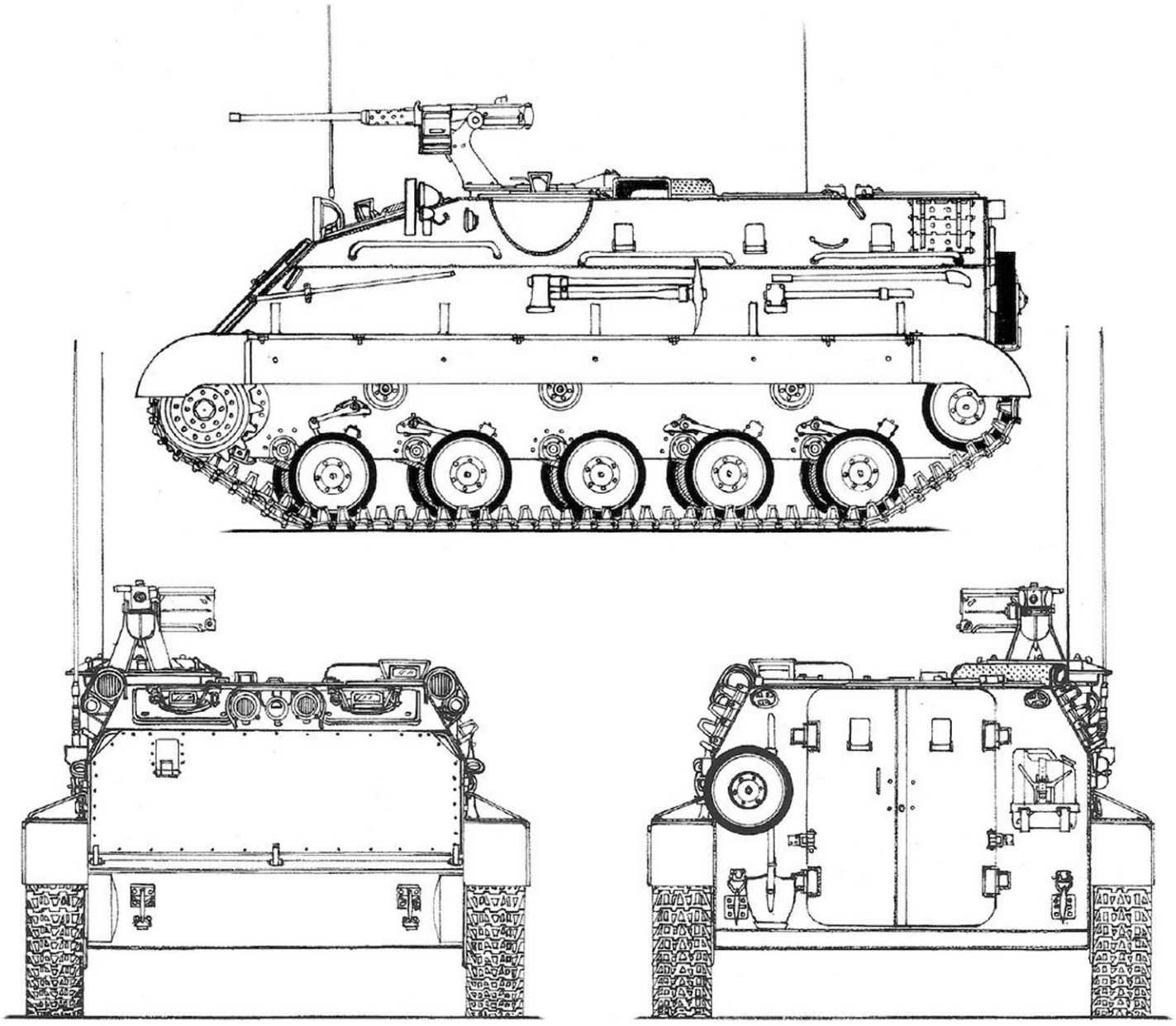
La position de la Yougoslavie est alors devenue très confortable, puisqu'en revenant dans le giron du bloc de l'Est – sans toutefois adhérer au pacte de Varsovie – tout en réussissant à maintenir des relations cordiales avec l'Occident, le pays tire pleinement parti de sa politique de non-alignement et de sa position géostratégique. Faisant office de « zone tampon », la Yougoslavie est en mesure d'acquérir des armements modernes des deux côtés du « rideau de fer » et peut même se targuer de commercialiser les siens propres partout dans le monde, sans la moindre difficulté, compte tenu de sa neutralité.

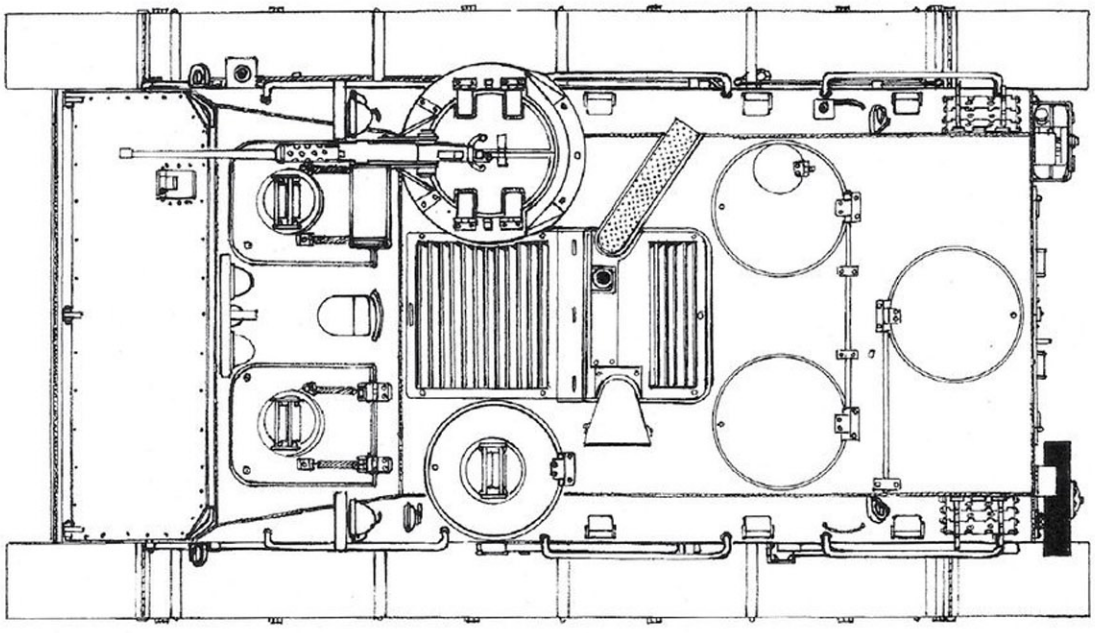
LE DÉSASTREUX M-60 : PREMIER TRANSPORT DE TROUPES BLINDÉ YOUGOSLAVE

Résultant de la volonté du pouvoir titiste de disposer de ses propres moyens blindés, le M-60 est le premier véhicule blindé de transport de personnels produit par l'industrie militaire yougoslave. Le projet remonte à 1957, le premier prototype de l'engin ayant vu le jour dès l'année suivante. La première batterie de tests est menée en 1961, pour un début de la production en série commençant seulement en 1964. Pas moins de 790 M-60 seront produits jusqu'en 1979, dont 190 seront exportés en Irak, où ils prendront part à la guerre contre l'Iran. Dans le désert du Moyen-Orient, ces engins yougoslaves de 11 tonnes, pouvant transporter 10 fusiliers, afficheront des performances franchement médiocres, en raison notamment d'un manque de puissance du moteur qui aura en plus tendance à surchauffer. De sorte que les équipages de Saddam rouleront le plus souvent plein gaz de façon à ce que la ventilation et le système de refroidissement du moteur tournent le plus vite possible. Le blindage du M-60 s'avérera également trop mince (10-25 mm), protégeant à peine les fantassins irakiens des plus petits fragments d'obus et des balles de l'infanterie ennemie. Ainsi, les M-60P irakiens subiront de lourdes pertes, puisque vulnérables à la moindre arme anti-char rencontrée (mines, missiles, lance-roquettes). Leur tenue catastrophique au feu deviendra même source de tensions lorsque, aux Yougoslaves s'enquérant de la façon dont les M-60 se comportent sur le champ de bataille, les Irakiens feront la réponse, pleine de diplomatie, suivante : « *Si vous voulez que nous restions amis, il serait préférable que vous ne demandiez pas* » !

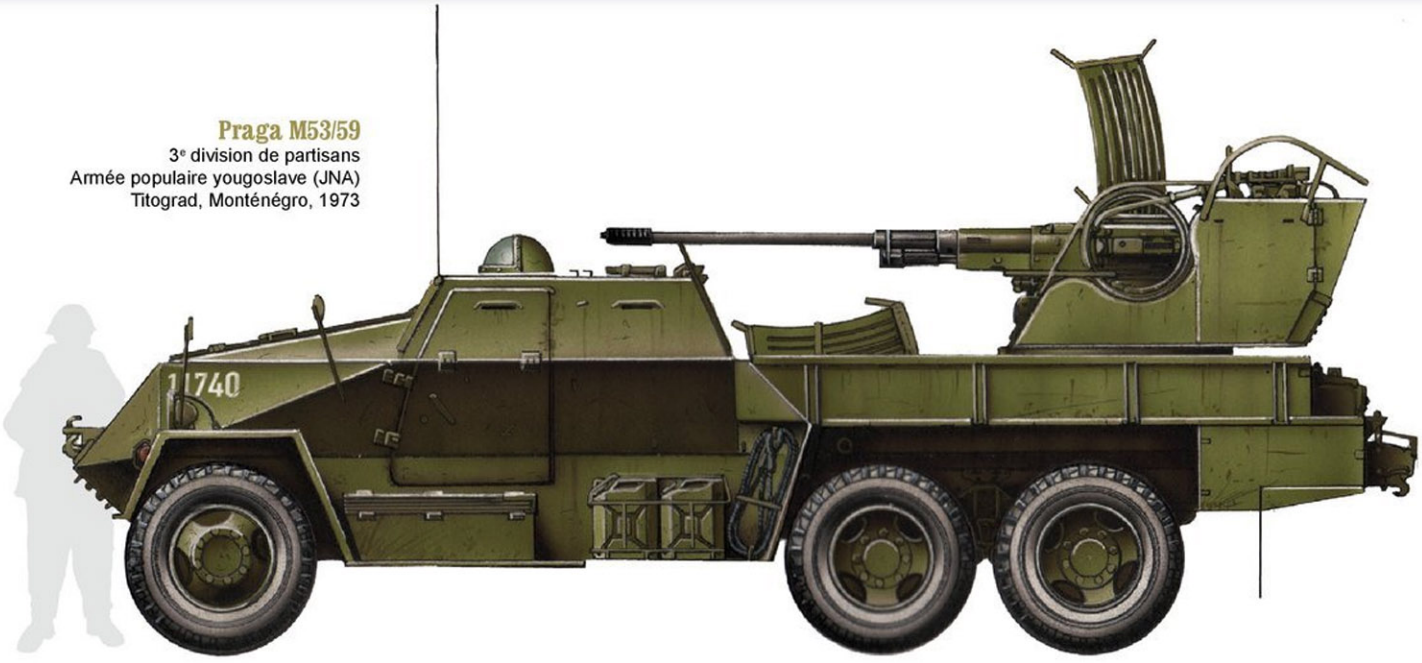
▲ & ▼ La livraison de T-54 et de T-55 après la normalisation des relations avec Moscou sous l'ère Khrouchtchev permet à l'Arme blindée de la JNA de faire un bon technologique important et de remiser aux dépôts les chars Sherman dépassés. L'Armée yougoslave se rapproche alors du standard du pacte de Varsovie, auquel Belgrade n'adhérera jamais, fidèle à sa politique de non-alignement.







M-60P | 1/35e



Praga M53/59
3e division de partisans
Armée populaire yougoslave (JNA)
Titograd, Monténégro, 1973

UNE RÉUSSITE : LE VÉHICULE DE COMBAT D'INFANTERIE M-80A

Le projet du premier VCI (*Bojnega Vozila Pehote* ou BVP) de construction nationale émerge en mai 1968, après qu'un groupe d'ingénieurs yougoslaves a visité l'usine tchécoslovaque de Zvolen (Slovaquie) sur le point de construire sous licence le véhicule de combat d'infanterie soviétique BMP-1. Engin précurseur, premier VCI produit en masse dans le monde, le BMP-1 est alors d'une indéniable modernité et d'une intéressante polyvalence, puisqu'il est capable de transporter un groupe de combat d'infanterie armé, de l'appuyer au feu et de le protéger de la ferraille du champ de bataille et des effets éventuels des armes NBC lors de ses déplacements. Les Tchécoslovaques proposent immédiatement leurs services aux Yougoslaves, mais ils se montrent plus intéressés par la perspective de vendre le VCI que par celle de partager leur savoir-faire. De toute façon, l'écrasement du « printemps de Prague » par l'Armée soviétique la même année met fin à cette potentielle collaboration avant même qu'elle n'ait débuté, et Belgrade décide finalement, début 1969, de produire son propre VCI, désigné initialement M-980. Le cahier des charges exige un engin chenillé amphibie, d'un poids de 11 tonnes, pouvant embarquer et appuyer un groupe de combat de sept hommes grâce à un canon de 20 mm et des missiles antichars.

▼ T-55 yougoslave sur un terrain de manœuvre. En attendant l'arrivée du M-84, il est, avec le T-54, le principal char de combat de la JNA. Le M-60P, véhicule de transport de troupes censé permettre aux fusiliers yougoslaves de l'accompagner, est, malheureusement pour Belgrade, un échec complet.

L'année 1975 marquant le trentenaire de la victoire sur le fascisme, les autorités politiques et militaires demandent qu'un petit nombre de véhicules soient prêts pour le défilé prévu et que ce délai soit respecté. Malheureusement, en raison des problèmes de production, la présérie n'est terminée que fin 1978, le véhicule ne recevant son habilitation à servir dans l'Armée populaire que l'année suivante sous le nom de BVP M-80. Ce modèle motorisé par l'Hispano-Suiza de l'AMX-10P français n'est néanmoins promis qu'à une brève existence, puisque la version ultérieure doit être propulsée par un moteur de fabrication nationale. Le choix se porte sur le groupe Daimler Benz OM-403 (dont la société FAMOS de Sarajevo a acquis la licence auprès de Mercedes), qui est associé à une boîte de transfert de construction locale. En 1979, le prototype du BVP M-80A est terminé et effectue ses tests de base, le véhicule intégrant finalement l'armée en 1980.

Bien que l'influence du BMP-1 soit clairement évidente sur le M-80A, celui-ci présente beaucoup de différences et répond à des besoins spécifiques mis en évidence dans le cahier des charges par la JNA. Reste que la machine yougoslave est moins bien conçue et moins sophistiquée que son homologue soviétique. Elle est notamment moins robuste, moins fiable et dispose de capacités de combat moindres. En outre, comme l'engin est une production quasiment originale, il souffre de maladies de jeunesse. Cependant, et l'armée a entrevu très tôt ce potentiel, le M-80A offre des possibilités d'amélioration et de modernisation incontestables, que ce soit en termes d'armement, de blindage ou de bloc motopropulseur, qui permettront au final d'en faire un excellent VCI.

En 1991, la production totale de l'engin s'élèvera, en plus des 200 M-80, à 600 BVP M-80A. Dans la JNA, ces VCI sont affectés aux brigades mécanisées d'échelon A (les mieux entraînées et équipées), l'état-major ayant été impressionné par le M-80A au point de décréter que ses capacités de combat devaient être davantage optimisées en l'associant au char de combat M-84.

▲ les deux photos
Tout le contraire du BVP M-80A, un engin moderne et performant. Descendant lointain du BMP-2 soviétique, il souffre de maladies de jeunesse, mais c'est un véhicule de combat d'infanterie très réussi, intégrant des éléments de conception occidentale dont l'acquisition a été permise par le non-alignement politico-diplomatique de Belgrade.

BVP M-80A
51e brigade mécanisée
Armée populaire yougoslave (JNA)
Pančevo, Serbie, 1984

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Comme nous l'avons brièvement mentionné, l'introduction du M-80A, l'importation des T-72 soviéto-tchécoslovaques et la production du M-84 national ont engendré un saut qualitatif impressionnant de l'Arme blindée yougoslave et ont fortement poussé la hiérarchie de cette dernière à la refonte de la doctrine d'emploi des unités mécanisées et blindées, qui ont abandonné peu à peu leur classique mission d'appui-feu pour l'infanterie au profit du statut de force de frappe principale de la JNA. À ce titre, toutes les autres unités de l'armée ont été calquées sur ce modèle. La mobilité à chenilles ou à roues et la protection blindée sont désormais devenues un standard pour les Yougoslaves.

LES VÉHICULES BLINDÉS DE TAM

L'usine de camions slovène TAM, située à Maribor, est partie prenante de ce processus, avec sa gamme de blindés de reconnaissance produits sur base de camions TAM 150 et devant succéder aux BRDM-2 (ils souffriront cependant des mêmes capacités tout-terrain limitées et d'un blindage trop fin). Le véhicule 4x4 obtenu est ainsi décliné en plusieurs versions en fonction des missions attribuées : le BOV-1 de lutte antichar armé de missiles antichars Maljutka, le BOV-3 de défense antiaérienne à canons triples M55A4B1 de 20 mm, le BOV-VP de maintien de l'ordre (pour la police) et le BOV-30 de DCA à canon double de 30 mm. La production de ces véhicules entrés en service en 1983 (1985 pour le BOV-30) se poursuit jusqu'à la guerre civile et l'éclatement de la Yougoslavie.

LE M-84, DEUXIÈME CHAR DE COMBAT, PREMIER MBT YOUGOSLAVE

L'objectif avoué de produire un char de conception purement nationale n'a pas quitté l'esprit des décideurs yougoslaves depuis le banc d'essai du Teski Tenk Vozilo A. Malheureusement pour Belgrade, les capacités de son industrie militaire restent limitées, de même que, faute de moyens, les possibilités d'accession aux technologies de pointe restent rares. Le potentiel industriel de la Yougoslavie a cependant considérablement évolué depuis la fin des années 1970, suffisamment même – surtout après la satisfaction représentée par le M-80A – pour que le pari d'un char national soit sérieusement retenté. Au terme d'études préliminaires rigoureuses, les ingénieurs estiment qu'il est vain d'espérer produire celui-ci de A à Z au regard des moyens dont dispose le pays, et qu'il vaut mieux acquérir la licence d'un char moderne à l'étranger. Les premières informations officielles relatives au programme du M-84 émergent dans les médias en 1977, lorsque, sur autorisation de Tito, plusieurs publications révèlent que l'industrie militaire yougoslave s'est lancée dans la production de son propre char de combat moderne sur base de T-72, dont la licence sera effectivement achetée à l'URSS en 1979 (il diffère principalement du T-72 russe par son système de conduite de tir 100 % yougoslave et d'autres équipements de construction locale). La production en série débute en 1984, et le nouveau char M-84 fait sa toute première apparition publique lors du défilé du 9 mai 1985 (exactement 35 ans après celle du Teski Tenk Vozilo A). La production des pièces est disséminée sur l'ensemble du territoire yougoslave, l'assemblage final de l'engin se faisant à l'usine Duro Đaković de Slavonskeg Brod, en Croatie.

◀ les deux photos
Une colonne de BVP M-80A part en manœuvres. La JNA des années 1980 n'a plus grand-chose à voir avec celle des décennies précédentes. C'est un outil de combat moderne, bien équipé et bien entraîné, même si les unités de second ordre sont moins bien loties et conservent des T-54/55 ou M-60P lorsque celles de premier ordre mettent en œuvre des M-84 et des M-80A.

▶ En dépit de la neutralité observée par Belgrade, la JNA reste fortement influencée par l'Armée soviétique. Pour Moscou, cette trop indépendante et insolente Yougoslavie est (avec l'Albanie pro-maoïste ayant quitté le pacte de Varsovie en 1968) le satellite qui n'aura de cesse de lui échapper alors qu'elle aurait constitué une menace directe contre l'Italie otanienne.

BOV-1
1re division motorisée prolétarienne de la Garde
Armée populaire yougoslave (JNA)
Belgrade, Serbie, 1986

BOV-3
92e brigade motorisée
Armée populaire yougoslave (JNA)
Tuzla, Bosnie-Herzégovine, 1987

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

▲ Belle vue d'un M-84 koweïtien franchissant des tranchées irakiennes lors de la guerre du Golfe de 1991. Les qualités du char yougoslave surprennent tous les observateurs étrangers, y compris les Américains. DoD

Sitôt sortis des chaînes, les M-84 sont affectés aux meilleures brigades blindées de la JNA, leur répartition au moment de l'éclatement de la Yougoslavie étant la suivante : 1re brigade blindée à Vrhnika (Slovénie), 4e brigade blindée (un seul bataillon sur M-84) à Jastrebarsko (Croatie), 211e brigade blindée à Niš (Serbie), 252e brigade blindée (M-84 de la première série) à Kraljevo (Serbie), 329e brigade blindée à Banja Luka (Bosnie-Herzégovine), 51e brigade mécanisée à Pančevo (Serbie) et 243e brigade blindée (un bataillon) à Skopje (Macédoine). À l'issue de la disparition de la Yougoslavie, les effectifs en M-84 sont faibles dans l'armée de chacun des États nouvellement créés : il n'y en a aucun en Macédoine et seulement 54 en Slovénie !

Un certain nombre de pays manifestent leur intérêt pour le M-84A (version disposant d'un moteur plus puissant et de blindages additionnels), comme le Koweït, le Pakistan, la Libye, l'Égypte, l'Iran et même la Suède. Malgré l'hostilité à peine dissimulée des États-Unis qui voient dans les monarchies du Golfe un marché potentiel pour ses productions militaires, le char effectue de longs essais dans le désert qui convainquent le Koweït de passer commande de 200 M-84AB (disposant de nouveaux systèmes de communication et intercom) et 15 M-84 ABK (version de commandement du AB). Un exemplaire de M-84 (n° 21075) est même envoyé en URSS, où il reçoit d'excellentes critiques, ce qui justifie l'expédition d'un M-84A, qui est lui aussi encensé par les Soviétiques.

Avant la dissolution de la République **fédérative socialiste de Yougoslavie en 1991, 150 engins sont livrés** au Koweït, même si 15 M-84AB **destinés à l'émirat** sont réquisitionnés dans l'urgence par **la Croatie, qui les** utilise au feu avant de les reconditionner à l'usine Duro Đaković et de les envoyer à leurs propriétaires.

Réceptionnés par les unités blindées koweïtiennes associées à la Coalition durant l'opération « Tempête du désert », les M-84AB opèrent contre les forces irakiennes avec un réel succès. Les 71 engins de la 35e brigade blindée se distinguent au combat par de nombreux « kills » de T-55 et T-62 irakiens, et seulement deux d'entre eux sont mis hors de combat par l'ennemi (un par une mine antichar, l'autre par un lance-roquettes antichar) ; et encore sont-ils réparés plus tard. À cette époque, le M-84AB retient l'attention des médias spécialisés du monde entier lors d'une compétition qui l'oppose au M1A1 Abrams américain. Le char yougoslave remporte en effet haut la main une course de 71 km/h dans le désert (certes bien aidé par le système d'alimentation en carburant défectueux de son adversaire) et fait bien mieux que le blindé américain sur le pas de tir. Les tankistes koweïtiens, très satisfaits de leur monture, surnomment affectueusement le M-84AB « petit gars ».

▼ Des BVP M-80A s'essaient au franchissement d'un cours d'eau. Le véhicule semble sans peine s'acquitter de la tâche, illustrant les qualités amphibies de ce VCI.

CONCLUSION

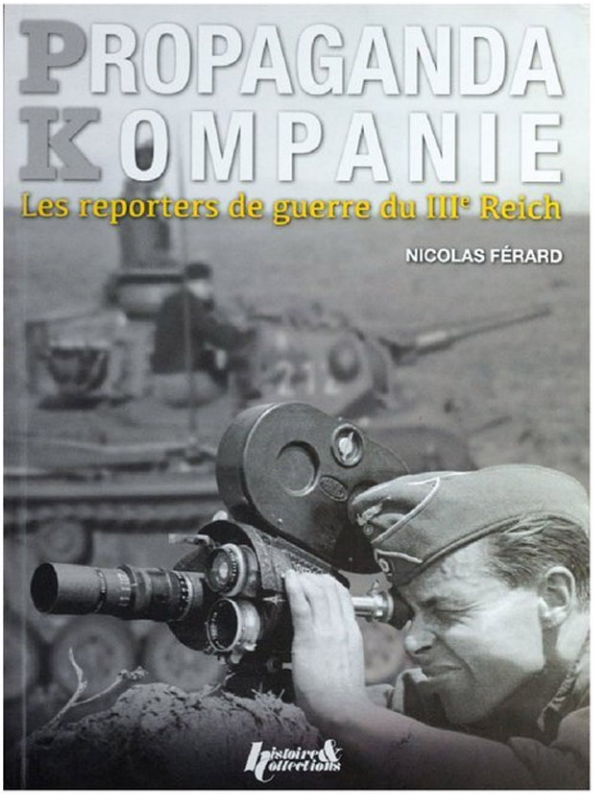
L'histoire du développement des unités mécanisées et blindées en Yougoslavie pendant la guerre froide reflète totalement les événements successifs qui ont traversé le pays durant près de 50 ans. Du schisme avec l'URSS, suivi de la politique d'ouverture de Belgrade vers l'Ouest, qui a elle-même fait place au choix du non-alignement, de l'apaisement des relations avec le pacte de Varsovie parallèlement **au maintien de bonnes relations avec l'Occident, au choix du développement de sa propre industrie militaire, le régime de Tito a su, au final, tirer pleinement parti de la position géostratégique de son pays : celui d'une « zone tampon » entre l'Est et l'Ouest. Cette position à cheval entre les deux blocs a permis à la JNA d'évoluer dans le bon sens : elle a su se tirer** du mauvais pas de la gestion difficile du butin de guerre de l'Axe et du parc de véhicules constitué avec l'aide des Alliés, de celui de la fourniture de matériel occidental après la dissolution de l'*Informbiro*, puis de blindés par le camp communiste après la déstalinisation, pour finalement opter pour des productions locales. Et en corrigeant avec minutie les erreurs de jeunesse commises sur les premiers engins conçus par son industrie, la JNA s'est dotée de matériels de référence, tels le BVP M-80A et le M-84, qui **ont fortement influencé la doctrine d'emploi et le fonctionnement des forces mécanisées nationales. Dès la fin des années 1970, le virage a été négocié avec brio, les OME étant passées d'arme d'appui de l'infanterie de la JNA au statut de force de frappe principale de l'armée…** ■

▲ Un officier discute avec un personnel d'une unité d'infanterie mécanisée. Après avoir échappé au contexte tendu de la guerre froide, l'Armée yougoslave s'apprête à vivre l'ultime phase de son existence lorsque les aspirations indépendantistes des différentes ethnies mèneront le pays à une épouvantable guerre civile et à l'implosion de la JNA… L'effroyable guerre des Balkans de 1991-95 est encore dans toutes les mémoires.

M-84
243e brigade blindée
Armée populaire yougoslave (JNA)
Skopje, Macédoine, 1989

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

ACTUALITÉ DES LIVRES

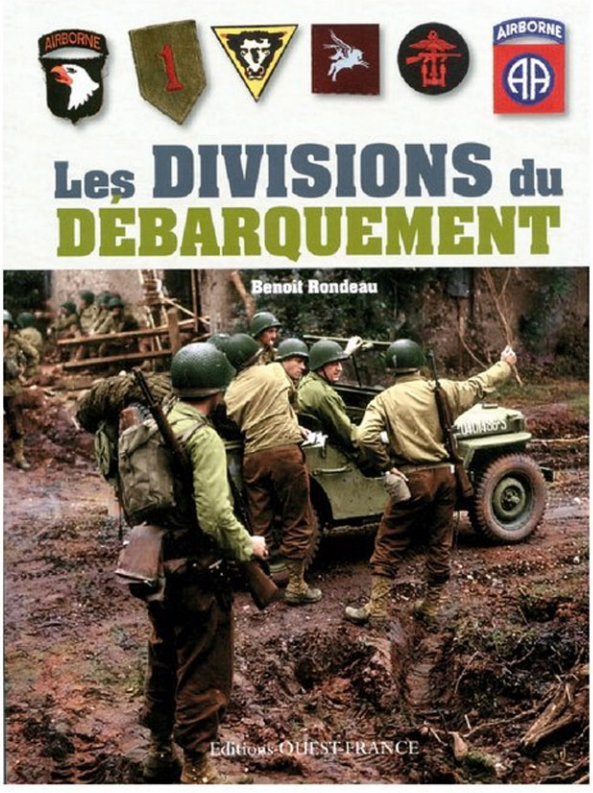


PROPAGANDA KOMPANIE, LES REPORTERS DE GUERRE DU IIIe REICH

NICOLAS FÉRARD

Spécialiste bien connu des passionnés et chercheurs en histoire militaire pour sa grande connaissance du fond allemand de l'ECPAD, Nicolas Férard signe son premier ouvrage consacré aux compagnies de propagande de la *Wehrmacht* durant la Seconde Guerre mondiale, les fameuses *Propaganda-Kompanien* (ou PK). Non content de nous proposer un volume richement illustré, fort bien documenté (il a eu accès aux archives privées de plusieurs correspondants de guerre), l'auteur nous explique en détail les raisons politiques qui ont conduit à la création de cet outil du ministère de la Propaganda de Goebbels, le fonctionnement des PK, leur organisation, leurs affectations, leurs véhicules (camions laboratoires, 4x4 modifiés pour le tournage de films, etc.) et leur rôle auprès des unités de combat depuis les années victorieuses du « Blitzkrieg » (Pologne, Norvège, Ouest) jusqu'à l'opération « Barbarossa », ce qui laisse présager la parution d'autres volumes. À noter que les reporters des trois Armes sont abordés (*Heer*, *Luftwaffe* et *Kriegsmarine*), témoignant de l'exhaustivité du travail accompli. Une parfaite compréhension de la dimension politique et idéologique des PK dans la machine de guerre allemande au service du régime nazi atteste de la qualité globale de ce livre couronnant une dizaine d'années de recherches

Histoire & Collections, 176 pages, 39,95 €
ISBN : 978-2-35250-335-4

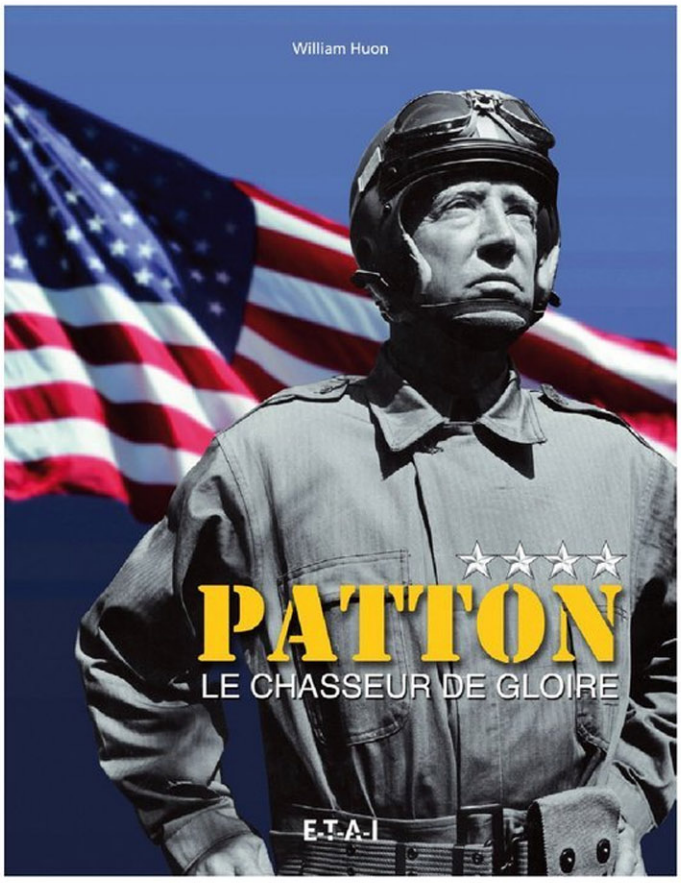


LES DIVISIONS DU DÉBARQUEMENT

BENOÎT RONDEAU

À l'occasion du 70e anniversaire du débarquement, Benoît Rondeau, auteur du remarquable *Invasion ! Le débarquement vécu par les Allemands*, signe aux éditions Ouest-France un fort pratique guide des divisions du débarquement, très agréablement illustré. Chaque division, ou unité un tant soit peu d'importance (comme le *Fallschirmjäger-Regiment 6* ou les bataillons de Tiger), fait l'objet d'une présentation de deux à six pages agrémentées des insignes des formations, d'un mannequin représentant l'un de ses soldats et de photos, dont plusieurs inédites car issues de collections privées. Les aficionados de la bataille de Normandie passeront certainement leur chemin, mais l'ouvrage présent ravira sans nul doute les jeunes lecteurs et ceux désirant acquérir une base solide sur le sujet pour débuter, dans la mesure où toutes les divisions sont abordées et se voient consacrer un historique, clair et précis, incluant de nombreuses statistiques. En deux mots : simple et efficace.

Éditions Ouest-France, 192 pages, 25 €
ISBN : 978-2-7373-6209-5



PATTON
LE CHASSEUR DE GLOIRE

WILLIAM HUON

Commémorations obligent, George S. Patton est à l'honneur une nouvelle fois avec cette parution d'ETAI signée William Huon. Les biographies du légendaire général américain abondent depuis quelques années, mais celle-ci se distingue particulièrement par la richesse de ses illustrations – plus de 300 ! (dont beaucoup très peu connues) – qui la classe dans la catégorie beau livre (d'où son prix élevé) : de sa jeunesse à son décès accidentel, pléthore de photographies, de reproductions de rapports et de correspondances, la plupart provenant des archives du General Patton Museum of Leadership de Fort Knox, permettent de retracer la vie entière de Patton. C'est là l'atout essentiel de cet ouvrage, le texte, au demeurant agréable et bien documenté (se référant surtout aux travaux de Martin Blumenson), ne venant véritablement qu'en complément dans ce livre qui constitue tout de même un très joli ensemble. Les inconditionnels de Patton y trouveront leur compte, les autres seront peut-être rebutés par le prix un peu élevé pour un ouvrage d'à peine plus de 200 pages.

Éditions E.T.A.I., 224 pages, 46 €
ISBN : 978-2-7268-9749-2

COMMANDO DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE
DERRIÈRE LES LIGNES ENNEMIES
ET ARMES SECRÈTES DE L'ALLEMAGNE NAZIE

« Who dares wins ! » (qui ose gagne) est la devise des SAS, et elle pourrait très bien s'appliquer en la circonstance aux Éditions Pierre de Taillac qui ont fait le pari d'adapter en français le comics britannique à succès *Commando*, créé en 1961 par DC Thomson. L'initiative est originale et mérite d'être soulignée, les deux premiers volumes contenant chacun trois histoires ayant pour trame principale des missions toutes plus risquées les unes que les autres, menées à bien par les commandos de sa Très Gracieuse Majesté. Du sauvetage de pilotes de la RAF descendus derrière les lignes ennemies à la destruction d'armes secrètes allemandes, en passant par les embuscades tendues aux côtés des partisans italiens ou des résistants français, les opus « Derrière les lignes ennemies » et « Armes secrètes de l'Allemagne nazie » nous emmènent, mêlant habilement réalité et uchronie, au cœur des actions clandestines des unités spéciales britanniques de la Seconde Guerre mondiale. Une manière de se distraire dans sa période de prédilection avec des signatures de renom, tels José Ortiz, Hugo Pratt, Dino Battaglia et bien d'autres dessinateurs-culte de la BD.

Éditions Pierre de Taillac, 200 pages, 9,90 €
ISBN : 978-2-36445-039-4 et 978-2-36445-040-0

Abonnements :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°61 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°61 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€

Hors-séries :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
BBHS 24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

- ☐ **N°7** : La «Totenkopf» dans l'enfer de Targul (ref.7)
- ☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)
- ☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)
- ☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)
- ☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)
- ☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)
- ☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)
- ☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)
- ☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)
- ☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)
- ☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)
- ☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)
- ☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)
- ☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)
- ☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)
- ☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)
- ☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)
- ☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
- ☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
- ☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
- ☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
- ☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
- ☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
- ☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
- ☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
- ☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
- ☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
- ☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
- ☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
- ☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
- ☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
- ☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
- ☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
- ☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)
- ☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
- ☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
- ☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = €

TOTAL : *abonnements + hors-séries + anciens numéros* €

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez les sommaires détaillés et vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.
Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

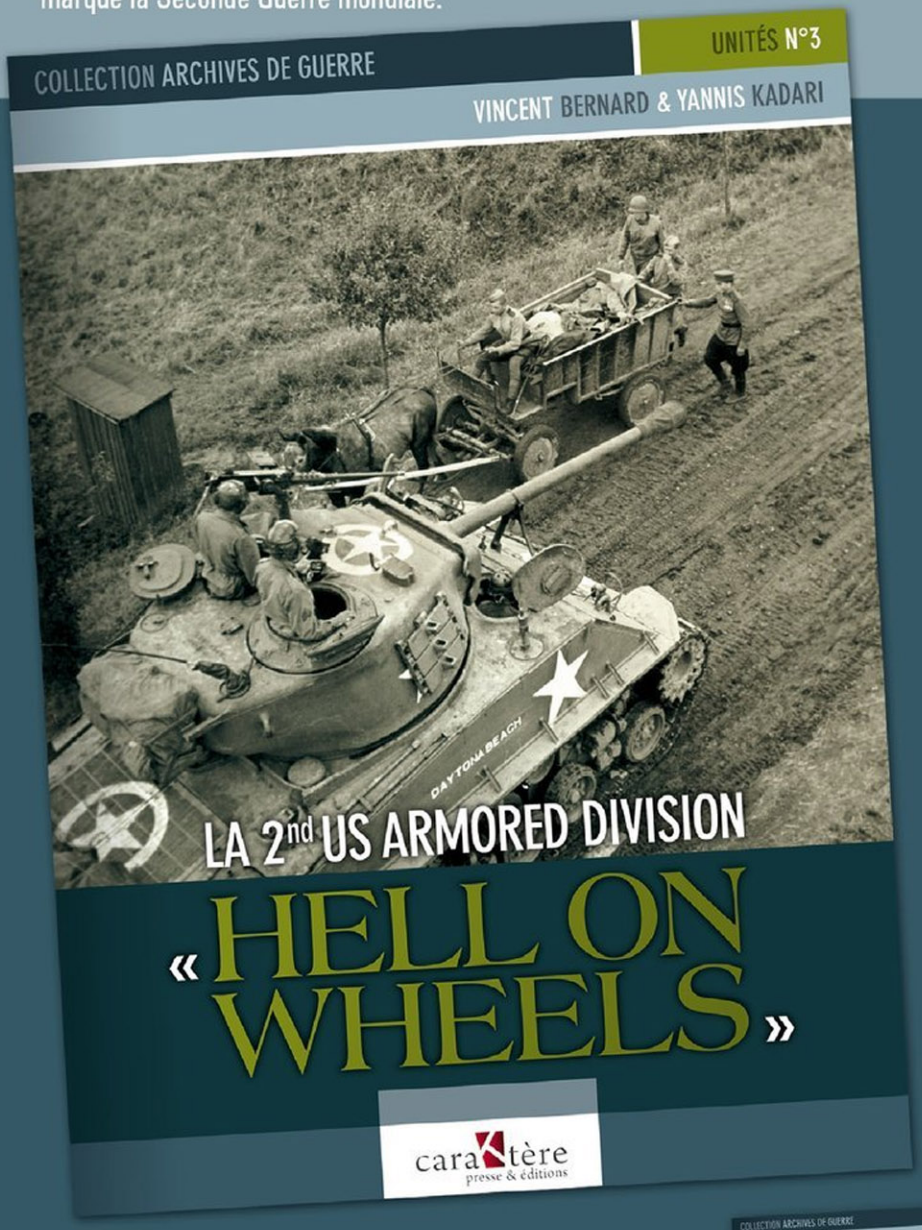
COLLECTION ARCHIVES DE GUERRE

SÉRIE UNITÉS

Revivez l'histoire de la guerre mécanisée au coeur de la bataille !

Par la richesse de son fond iconographique, bien souvent inédit, les éditions Caraktère vous invitent à suivre, en images, l'épopée des unités blindées qui ont marqué la Seconde Guerre mondiale.

- 128 pages
- Imprimé sur papier couché brillant reliure en dos carré collé
- Tarifs (à l'unité, frais de port inclus) :
  - France métropolitaine : 24.90 €
  - Autres destinations : 26.90 €
- Envoi soigné dans un emballage renforcé



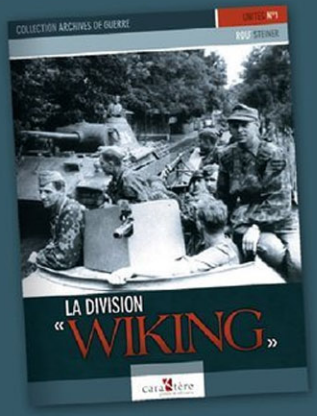
Rendue célèbre par son chef charismatique, le Major-general George S. Patton, la « Hell on Wheels » s'illustre dès son engagement en Sicile, à l'été 1943, dans le cadre de l'opération « Husky », par sa puissance de feu ainsi que sa mobilité, qui lui permettent de s'imposer face aux unités parmi les plus prestigieuses des forces de l'Axe.

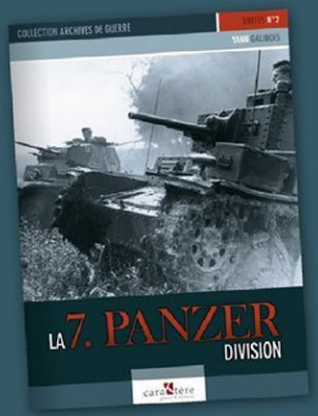
Son implication sur le théâtre d'opération européen, dans le bocage normand, sur les pistes de la forêt des Ardennes ou encore en Allemagne, témoigne de la parfaite coordination des moyens de la division et d'un réel savoir-faire tactique de ses équipages.

Ce travail de recherche mené par deux spécialistes de la guerre mécanisée, illustré par une iconographie abondante et parfois inédite, présente la fabuleuse épopée de la « Hell on Wheels », de la formation de l'*Armored Corps* en 1940, aux derniers combats de la division au cœur même du *Reich* !

DÉJÀ PARUS
DANS LA MÊME COLLECTION

LA DIVISION "WIKING"
LA *7. PANZER DIVISION*





À PARAÎTRE : Fallschirm-Panzer-Division 1 "Hermann Göring" - AUTOMNE 2014

Disponible dans les enseignes
FNAC et Cultura, sur Amazon.fr et Fnac.com
ou directement auprès de notre service commercial
au 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com

ALBUM PHOTO

caraktère
presse & éditions

CARAKTÈRE
Immeuble Maunier
3120 Route d'Avignon
13090 AIX EN PROVENCE
www.caraktere.com

NOM DE CODE : STURMBOOT

STURMTIGER AU COMBAT

Sturmtiger
Sturmmörser-Kompanie 1002
Front Ouest, Allemagne, février 1945